



Pour l'Humanité !

**Les enseignements d'Auguste Comte, sur l'horrible déchirement fratricide
qui victime à ce moment la République Occidentale,
spécialement dans son noyau original, c'est-à-dire européen.**

En considérant l'avènement du Catholicisme, ils (ses
lecteurs) peuvent tous sentir que mes contemporains seront
surtout jugés, individuellement et collectivement, d'après
leur conduite envers le positivisme.

(AUGUSTE COMTE—8.^e *Circulaire annuelle*, édition Jorge
Lagarrigue, p. 102).





Eglise et Apostolat Positiviste du Brésil

(PUBLICATION DE 1914)

*L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but.*

Ordre et Progrès.

Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour

Pour l'Humanité !

Les enseignements d'Auguste Comte, sur l'horrible déchirement fratricide
qui victime à ce moment la République Occidentale,
spécialement dans son noyau original, c'es-à-dire européen.

Traduction de deux articles publiés dans la section inéditoriale
du "Jornal do Commercio" de Rio de Janeiro, les 3 et 16 Septembre 1914.

PAR

R. TEIXEIRA MENDES

Ah ! que la dissension périsse parmi les Dieux ! et,
parmi les hommes, périsse la colère qui trouble le plus sage,
et qui, plus douce que le miel liquide, se gonfle, comme la
fumée, dans la poitrine des hommes ! (HOMÈRE. *Iliade*.
Chant XVIII.)

Maintenant demeurent donc la foi, l'espérance, l'amour,
ces trois vertus ; mais la plus grande est l'amour. (SAINT-
PAUL. *I. Cor.* Cap. XIII.)

..... sur terre nul ne gouverne :

Ce qui fait que la famille humaine s'égare.

(DANTE. *Paradis*. Chant XXVII.)

Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?
Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de
la vérité.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les
bons. (CLOTILDE DE VAUX.)

L'homme s'agite, et l'Humanité le mène.

Aux yeux du sacerdoce de l'Humanité, tous les hommes
sont, surtout aujourd'hui, des positivistes spontanés à divers
degrés d'évolution, qui n'ont jamais besoin que d'être complétés.

Paris, c'est la France, l'Occident, la Terre.

Mais quand l'homogénéité positiviste sera suffisamment
complète, l'Occident s'effacera devant la Terre, et Paris ne
remplira plus les diverses conditions essentielles d'un vrai
centre universel. Alors la capitale définitive sera pour toute
la durée de notre espèce, Constantinople, que l'Islamisme
garde en dépôt pour unir l'Orient et l'Occident, en fondant
les théocraties dans la sociocratie. (AUGUSTE COMTE.)

RIO DE JANEIRO

Au siège central de l'Église Positiviste du Brésil

Temple de l'Humanité

74, rue Benjamin Constant

Octobre 1914

Année CXXVI de la Rév. Française, et LX de l'Ère Normale

Prix : 50 centimes

Avis au lecteur

Les *italiques* et les explications intercalées dans les textes de notre Maître sont, en général, de cette réproduction.



Ah ! que la dissension périsse parmi les Dieux ! et, parmi les hommes, périsse la colère qui trouble le plus sage, et qui, plus douce que le miel liquide, se gonfle, comme la fumée, dans la poitrine des hommes !

(HOMÈRE, *Iliade*, Chant XVIII).

1. Quand même je parlerais les langues des hommes, et même des anges, si je n'ai point d'amour (*agape*), je suis comme l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui retentit.

2. Et quand même j'aurais le don de prophétie, et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science ; et quand même j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point d'amour, je ne suis rien.

3. Et quand même je distribuerais tout mon bien, et quand même je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point d'amour, cela ne me sert de rien.

4. L'amour est patient, il est plein de bonté ; l'amour n'est point envieux ; l'amour n'est point insolent ; il ne s'enfle point ;

5. il n'est point malhonnête ; il ne cherche point son intérêt ; il ne s'aigrit point ; il ne soupçonne point de mal ;

6. il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ;

7. il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout.

8. L'amour ne périt jamais ;...

11. Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je pensais comme un enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai quitté ce qui tenait de l'enfant.

13. Maintenant demeurent donc la foi, l'espérance, l'amour, ces trois vertus ; mais la plus grande est l'amour.

(SAINT PAUL, *Première épître aux Corinthiens*, Chap. XIII).



Tu, perchè non ti facci meraviglia,
Pensa che in terra non è chi governi;
Onde si svia l'umana famiglia.

Toi, pour n'avoir point de surprise,
Sache que sur terre nul ne gouverne;
Ce qui fait que la famille humaine s'ézare.
(DANTE, *Paradiso*, Chant XXVII).

« Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état ».

« Tout annonce, je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas ».
« Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édifice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés ».

« Je suis si persuadé des vérités que je défends que, lorsque je considère l'affaissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés, qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire ».

(JOSEPH DE MAISTRE — Voir *Jorge Lagarrigue — Lettres sur le Positivisme*, deuxième édition pag. 39-40).

Puisque les vivants sont sans cesse, et même de plus en plus, dirigés par les morts, le vrai sacerdoce pourra constamment dire aux plus orgueilleux tyrans : *L'homme s'agite, et l'Humanité le mène*. Je ne crains pas d'annoncer ici que l'issue réelle des tentatives surgies en ce moment contre l'irrévocable avènement de la République française, fournira bientôt une nouvelle confirmation de cette loi nécessaire.

(AUGUSTE COMTE, *Politique Positive* II, pag. 455).

Aux yeux du sacerdoce de l'Humanité, tous les hommes sont, surtout aujourd'hui, des positivistes spontanés à divers degrés d'évolution, qui n'ont jamais besoin que d'être complétés.

(AUGUSTE COMTE, *Politique Positive*, IV, pag. 377 — 1854).

Paris, c'est la France, l'Occident, la Terre.

(AUGUSTE COMTE, *Lettres au Dr. Audifrent*, le 14 Descartes 68 — 20 Octobre 1856).

Paris est le seul siège des impulsions vraiment efficaces... Auprès de Paris, Rome et Londres sont des villes de province, sans influence directe sur la régénération occidentale.

(AUGUSTE COMTE, Lettres à Alfred Sabatier, 8 Shakespeare 68—17 Septembre 1856).

...En attribuant au mot *catholicisme* son acception étymologique, qui ne convient qu'au positivisme, on peut réduire la révolution occidentale à remplacer le catholicisme de Rome par celui de Paris, quand la *métropole humaine* (Paris) sera *seulement spirituelle*.

Cette sainte cité (Paris) ne saurait même devenir le centre religieux du territoire français, tant qu'elle ne se trouvera point purifiée convenablement de sa domination temporelle, qui ferait alors redouter une confusion oppressive entre les deux pouvoirs (*temporel et spirituel*).

(AUGUSTE COMTE, *Politique Positive*, IV, pag. 463—1854).

Mais quand l'homogénéité positiviste sera suffisamment complète, l'*Occident* s'effacera devant la *Terre*, et Paris ne remplira plus les diverses conditions essentielles d'un vrai centre universel. Alors la capitale définitive sera pour toute la durée de notre espèce, Constantinople, que l'islamisme garde en dépôt pour unir l'Orient et l'Occident, en fondant les théocraties dans la sociocratie.

(AUGUSTE COMTE, Lettres au Dr. Audifrent, 6 Bichat 68—7 Septembre 1856).

Outre ses services immédiats, cette admirable transition (moyen-âge) fit irrévocablement surgir tous les germes essentiels du régime final. Elle ébaucha même, sous chaque grand aspect, le véritable ordre humain, à la fois temporel et spirituel, autant que le permettaient alors la doctrine et la situation. Aussi le positivisme n'a-t-il maintenant qu'à reprendre l'ensemble de son programme pour le réaliser dignement, d'après une meilleure foi combinée avec une activité plus favorable. Mais l'influence féodale, qui n'a pas aujourd'hui de défenseurs spéciaux, se trouve injustement sacrifiée, dans ces appréciations historiques, à la participation catholique, seule étudiée par l'école rétrograde. Un examen approfondi



montre pourtant la réaction chevaleresque jusque sur les modifications trop méconnues que subit alors la dernière foi provisoire. Après avoir admirablement ébauché le culte de la Femme, prélude nécessaire à la Religion de l'Humanité, le sentiment féodal détermina réellement, au siècle des croisades, l'altération qu'éprouva le monothéisme occidental, quand la Vierge y tendit à remplacer Dieu.

(AUGUSTE COMTE, *Catéchisme Positiviste*, Édition de Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos; pag. 358-359).

Cette grande école, (des vrais penseurs du XVIII^e siècle) seule représentation du dix-huitième siècle envers l'avenir et le passé, le lie au précédent par Fontenelle, au suivant d'après Condorcet. Ses organes propres se groupent spontanément autour de deux types du premier ordre, l'un théorique, l'autre pratique, Diderot et Frédéric, qui caractérisent l'esprit le plus encyclopédique surgi depuis Aristote et *l'aptitude politique la mieux comparable à celles de César et Charlemagne*. Mais ces deux représentants essentiels de la troisième phase (de la révolution moderne) ne purent également développer leur valeur personnelle, vu l'inégale harmonie entre leur situation et leur vocation. Le dictateur (Frédéric) fournit le meilleur modèle de la politique moderne, en conciliant, suivant le vœu de Hobbes, le pouvoir avec la liberté; tandis que le philosophe (Diderot), né pour construire, se vit forcé de concourir à la destruction, seule possible alors, sans trouver jamais un digne emploi de ses principales facultés. Toutefois, le positivisme permettant d'apprécier toujours le mérite individuel, même à travers la situation historique, le plus grand génie du dix-huitième siècle (Diderot) obtiendra bientôt son ascendant final, juste compensation de la fatalité qui remplit d'amertume une existence avortée par empêchement extérieur. Ces deux types, naturellement connexes, quoique sans contacts personnels, rallieront toujours les principales gloires d'une telle phase, Hume, d'Alembert, Montesquieu, Buffon, Georges Leroy, Turgot, etc., qui ne pourraient rentrer dans aucune des deux écoles secondaires (de Voltaire et Rousseau). Quant aux illustrations purement scientifiques, elles doivent aussi se rattacher à cette suprême école (de Diderot), seule capable d'apprécier leurs travaux, à mesure que, faute de vues



philosophiques, les savants devenaient indignes d'admirer Clairaut, Lagrange, et Berthollet.

(AUGUSTE COMTE, *Politique Positive*, III, pag. 583-584).

Il faut que les glorieuses journées d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, et même celle d'Arcole ou de Lodi, soient irrévocablement flétries, comme des mauvaises actions, de véritables crimes de lèse-humanité, suivant le digne esprit républicain.

(AUGUSTE COMTE, *Lettres au Dr. Audifrent*, 10 Bichat 64 — 11 Décembre 1852. — Voir *Lettres d'Auguste Comte à Divers*, publiées par ses exécuteurs testamentaires Tome I, — 1.^{re} Partie).

Pour compléter le tableau de la filiation (historique), une fête exceptionnelle célèbre, le lendemain, (lundi de la quatrième semaine du neuvième mois du *Calendrier abstrait*) la bataille de Lépante, dernière gloire de l'instinct guerrier, et digne complément de Salamine. Quand la religion positive aura rallié les descendants respectifs des musulmans et des catholiques, les premiers sentaient mieux que les seconds le prix d'une journée qui, marquant la fin de leur essor militaire, inaugure leur vie industrielle.

(AUGUSTE COMTE, *Politique Positive*, IV, pag. 145-146).

Ainsi, toute l'histoire de l'Humanité se condense nécessairement dans celle de la religion. La loi générale du mouvement humain consiste, sous un aspect quelconque, en ce que l'homme devient de plus en plus religieux. Tel est le résultat final de l'ensemble des appréciations dynamiques, dès lors pleinement conformes aux notions statiques : l'éducation de l'espèce, comme celle de l'individu, nous prépare graduellement à *diverger pour autrui*.

(AUGUSTE COMTE, *Catéchisme Positiviste*, Édition de Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos; pag. 332).

Système de lectures conseillé par AUGUSTE COMTE

POÉSIE

Homère. L'Illiade et l'Odyssée. — **Eschyle.** Tragédies. — **Sophocle.** L'Œdipe Roi. — **Aristophane.** Comédies. — **Pindare.** Odes. — **Théocrite.** Idylles. — **Longus.** Daphnis et Chloé. — **Plaute.** Comédies. — **Terence.** Comédies. — **Virgile.** Œuvres complètes. — **Horace.** Œuvres choisies. — **Lucain.** La Pharsale. — **Ovide.** Œuvres. — **Tibulle.** Œuvres. — **Juvenal.** Œuvres. — **Fabliaux du Moyen-Age,** recueillis par Le grand d'Aussy. — **Dante.** La Divine Comédie. — **Aristote.** L'Orlando furieux. — **Tasse.** La Jérusalem délivrée. — **Pétrarque.** Œuvres choisies. — **Métastase.** Théâtre choisi. — **Alfieri.** Idem. — **Manzoni.** Les Francs. — **Cervantes.** Don Quichotte. Les Nouvelles. — **Le Théâtre Espagnol** choisi, recueil édité par Don J. Segundo Flores (en espagnol). — **Le Romance** ou Espagnol choisi, y compris le poème du Cid. — **Corneille.** Théâtre choisi. — **Molière.** Œuvres complètes. — **Racine.** Théâtre choisi. — **Voltaire.** Idem. — **La Fontaine.** Les Fables. — **Lamotte.** Fables choisies. — **Florian.** Idem. — **Lesage.** Gil Blas. — **M^{me} de Lafayette.** La Princesse de Clèves. — **Bernardin de St. Pierre.** Paul et Virginie. — **Chateaubriand.** Le Dernier Abencerrage. Les Martyrs. — **Shakespeare.** Théâtre choisi. — **Milton.** Le Paradis perdu et les Poésies Lyriques. — **Defoe.** Robinson Crusé. — **Goldsmith.** Le Vicair de Wakefield. — **Fielding.** Tom Jones. — **Walter Scott.** Ivanhoe. Waverley. La Jolie Fille de Perth. L'Officier de fortune. Les Puritains. La Prison d'Edimbourg. — **L'Antiquaire.** — **Byron.** Œuvres choisies (en supprimant surtout le Don Juan). — **Goethe.** Œuvres choisies. — **Les Mille et une Nuits.**

SCIENCE

Condorcet. L'Arithmétique. — **Clairaut.** L'Algèbre. La Géométrie. — **Lacroix** ou Legendre. La Trigonometrie. — **Descartes.** La Géométrie. — **A. Comte.** Géométrie analytique. — **Poinsot.** Statique, suivie de tous ses mémoires sur la mécanique. — **Carnot.** Reflexions sur le calcul infinitésimal. — **Navier.** Cours d'Analyse. Cours de mécanique. — **Carnot.** Essai sur l'équilibre et le mouvement. — **Lagrange.** Théorie des fonctions. — **A. Comte.** Astronomie populaire. — **Fontenelle.** Pluralité des Mondes. — **Fischer.** Physique Mécanique, traduite et annotée par Biot. — **John-Carr.** Manuel alphabétique de philosophie pratique. — **Lavoisier.** Chimie. — **Berthollet.** La Statique Chimique. — **Graham.** Elements de Chimie. — **Meckel.** Manuel d'Anatomie. — **Bichat.** Traité sur la Vie et la Mort. Anatomie générale. — **Blainville.** Organisation des Animaux. 1^{er} volume (seul publié). — **Kischerand.** Physiologie, annotée par Liéard. — **Segond.** Essai systématique sur la biologie. Anatomie générale. — **Barthoz.** Science de l'homme (2^e édit. révisée). — **Lamarek.** Philosophie Zoologique. — **Duméril.** Histoire naturelle. — **Guglielmini.** Sur la nature des fleuves. — **Buffon.** Discours sur la nature des animaux. — **Hippocrate.** Traité sur les airs, les eaux et les lieux. — **Hufeland.** L'Art de prolonger

la vie humaine. — **Cornaro.** Discours sur la sobriété. — **Hippocrate.** Aphorismes. — **Broussais.** Propositions de médecine. Histoire des phlegmasies chroniques. — **Fontenelle.** Eloges des Savants. — **Condorcet.** Idem.

HISTOIRE

Malte-Brun. Abrégé de géographie universelle. — **Rienzi.** Dictionnaire géographique. — **Cook.** Voyages. — **Chardin.** Voyages en Perse. — **Mignet.** Histoire de la révolution française. — **Heeren.** Manuel de l'histoire moderne. — **Voltaire.** Siècle de Louis XIV. — **M^{me} de Motteville.** Mémoires. — **Richelieu.** Testament politique. — **Vie de Cromwel** (à faire). — **Davila.** Guerres civiles de France. — **B. Cellini.** Autobiographie. — **Communes.** Mémoires. — **Bossuet.** Abrégé de l'histoire de France. — **Denina.** Révolutions d'Italie. — **Ascardota.** Histoire d'Espagne. — **Robertson.** Charles V. — **Hume.** Histoire d'Angleterre. — **Hallam.** L'Europe au moyen-âge. — **Fleury.** Histoire ecclésiastique. — **Gibbon.** Histoire de la décadence romaine. — **Heeren.** Manuel de l'histoire ancienne. — **Tacite.** Œuvres complètes. — **Hérodote.** Histoires. — **Thucydide.** Histoire de la guerre du Péloponèse. — **Plutarque.** Vies des hommes illustres. — **César.** Commentaires. — **Arrien.** Expéditions d'Alexandre. — **Barthélémy.** Voyage du jeune Anacharsis. — **Winckelmann.** — Histoire de l'Art chez les anciens. — **Léonard de Vinci.** Traité de la peinture. — **Grétry.** — Mémoires sur la musique.

SYNTHESE

Aristote. La Politique. La Morale. — **La Bible** complète. — **Le Coran** complet. — **Saint-Augustin.** La Cité de Dieu. Les Confessions. — **Saint-Bernard.** Traité de l'amour de Dieu. — **Thomas de Kempis.** L'Imitation de J.-C. (l'original et la traduction en vers par Comelle). — **Bossuet.** Exposition de la doctrine catholique. — **Le Cathéchisme de Montpellier.** — **Saint-Augustin.** Commentaires sur le Sermon de la Montagne. — **Bossuet.** Histoire des variations protestantes. — **Bacon.** Novum Organum. — **Descartes.** Discours de la méthode. — **Diderot.** Interprétation de la nature. — **Cicéron.** Pensées choisies. — **E. ictète.** Idem. — **Marc-Aurèle.** Idem. — **Pascal.** Idem. **Vauvenarges.** Idem. — **M^{me} de Lambert.** Conseils à son fils et à sa fille. — **Duclos.** Considérations sur les mœurs. — **Bossuet.** Discours sur l'histoire universelle. — **Condorcet.** Esquisse historique. — **Bossuet.** Politique sacrée, tirée de l'Écriture. — **De Maistre.** Du Pape. — **Diderot.** Dissertations sur les sourds et les aveugles. — **Hume.** Essais philosophiques. — **Adam Smith.** Essai sur l'histoire de l'astronomie. — **Diderot.** Essai sur le beau. — **Barthez.** Théorie du beau. — **Cabanis.** Rapports du physique et du moral. — **Leroy.** Lettres sur les animaux. — **Gall.** Traité sur les fonctions du cerveau. — **Broussais.** De l'irritation et de la folie (2^e édition). — **Auguste Comte.** Philosophie Positive (condensée par Miss Martineau). Politique positive. Cathéchisme positiviste. Synthèse subjective.



Église et Apostolat Positiviste du Brésil
(PUBLICATION DE 1914)

*L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base:
Le Progrès pour but.*

Ordre et Progrès.

Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour.

Pour l'Humanité !

Les enseignements d'Auguste Comte, sur l'horrible déchirement fratricide
qui victime à ce moment la République Occidentale,
spécialement dans son noyau original, c'est-à-dire européen.

Traduction de deux articles publiés dans la section inéditoriale
du "Jornal do Commercio" de Rio de Janeiro, les 3 et 16 Septembre 1914

I

Des circonstances involontaires ne nous permettent qu'aujourd'hui de venir rappeler les enseignements d'Auguste Comte sur l'immense martyre que souffre l'Humanité, à ce moment, victimée par l'horrible déchirement de ceux de ses enfants chez lesquels Elle concentra les suprêmes résultats de son énouvante évolution, afin que fut irrévocablement installée sur la Terre l'éternelle suprématie de l'Amour universel.

Dans l'accomplissement de cette mission, nous croyons devoir, tout d'abord, reproduire textuellement les passages suivants de notre Maître.

Appréciant la dissolution du régime médiéval et le mouvement révolutionnaire, il s'exprime ainsi, sur la *formation des grandes nationalités modernes*:

« Malgré les entraves résultées de l'agitation protestante, la seconde phase moderne (commencée au seizième siècle) compléta la dictature temporelle émanée de la première (comprenant les quatorzième et quinzième siècles). Son essor coïncide avec la formation



des grandes nationalités, provisoirement résultées de la rupture du lien occidental propre au moyen âge. Mais cette anomalie politique n'offre réellement une haute efficacité sociale, d'ailleurs nécessairement passagère, qu'envers la population centrale (la France). De plus en plus investie, depuis Charlemagne, de la direction générale du mouvement occidental, la France avait besoin de constituer une puissance très compacte, assez étendue pour imprimer une impulsion décisive et surmonter toute agression rétrograde. Par-tout ailleurs, une telle concentration ne devint qu'une aveugle et dangereuse imitation de cette politique exceptionnelle ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE — Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos, pg. 367).

Expliquant le régime normal, notre Maître avait développé cette appréciation :

« *Le Prêtre*. En effet, ma fille, cette distinction (entre les relations civiques et les rapports universels) détermine le plan général du présent entretien. Mais, avant de l'appliquer, il faut lui procurer assez de précision et de consistance, en restreignant la sainte notion de *Patrie*, devenue trop vague, et par suite presque stérile, chez les modernes, d'après l'exorbitante extension des États occidentaux. En complétant l'indication ébauchée dans l'étude du dogme, vous devez ici concevoir les futures républiques comme beaucoup plus circonscrites que ne l'annoncent aujourd'hui les préjugés révolutionnaires. La dissolution graduelle du système colonial depuis l'indépendance américaine n'est, au fond, que le début d'une irrévocable dislocation de toutes les dominations trop vastes qui surgirent depuis la rupture du lien catholique.

« Dans l'ordre final, les états occidentaux n'auront pas une étendue normale supérieure à celle que nous offrent maintenant la Toscane, la Belgique, la Hollande, et bientôt la Sicile, la Sardaigne, etc. Une population d'un à trois millions d'habitants, au taux ordinaire de soixante par kilomètre carré, constitue, en effet,



l'extension convenable aux États vraiment libres. Car on ne doit qualifier ainsi que ceux dont toutes les parties sont réunies, *sans aucune violence, par le sentiment spontané d'une active solidarité.* La prolongation de la paix occidentale, en dissipant les craintes sérieuses d'invasion extérieure et même de coalition rétrograde, fera bientôt sentir partout *le besoin de dissoudre paisiblement* des agrégations factices désormais dépourvues de vrais motifs. Avant la fin du dix-neuvième siècle, la République Française se trouvera *librement* décomposée en dix-sept républiques indépendantes, formées chacune de cinq départements actuels. La prochaine séparation de l'Irlande doit ensuite conduire à rompre les liens artificiels qui réunissent aujourd'hui l'Écosse, et même le pays de Galles, à l'Angleterre proprement dite. Une semblable décomposition s'opérant dans tous les États trop vastes, le Portugal et l'Irlande, si nulle division n'y surgit, formeront, au début du siècle suivant, les plus grandes républiques de l'Occident. C'est à des patries ainsi restreintes qu'il faut appliquer ici l'appréciation normale du régime public. Alors le sentiment national devient un véritable intermédiaire entre l'affection domestique et l'amour universel ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE — Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos, pgs. 299-300).

Il faut faire remarquer, en passant, que, si les prévisions de notre Maître, constant de ce texte, ne se trouvent pas encore réalisées, cela provient du fait de n'avoir pas l'altruisme, — chez une masse suffisante d'occidentaux, surtout à Paris, tant dans les classes dominantes que dans le prolétariat, Femmes et hommes, — rencontré la Religion de l'Humanité. Car, *dorénavant*, la foi positive peut seule procurer à l'altruisme l'appui mental dont il a besoin pour surmonter définitivement les excès de l'égoïsme.

En effet, la ruine de la foi catholique, depuis la fin du treizième siècle, laissa l'altruisme désemparé, tant que l'altruisme même n'obtint pas que l'intelligence, chez l'élite des personni-



cations de l'Humanité, le plus heureusement placées, eût achevé la construction de la foi positive. Pendant ce long intervalle, — depuis la fin du treizième siècle jusqu'à la moitié du dix-neuvième, — les penchants égoïstes maîtrisèrent, de plus en plus, la généralité de la masse masculine active, produisant dans les classes dominantes et propageant dans le prolétariat les obsessions de la métaphysique, soit régaliennne soit démocratique, ainsi que les aberrations du matérialisme scientifique.

Cette immense anarchie, morale et mentale, fut enfin terminée, quand l'Humanité, personnifiée en Clotilde de Vaux et Auguste Comte, construisit la Religion universelle. Mais l'anarchie moderne continua et continuera, *dans la société*, jusqu'à ce que la régénération inaugurée par Clotilde de Vaux et Auguste Comte se soit étendue à une masse suffisante, tant féminine que masculine, *surtout à Paris*.

Faute de l'accomplissement de cette condition inéludable, ont persisté, aggravés de plus en plus, les malheurs moraux et politiques qui menèrent à la présente catastrophe militariste.

Reprenons maintenant la transcription des passages de notre Maître, qui permettent de dissiper tout aussitôt les principaux préjugés révolutionnaires et rétrogrades.

Donnant la théorie de la *modificabilité sociale*, Auguste Comte rendit évident que l'intervention, collective ou individuelle, est, de plus en plus, circonscrite d'après les antécédents historiques. Cette considération est très décisive pour évanouir les illusions de l'orgueil politique, tentant aveuglement la formation des grandes nationalités, soit par l'incorporation forcée des peuples contigus, soit par les conquêtes coloniales.

« Toutes les modifications indirectes et involontaires se trouvant à la fois amoindries et régularisées par l'essor de notre civi-



lisation, celle qui sont directes et plus ou moins volontaires suivent encore davantage la même loi de changement.

« Cela devient incontestable envers les influences internationales, qui troublent de moins en moins l'évolution spontanée de chaque noyau humain. Il ne faut pas croire que cette source croissante de régularité tienne seulement, ni même principalement, à l'heureuse transformation de notre activité collective, désormais industrielle au lieu de rester guerrière. Elle provient surtout de l'ascendant progressif que la continuité subjective acquiert nécessairement sur la solidarité objective. Devant cette auguste prépondérance des morts, toutes les perturbations des vivants se dissipent de plus en plus. Les immenses populations, blanches ou jaunes, chez lesquelles la continuité humaine fut le mieux respectée, nous en fournissent encore des preuves décisives. Ni les violences militaires, ni les fraudes industrielles, n'ont pu sensiblement altérer jusqu'ici les mœurs prononcées que la théocratie y fonda, et qui résisteront toujours aux influences occidentales, tant que celles-ci resteront empiriques et égoïstes. Les changements incontestables qui s'y sont opérés depuis le commencement de notre moyen âge ne portent aucune trace de l'intervention monothéique. Je ne crains pas d'assurer ici qu'un digne examen spécial représentera toujours ces modifications quelconques comme des résultats spontanés de l'évolution locale. Mais l'instabilité de nos mœurs modernes, qui nous rend plus accessibles à ces réactions nationales, permet elle-même d'apprécier combien ce troisième modificateur social s'affaiblit et se régularise, davantage que les deux premiers. On le vérifie journellement d'après le peu d'efficacité des incorporations qui ne sont point spontanées. Pour la France, par exemple, non-seulement l'Algérie, mais aussi la Corse, et même l'Alsace, prouvent clairement l'impuissance croissante d'une longue domination étrangère contre toute nationalité vraiment prononcée.

« Enfin, la quatrième classe de modifications sociales subit, encore plus évidemment que les trois autres, la loi commune du



décroissement et de la régularisation. Ce double résultat y dérive davantage de la prépondérance croissante des morts sur les vivants, principale source des saines explications sociologiques, comme de l'harmonie pratique. Sous cette insurmontable pression de nos ancêtres, l'agitation de nos contemporains devient de plus en plus vaine, même dans les situations qui la secondent le mieux. L'ensemble du passé fournit, à cet égard, beaucoup de vérifications décisives. Quelque déplorable qu'ait été, par exemple, la tyrannie rétrograde de Bonaparte, elle a moins influé sur l'Europe que la domination, d'ailleurs plus noble, d'Attila. Pareillement, en sens inverse, l'heureuse influence personnelle de Frédéric fut certainement inférieure à celles, non-seulement d'Alexandre, mais aussi de César, et même de Charlemagne ».

(POLITIQUE POSITIVE, II, pgs. 462-464).

Exposant la politique qui convient au *Présent*, afin d'achever *pacifiquement* l'Occident, sous l'initiative de la France, vers l'époque normale, dit Auguste Comte :

« La restauration officielle de l'université fut la principale faute du dictateur militaire (Napoléon I), parce que les corporations métaphysiques, quoique moins onéreuses, sont plus nuisibles et moins discréditées qu'aucun clergé. Malgré leur bruyante influence, une dictature énergique peut aujourd'hui supprimer leur budget, sans susciter aucune résistance en faveur d'une institution abrutissante et corruptrice. D'après l'ensemble du passé moderne, cette abolition devient la suite et le complément de celle du régime parlementaire, qui se recrutait, comme le journalisme, au sein des collèges, berceau continu des agitateurs philosophique et politiques ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pg. 388).

.....
 « Je dois maintenant caractériser le complément de la suppression du budget théorique, en appréciant l'abolition nécessaire des subsides et compagnies scientifiques, dont la dictature dantonienne



nous avait dignement délivrés. Quoique cette partie de la triple rétrogradation soit moins onéreuse que les précédentes, elle a réellement entravé davantage la régénération occidentale, en corrompant directement sa source intellectuelle. Ni le clergé, ni même l'Université, ne font, autant que l'Institut, et surtout l'Académie des sciences, dévier la jeunesse française des dispositions synthétiques et sympathiques qu'exige sa mission actuelle ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pg. 390).

« On doit compléter cette garantie (allusion à la *sincère* adoption de la devise *Ordre et Progrès*) par une manifestation décisive, où la dictature régénérée achèvera d'inaugurer la transition organique en repoussant une solidarité vicieuse (avec la politique de Napoléon I). En dirigeant dignement la répression occidentale d'une perturbation militaire (allusion à la défense de la Turquie contre les attaques du gouvernement russe), le chef actuel (Napoléon III) fait mieux ressortir la contradiction résultée de la consécration française d'une aberration analogue (allusion à l'aberration militariste de Napoléon I). Ce noble gage d'une politique *irrévocablement pacifique* doit donc être complété par une libre exécution de l'arrêt solennel de l'Europe envers une tombe caractéristique (tombe de Napoléon I, à Sainte Helène), dont la violation émana d'une double faiblesse. Un tel monument (la tombe de Sainte Helène) convient davantage au dictateur militaire (Napoléon I) qu'une sépulture de parvenu dans la foule des rois français. Annonce irrécusable d'une saine politique, tant au dedans qu'au dehors, cette réintégration deviendrait à la fois plus digne et plus efficace si le chef actuel (Napoléon III) en dirigeait l'accomplissement.

« Une telle manifestation exige que la métropole humaine (Paris) se purifie d'un monument oppressif (colonne Vendôme), incompatible avec un voisinage qui rappelle l'avènement d'une paix inaltérable. *Cette parodie du trophé romain doit être remplacée par la digne effigie de l'incomparable fondateur de la république occiden-*



talé (Charlemagne). *Le meilleur type du moyen âge* (Charlemagne) étant partout resté dépourvu d'une représentation matérielle, son culte inaugurerà la transiion destinée à préparer l'avenir en glorifiant le passé. Si les débris de *l'injurieuse colonne* ne suffisent point *au monument d'union*, le complément, émané de sources analogues, résultera bientôt du libre concours de toute l'occidentalité. Quand nos divers frères viendront, par les rues Charlemagne et de la Paix, honorer, sur la place Occidentale, *le principal précurseur de la civilisation universelle* (Charlemagne), ils se sentiront disposés à développer partout *l'expiation que nous devons commencer envers la commune anarchie* ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pgs. 397-398).

Appréciant la collusion qui, au commencement du dix-neuvième siècle tenta l'inqualifiable réhabilitation de Robespierre et de Bonaparte, s'exprime ainsi notre Maître :

« Toutefois, cette collusion sans exemple n'aurait pu suffisamment réussir si les gouvernements occidentaux ne l'eussent d'avance accréditée, d'après leur vicieuse intervention dans les affaires intérieures de la France, dont ils avaient, l'année précédente, sagement respecté la juste indépendance. Une telle faute lia provisoirement la nationalité française au souvenir de la tyrannie rétrograde (de Bonaparte); ce qui facilita la déception destinée à transformer le dictateur militaire (Bonaparte) en représentant général des tendances révolutionnaires. Cette déviation des gouvernements occidentaux se trouva bientôt aggravée par leur disposition à subordonner leur politique collective au concours d'une puissance (Russie), essentiellement orientale, dès lors admise à leurs délibérations communes, dont la présidence nominale lui fut souvent déférée. La similitude des croyances officielles constituant la seule source d'un tel rapprochement, il offrait, par cela même, un caractère nécessairement rétrograde, en secondant les tendances vers la restauration factice d'une foi déchue. Mais ce titre était plus apparent que réel, puis-



qu'il devait aussitôt rappeler les justes antipathies de l'Occident envers l'Église grecque. Quoique les réactions entre l'islamisme et le catholicisme aient, depuis le moyen âge, intimement lié les destinées des Turcs et des Occidentaux, la politique ottomane s'abstint toujours d'une telle intervention. Si la Russie eût imité cette sagesse, en sentant qu'il n'appartient jamais aux populations arriérées de régler les peuples avancés, son gouvernement, progressif au dedans, n'aurait point altéré ce caractère en devenant, au dehors, le principal espoir d'une rétrogradation impossible ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 603-609).

Et, dans le CATÉCHISME POSITIVISTE, Auguste Comte caractérisa en ces termes la politique réactionnaire qui succéda aux efforts régénérateurs de 1789-1793 :

« Les tendances profondément subversives que manifesta nécessairement le triomphe politique de cette doctrine négative (méta-physique démocratique) déterminèrent bientôt une réaction rétrograde. Commencée par l'éphémère ascendant d'un déisme sanguinaire (Robespierre), elle se développa surtout d'après la résurrection officielle du catholicisme, sous la tyrannie militaire (Bonaparte). Mais les tendances fondamentales de la civilisation moderne y repoussèrent également le théologisme et la guerre. La stimulation sans exemple que reçurent alors tous les instincts égoïstes ne dispensa point l'esprit militaire de fonder son orgie finale sur un recrutement forcé, dont l'adoption universelle annonce la prochaine abolition des armées, remplacées par des forces de police. Aucun des artifices rétrogrades introduits ensuite afin d'empêcher une telle issue n'a pu ranimer davantage le cadavre de la guerre que celui du théologisme, même sous prétexte de progrès, et malgré l'absence des convictions publiques qui devaient flétrir cette conduite. Envers *le plus immoral de ces expédients*, j'ose ici proclamer les vœux solennels que je forme, au nom des vrais positivistes, pour que les Arabes expulsent énergiquement les Français de l'Algérie, si



ceux-ci ne savent pas la leur restituer dignement. Je m'honoreraï toujours d'avoir, dans mon enfance, ardemment souhaité le succès de l'héroïque défense des Espagnols ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE — Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos, pgs. 372-373).

Ces citations suffisent pour rendre évident que rien ne saurait, même atténuer, bien moins encore justifier, les horribles aberrations égoïstes qui déterminèrent la présente catastrophe militariste. *Les horribles aberrations égoïstes*, disons-nous, car les erreurs de l'esprit sont, au fond, dues aux sollicitations de l'égoïsme et au mépris des suggestions altruistes. Toutes les âmes d'élite, féminines et masculines, théoriques et pratiques, instruites et illettrées, sentirent, de plus en plus, que nos efforts intellectuels doivent obéir à ces suggestions altruistes, sous peine de nos opinions conduire autrement, aux plus monstrueux égarements.

Partant, si, où que ce soit et à un temps quelconque, les esprits se laissent entraîner par des doctrines contraires aux vœux de l'altruisme, cela est dû à la prépondérance des suggestions égoïstes, rendues à chaque instant plus évidentes, grâce à l'essor, — affectif, intellectuel, et pratique, — de l'Humanité, soit collectivement, soit personnifiée dans ses plus grands fils et surtout dans ses plus saintes Filles.

Ainsi, la prépondérance de l'altruisme fait aussitôt reconnaître que toute guerre constitue, *depuis des siècles*, le plus horrible des crimes. La conscience de cette inéludable vérité se trouve au-dessus de tous les sophismes dans l'ensemble des peuples occidentaux. Cependant, les classes dominantes chez les peuples occidentaux, *sans exception*, maintiennent encore une série d'institutions *explicitement* destinées à entretenir les passions, les préjugés, et les mœurs guerriers. De là une espèce de familiarité avec le crime



militariste qui tend à émousser, partout, les consciences, dès l'enfance.

C'est la même situation que l'on rencontrait, jusqu'à la fin du siècle dernier, chez les peuples occidentaux qui maintenaient l'esclavage africain. Nées et élevées au milieu d'un pareil crime, — dont les âmes les plus vulgaires avouent aujourd'hui la monstruosité, — des âmes quoique très bonnes s'en accommodaient. Des libérateurs même des peuples américains possédèrent des esclaves !... Cette réflexion nous indique l'horreur, le remords, dont la piété filiale des générations futures se trouvera écrasée par le spectacle des *guerres occidentales*, depuis le moyen-âge, et spécialement depuis la Révolution française !...

Mais, pour comprendre pleinement la gravité de la présente catastrophe militariste, il faut se rappeler l'ensemble de l'évolution historique, qui, à travers toutes les aberrations égoïstes, conduit irrévocablement à l'éternelle prédominance de l'Amour universel.

L'Humanité, — c'est-à-dire le Grand-Être collectif formé par la totalité des espèces sociables, sous la prédominance du genre humain, — résulte de la fusion des divers noyaux qui, épars par toute la Terre, tendirent spontanément, sans même se connaître les uns les autres, à déterminer l'ascendant de l'altruisme, d'après l'institution de la foi positive (poésie, philosophie, et science), dirigeant l'activité pacifique, c'est-à-dire industrielle.

Auguste Comte fit voir que, — doués des mêmes attributs (affectifs, intellectuels, et pratiques), entourés *fondamentalement* par les mêmes circonstances cosmiques et biologiques, et soumis aux *mêmes lois naturelles*, — ces noyaux offrent, partout et en tout temps, la même constitution *statique* et le même essor *dynamique*. C'est-à-dire, — quelle que soit la variété que l'on remarque dans les diverses populations humaines, depuis la plus rudimentaire peuplade sauvage jusqu'à la plus avancée des nations occidentales, — on trouve



partout instituées : la *propriété* matérielle, c'est-à-dire l'*industrie*, la *famille*, le *langage*, le *gouvernement* ou pouvoir temporel, et le *sacerdoce* ou pouvoir spirituel.

Les variétés remarquées entre les peuples ne signalent que des *degrés* différents dans ces institutions, selon l'influence plus au moins grande de l'altruisme, en chaque cas. Cette influence se révèle, soit *directement*, par une organisation plus *vertueuse*, soit *indirectement*, par une appréciation plus éclairée de l'homme et du monde aussi bien que par une adaptation plus complète à l'activité industrielle pacifique.

Examinant, ensuite, *scientifiquement*, les motifs des différences constatées entre les divers noyaux de la population humaine, Auguste Comte montra que ces différences se réduisaient à une simple *diversité* dans la *vitesse* de leur *commune évolution*. Une telle évolution tendait partout à élever *spontanément* chaque noyau, du fatal état fétichiste *initial*, propre à toutes les espèces sociables et caractéristique de la *plus haute animalité*, à l'état final propre à *la suprême moralité*, grâce au plus grand essor de la *bonté*, inhérent à la plus altruiste des espèces sociables, servie par des qualités intellectuelles et pratiques en harmonie avec cette prééminence affective.

La fraternité qui doit lier irrévocablement les différents noyaux de la population humaine étant ainsi systématisée, on se trouve préparé à apprécier l'évolution historique qui conduisit à leur *fusion empirique*, en constituant enfin l'Humanité.

On a fait remarquer ci-dessus que les diversités constatées entre les noyaux de la population humaine se résument dans les différences qu'offre, en chaque cas, *le degré atteint par l'altruisme*. On y a observé aussi que ces *degrés* différents de la prépondérance altruiste se manifestent, soit *directement* par le *degré* atteint dans la *vertu*, soit *indirectement*, par le *degré* auquel seront arrivées



l'intelligence et l'activité. Or, le *degré* du perfectionnement intellectuel est mesuré d'après l'*idéal de vertu* conçu, soit dans la *célébration poétique*, soit dans la *démonstration* théorique (philosophique et scientifique). Et l'excellence de l'activité industrielle est évaluée surtout d'après le niveau moral et politique auquel se sera élevé le prolétariat, niveau d'où dépend l'appropriation des forces de la nature, ce qui est le distinctif de la grande industrie humaine.

Ces observations font comprendre les circonstances qui placèrent la République Occidentale à la tête de l'évolution sociale, de manière à lui donner une *suprême responsabilité*, dans l'ensemble de l'existence et de la vie de l'Humanité. Mais la juste appréciation de cette incomparable position exige que l'on considère plus précisément le mode par lequel se forma une telle République.

Comme on le sait, l'évolution gréco-romaine forme le début de ce noyau. Son avènement se révèle, donc, par la rupture de la civilisation théocratique dans les populations militaires du sud de l'Europe. Or, la prédominance spontanée de l'altruisme se caractérise alors *directement* par la systématisation de la *monogamie*, dès lors propre à ce noyau, malgré le maintien du *divorce* par l'initiative masculine. Et cette supériorité affective éclate bientôt intellectuellement dans les épopées d'Homère, célébrant la vertu féminine, aussi bien que formulant depuis lors l'idéal de la paix et de la fraternité même envers les mendiants.

La lutte avec la théocratie perse, lutte que Salamine résume, et qui se personnifie en Thémistocle complété par Alexandre, garanti à jamais le libre essor du nouveau noyau social, poursuivant héroïquement, quoique révolutionnairement, les sublimes acquisitions dont d'Humanité était déjà redevable, jusque là, à l'évolution théocratique.



Cette œuvre sociale une fois accomplie, les circonstances locales déterminèrent, dans la Grèce, l'avortement de l'*activité militaire conquérante*, qui y fut remplacée par l'*essor intellectuel*. Ainsi surgit la *poésie occidentale*, résumée en Homère, Eschyle, et Phidias. Les philosophes ensuite, — Thalès, Pythagore, Aristote, — continués par les savants — Hippocrate, Archimède, Appollonius, Hipparque, — signalèrent, d'une manière irrévocable, le *caractère définitif* des méditations humaines.

Toutefois, l'état social ne comportant, alors, l'*achèvement de la conception scientifique* du monde et de l'homme, pour remplacer la *conception théologique*, les divagations métaphysiques entraînaient la dégradation de l'esprit dans la généralité des classes dominantes de même que dans le peuple, tous, de plus en plus, emportés par les aberrations égoïstes. De là, le sacrifice des populations héliques, devenues fatalement incapables, et chaque jour davantage, de continuer à collaborer *librement* à l'évolution occidentale, jusqu'à ce que la Religion de l'Humanité eût achevé le dogme, tant esthétique que scientifique, que le génie grec avait admirablement à jamais fondé.

Mais, les romains devinrent les héritiers de la civilisation grecque. Placés en des conditions plus favorables à l'*essor de l'activité militaire conquérante*, — dans l'inévitable alternative, d'ailleurs, de conquérir les peuples qui les entouraient ou d'être conquis par un de leur voisin, — les romains parvinrent à dominer partout, *en y imposant les mœurs de la paix*. Cette évolution se résume en Scipion, César, et Trajan.

C'est ainsi qu'ils assemblèrent, sous leur Empire, les peuples qui bordaient la Méditerranée, combinant, en même temps, et propageant les résultats de l'évolution intellectuelle de la Grèce ainsi que les fruits de la sociabilité inhérente à l'*essor de l'activité conquérante* qui leur était propre.



En conséquence de ce passé gréco-romain, le Potythéisme s'était dissous complètement, dans ce noyau social, tandis que l'activité militaire s'épuisant, de son côté, faisait y surgir l'aspiration vers une nouvelle foi capable de systématiser les suggestions altruistes qui menaient à l'établissement de l'*activité pacifique*. L'accomplissement de ces vœux se concentrait en deux réformes sociales préliminaires connexes, à savoir : la libération du prolétariat industriel, alors esclave, et l'émancipation domestique de la Femme.

Ce fut pour répondre à ce double programme, que surgit, heureusement le Monothéisme occidental, fondé par Saint-Paul. Juif d'origine, il s'assimila les résultats théoriques de la culture grecque, spécialement aristotélieune, et les résultats sociaux de l'activité romaine. C'est ainsi qu'il conçut sa doctrine religieuse, faisant la morale occidentale accomplir un progrès comparable à celui qu'elle avait fait quand elle supprima la *polygamie*. Telle fut la portée de l'abolition du *divorce*, que vint systématiser l'aspiration des meilleures âmes occidentales, même masculines, envers l'indissolubilité conjugale, portée jusqu'au veuvage éternel.

Un pareil progrès, étant incompatible avec l'*activité militaire conquérante*, son accomplissement démontrait, à lui seul, l'irrévocable épuisement des tendances guerrières dans le noyau des peuples que Rome avait incorporés.

En même temps, Saint Paul, proclamant *directement* la suprématie de l'Amour sur la foi et sur l'espérance, dans l'ensemble des relations humaines, la situation sociale le porta à concevoir la *séparation entre le pouvoir spirituel et de pouvoir temporel*. Et, pour systématiser ses conceptions morales et politiques, sa culture aristotélieune le ména à disposer du vague inhérent aux conceptions métaphysiques, de manière à concilier *provisoirement*, autant que le permettait la situation, la théologie avec l'esprit scientifique.



Ces sommaires indications suffisent à montrer que le Monothéisme occidental se rattache directement, par sa filiation, au passé gréco-romain, les antécédents juifs fournissant un concours d'autant plus accessoire, que ces antécédents se rapportent au passé théocratique égyptien, également commun à la civilisation gréco-romaine. En un mot, le Catholicisme est *essentiellement romain*.

Mais cela n'empêche nullement la gratitude due au Judaïsme par le fait de s'être profondément lié au Catholicisme et à l'Islamisme. Notre Maître lui consacre, au *Calendrier positiviste abstrait*, la première semaine du neuvième mois, célébrant, le jeudi de cette semaine, ses meilleurs types, Abraham, Moïse, et Salomon. « Le dimanche suivant fera toujours sympathiser les adorateurs du Grand-Être avec les divers services d'une race sacrifiée, que sa dispersion dispose spontanément à la religion universelle, seule capable de l'honorer et de la relever, en réparant d'ingrates flétrissures ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pgs. 144-145).

Pour comprendre maintenant le chemin pris par le noyau qui constitua l'Empire Romain, il faut noter la différence fondamentale qui existait entre les populations ainsi unifiées. Elles constituaient, en effet, deux groupes distincts d'après leurs dispositions sociales, — c'est-à-dire morales et politiques, — en vertu de l'ensemble de leurs préparations historiques respectives.

D'un côté, les populations du Sud et de l'Orient, y compris les populations grecques, en conséquence de la suprématie, essentiellement anarchique, accordée à l'esprit sur la sociabilité, depuis les théocraties, se trouvaient incapables de s'adapter au régime politique basé sur la *séparation des pouvoirs spirituel et temporel*, tant que ce régime dût être coordonné par le théologisme, se servant de la métaphysique. L'esprit positif permet seul d'instituer irrévocablement une telle séparation, puisque c'est uniquement ainsi que l'altruisme se trouve à même de défaire tous les sophismes de



l'égoïsme, amenant l'intelligence elle-même à proclamer le *besoin-tologique* de la subordination de l'esprit à l'altruïsme.

En vertu de cette circonstance, les populations de l'Orient et du Sud de l'Empire Romain étaient fatalement vouées à subir la domination politique d'un peuple étranger, jusqu'à l'avènement de la Religion de l'Humanité.

Les populations du Nord et de l'Occident de l'Empire Romain, c'est-à-dire, italiennes, espagnoles, gauloises, britanniques, et germaniques du sud, au contraire, en conséquence de la prédominance qui avait eu chez elles l'activité sociale, graduellement systématisée par l'incorporation romaine, se trouvaient préparées pour un régime qui, sous le Monothéisme de Saint-Paul, les conduisit enfin au régime industriel pacifique.

Or, le caractère politique du régime industriel pacifique c'est la formation des petites patries, indépendantes temporellement, et liées par la foi et les mœurs communes, sous la direction spirituelle d'une classe théorique, c'est-à-dire d'un sacerdoce, enseignant et appliquant, à la vie privée et publique, *cette foi inaltérable librement et unanimement acceptée*, toujours supérieure à ses organes quelconques.

Telle était la situation que le Monothéisme de Saint-Paul était destiné à présider à l'Occident de l'Empire Romain, où l'*incorporation forcée militaire* perdait, de plus en plus, tout motif d'existence.

Mais l'état général de l'Europe ne consentait point que s'opérât ainsi la transition immédiate de l'*activité militaire conquérante* à l'*activité industrielle pacifique*. Car, si, au dedans de l'Empire Romain, les sentiments, les aspirations, et les mœurs tendaient à devenir pacifiques, au dehors de l'Empire Romain, s'amoncelaient des populations guerrières, européennes ou venues de l'Asie, et qui attaquaient l'Empire pour le conquérir. Dès lors, force fut aux



populations qui formaient l'Empire Romain de maintenir l'*activité militaire*, — non plus désormais pour *conquérir*, — mais pour *se défendre*.

L'établissement de la civilisation pacifique industrielle resta ainsi fatalement ajourné vers les temps où la civilisation gréco-romaine eût prévalu sur les attaques des peuples encore guerriers contre l'Empire.

Mais il faut remarquer que ce fatal intermédiaire de l'*activité militaire défensive*, entre l'*activité militaire conquérante* et l'*activité pacifique industrielle*, n'entraîna qu'un immense retardement dans la vitesse de l'évolution propre à l'Occident de l'Empire Romain, sans faire, aucunement, arrêter ou reculer cette évolution, ni en altérer non plus le sens. Car l'activité militaire, devenant *purement défensive*, grâce à l'état des sentiments systématisés par le Monothéisme de Saint-Paul, menait à poser le programme de l'existence pacifique industrielle, sous tous ses aspects.

C'est ainsi que, pendant les trois premiers siècles de l'ère catholique, tandis que le Monothéisme de Saint-Paul convertissait les âmes romaines et celles qui étaient susceptibles de devenir romaines, la dictature romaine s'efforçait de systématiser les résultats pacifiques de la civilisation militaire conquérante qui l'avait précédée. Au commencement du quatrième siècle, le Catholicisme prévalut irrévocablement sur le Polythéisme épuisé, de manière que la dictature romaine, ayant pour organe Constantin, reconnut cette prédominance. La même politique fut continuée par ses successeurs, spécialement Théodose, malgré la criminelle tentative rétrograde de Julien.

Le cinquième siècle inaugure le moyen âge. Dès lors l'Empire d'Occident se dissout sous les tendances pacifiques des peuples rassemblés par l'évolution romaine, quoique troublés par les inva-



sions des nouvelles populations qui finissent par être assimilées par la civilisation des vaincus.

Les siècles cinquième, sixième, et septième, se trouvent remplis par cette élaboration où se constituent les modernes nationalités occidentales. Alors s'accroissent, chaque jour davantage, les réactions mentales de la diversité de sociabilité entre les deux groupes de populations que Rome avait incorporées, car l'*Église grecque* se sépare de l'*Église romaine*, tout en continuant apparemment rattachées l'une et l'autre au Monothéisme de Saint-Paul.

Le spectacle de ce schisme, rehaussé par les autres contrastes religieux spécialement par la persistance du Monothéisme juif, conduit alors, au commencement du septième siècle, Mahomet à tenter un nouveau Monothéisme.

Auguste Comte fit voir que cette tentative venait, au fond, répondre à la situation sociale de l'Orient de l'Empire Romain, de même que le Catholicisme avait répondu à la situation sociale de l'Occident. En effet, tandis que le Monothéisme de Saint-Paul systématisa la *séparation des deux pouvoirs, temporel et spirituel*, le Monothéisme de Mahomet organisa la *confusion de ces deux pouvoirs*, d'après le type théocratique, en l'adaptant à l'activité guerrière d'un peuple qui succédât aux romains, dans la domination provisoire de l'Orient de l'Empire.

Mais l'empirisme entraîna les musulmans à tenter la conquête de l'ensemble du Monde romain. Dans cet effort ils parvinrent à s'emparer, temporairement, de l'Espagne, portant même l'invasion jusque dans la France.

Le noyau occidental se trouva dès lors doublement menacé ; au Nord et à l'Orient, par les polythéistes spécialement germaniques, qui tendaient à éterniser les invasions ; et au Sud, par les musulmans. Mais ces tentatives furent, heureusement, surmontées. Développant et complétant les efforts de ses prédécesseurs, Charlemagne repoussa les musulmans au-delà des Pyrénées, et força les



nouvelles tribus germaniques à se fixer dans les territoires mêmes qu'elles occupaient.

Il ne s'agit point d'une simple victoire matérielle. Charlemagne devint l'appui décisif du Sacerdoce catholique, qui incorpora spirituellement, à jamais, l'élément germanique à la civilisation occidentale. Cette œuvre fut achevée par les successeurs germaniques de Charlemagne.

Charlemagne fonde ainsi la République Occidentale qui succède définitivement à l'Empire d'Occident. Depuis lors, la suprématie occidentale tend à se transporter de Rome à Paris. Cette République Occidentale offre une constitution sociale entièrement nouvelle, sans précédents dans l'ensemble du spectacle historique. Car l'*incorporation forcée* des populations est remplacée, en Occident, par la *fraternelle alliance* de nations *politiquement indépendantes*.

Disparut l'esclavage du prolétariat industriel, *sans la moindre insurrection*. La *vénération des faibles* dignifie l'*obéissance* envers les supérieurs, reconnus sincèrement comme de *vrais frères* de leurs gouvernés. Et le *dévouement des forts* pour les faibles devient le *suprême devoir* inéludable de toutes les autorités quelconques. Une foi unanime, librement acceptée, sincèrement crue par tous, soit Femmes, soit hommes, tant par les gens instruits que par les gens illétrés, sauf la diversité de *degré* dans l'initiation du dogme commun, systématise les *devoirs* privés et publics découlant de cette parfaite fraternité.

Construit sous la suprématie explicite de la sociabilité, dominant à la fois l'esprit et le caractère, le dogme catholique représenta, d'ailleurs, la synthèse des acquisitions mentales de l'Humanité, jusqu'alors, en subordonnant, autant que possible, l'esprit théologique et l'esprit métaphysique au génie positif, d'après l'élaboration des vrais penseurs grecs et romains.



Une pareille doctrine systématisait l'ensemble de l'organisme social d'accord avec le principe de l'amour universel, consacrant enfin le *mérite* comme la condition suprême dans l'exercice de toutes les fonctions quelconques, la valeur morale prévalant sur la capacité théorique et l'habileté pratique. Les sentiments domestiques et civiques perdirent les excès égoïstes ; et les préjugés guerriers, *éliminés par la morale catholique*, tendirent à s'éteindre partout chez toutes les classes. Les autorités *absolues* disparurent devant les préceptes de la Religion de Saint-Paul.

Le culte de la Femme s'élève chez toutes les classes, aidé par les habitudes de *pureté* instituées envers l'ensemble des instincts égoïstes, depuis l'instinct nutritif jusqu'à l'orgueil et à la vanité. La famille devient systématiquement la base de la vie publique d'après l'influence, de plus en plus, décisive de la Femme, comme Mère, Épouse, Fille, et Sœur. C'est dans ce saint appui que le Sacerdoce catholique puise le prestige spirituel qui le rend l'âme de la République Occidentale.

Telle est l'organisation sociale qui se développa, chaque jour davantage, jusqu'au treizième siècle, et qui caractérise le régime catholico-féodal. Ce fut pour consolider cette organisation sociale que, depuis Charlemagne, au huitième siècle, demeura définitivement établi le *pouvoir temporel des Papes*, comme une garantie de l'indépendance politique du Sacerdoce. C'est pour cela aussi que, quelques siècles plus tard, au onzième, Hildébrand institua le *célibat ecclésiastique*, comme la suprême garantie envers tout retour quelconque à l'*hérédité théocratique* dans l'exercice des plus éminentes fonctions sociales, celles qui sont destinées à servir de modèle et de guide à toutes les autres.

Ces institutions sont, l'une et l'autre, *incompatibles* avec le régime normal, c'est-à-dire pacifique, scientifique, industriel. Car,



la *réalité* propre à l'esprit positif, constatant l'*innéité de l'altruisme*, rend seule évident le besoin et la possibilité de réduire exclusivement l'autorité de la classe spirituelle au prestige inhérent à la vertu et au savoir, de manière à dégager le Sacerdoce de toute force matérielle quelconque, même la richesse, selon le sublime vœu de Saint-François-d'Assise.

D'un autre côté, cette *réalité* de l'esprit positif, constatant l'*innéité de l'altruisme*, permet seule d'établir, enfin, l'accord entre la sagesse théorique et les meilleures inspirations pratiques résumées dans le culte chevaleresque de la Femme. C'est uniquement alors que le mariage peut être consacré *comme directement destiné à assurer le perfectionnement mutuel des deux sexes*, indépendamment des grossiers motifs sur lesquels Saint-Paul, malgré son sublime altruisme, dut baser la systématisation de l'union conjugale.

Mais, dans le régime catholico-féodal, l'intervention nécessaire du théologisme, — *pour suppléer à la fatale insuffisance de l'esprit positif*, — ne permettait nullement d'organiser la séparation des deux pouvoirs aussi bien que la prééminence du mérite sur les tendances régaliennes et théocratiques, sans cette double garantie.

Le régime catholico-féodal devint ainsi, jusqu'ici, *la seule organisation sociale* offrant le type antécipé du régime normal, c'est-à-dire du régime où *l'amour universel, assisté par la foi positive, dirigera l'activité pacifique*.

Voué directement à préparer ce régime normal, au commun profit de tous les peuples, le noyau occidental éprouva le besoin de se sentir préservé contre toute agression quelconque extérieure. Tel fut le *vrai mobile des croisades*, à la fin du onzième siècle et pendant le douzième. Depuis lors demeurèrent, à jamais, évanouies



les prétensions de l'islamisme à conquérir l'Occident ; les deux Monothéismes médiévaux se neutralisèrent réciproquement, en partageant entre eux l'héritage de la civilisation gréco-romaine.

Expliquant le *Calendrier positiviste abstrait*, Auguste Comte s'exprime ainsi, sur la glorification du régime catholico-féodal :

« On ne peut assez idéaliser le monothéisme défensif (Catholicisme) qu'en lui consacrant toute la seconde semaine, (du neuvième mois du *Calendrier positiviste abstrait*) dont les six jours concrets fêteront ses meilleurs organes, Saint-Paul, Charlemagne, Alfred, Hildebrand, Godefroi, finalement Saint-Bernard, son type le plus complet. Cette dernière célébration conduit, le lendemain, à personnifier exceptionnellement la glorification systématique du moyen âge, sans altérer son caractère abstrait, en la concentrant sur la suave adoration qui résuma le catholicisme et la chevalerie. Habitués, d'après l'ensemble de l'éducation positive, à vénérer la Vierge comme l'emblème spontané de l'Humanité, les serviteurs quelconques du Grand-Être pourront ainsi sentir davantage la phase affective de la transition occidentale ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pg. 145).

Et, pour que l'on ait une notion exacte de la situation historique, il faut ne pas oublier que l'islamisme tendit à remplir, en Orient, une mission analogue à celle qui échet au noyau occidental. Car les musulmans s'assimilèrent, bientôt, autant que le permettait leur situation, la civilisation gréco-romaine, s'efforçant pour en conserver les résultats et les propager parmi les peuples placés sous leur domination.

Pour ne pas avoir des doutes à cet égard, il suffit de rappeler que Haroun-al-Raschid est contemporain de Charlemagne, et que l'illustre Calife de Bagdad tâcha d'établir des relations amiables avec l'incomparable fondateur de la République Occidentale.

Ces affinités *réelles* entre les occidentaux et les musulmans



furent senties par les catholiques, ainsi que l'atteste l'épopée de Dante, glorifiant les grands types musulmans autant que le comportait l'absolu des croyances théologiques antagoniques.

Auguste Comte destina la troisième semaine du neuvième mois du *Calendrier positiviste abstrait*, à la célébration du Monothéisme islamique, qui, dit textuellement notre Maître :

«...pouvait seul préparer le positivisme en Orient. C'est pourquoi le jeudi fête personnellement son incomparable fondateur, qui, mieux qu'aucun autre rénovateur, pressentit la nature provisoire et l'extension restreinte de la construction par laquelle il adapta de nobles peuples à l'état final. Le dimanche accomplit l'idéalisation abstraite de l'islamisme, en représentant les avantages, intellectuelles et moraux, propres à la confusion monothéique des deux puissances, malgré le retard passager qu'elle imposa d'abord aux orientaux ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pg. 145).

D'après ces antécédents, la République Occidentale se trouva à même de se vouer à l'élaboration du régime pacifique industriel. L'essor de la fraternité universelle avait, sans que l'on s'en rendit compte, évanoui, partout, les préoccupations théologiques, substituées par le charme propre aux affections purement humaines. C'est vrai que l'insuffisance de l'esprit positif ne permettait point, dès ce moment, l'élimination *systématique* des croyances théologiques. Mais la dispense finale de ces croyances pour la vertu est rendue évidente d'après la suprématie du culte chevaleresque de la Femme, conduisant à subordonner *pratiquement* l'adoration divine au culte de la Vierge-Mère, que Saint Bernard s'efforça de préserver de toute déviation mystique. La Vierge-Mère devint par là, désormais, le lien entre les trois Monothéismes rivaux juif, catholique, et islamique.

En même temps, les meilleures âmes n'hésitent pas à manifester l'aspiration à épurer l'amour envers Dieu, de tout mélange



intéressé, soit de crainte soit de récompense. Rien n'est peut-être plus caractéristique, à ce sujet, que l'émouvante prédilection de Saint-Louis, roi de France, racontée ainsi par Bossuet :

«...L'amour de Dieu animait toutes ses actions, et il louait beaucoup la parole d'une femme qu'on avait trouvée dans la Terre-Sainte, tenant un flambeau allumé d'une main, et un vaisseau plein d'eau de l'autre ; qui, étant interrogée de ce qu'elle en voulait faire, répondit qu'elle voulait mettre le feu au paradis et éteindre le feu de l'enfer, afin, disait-elle, que dorénavant les hommes servent Dieu par le seul amour ».

(BOSSUET — *Abrégé de l'histoire de France* — Louis IX).

Sans doute, l'élaboration du régime pacifico-industriel continuait exposée, dans la République Occidentale, aux perturbations résultées des explosions égoïstes, — tant individuelles que collectives. Cela était d'autant plus fatal, que cette République se trouvait constituée d'après la fusion, relativement récente, de populations qui n'avaient pas passé, toutes, par les mêmes antécédents historiques.

Il est évident que les nations provenant de la fusion des peuples graduellement incorporés par la conquête romaine avec les envahisseurs, sous l'influence du Catholicisme, devaient se trouver plus préparées pour le régime pacifico-industriel, que les nations assimilées à la civilisation occidentale, d'après leur confraternisation avec les premières, depuis la seconde phase du Moyen-âge.

Mais ces explosions, — individuelles et collectives, — de l'égoïsme, rencontraient les conditions les plus favorables à leur répression ou à leur correction, dans la situation, médiévale, grâce à la prédominance universelle de la foi commune et du Sacerdoce catholique, unanimement respecté. Car cette foi tendait à soulever un remords régénérateur dans la conscience des auteurs eux-mêmes des attentats contre l'ordre moral et politique, et ce remords inélu-



dable était décisivement renforcé par l'*opinion publique* de l'Occident, systématisée par le Sacerdoce catholique.

C'est cette *garantie spirituelle*, qui, malheureusement, disparut, dès la fin du Moyen-âge, au treizième siècle, pendant la fatale révolution qui dure jusqu'ici, et au sein de laquelle l'Humanité poursuit l'élaboration que le régime catholico-féodal semblait destiné à accomplir paisiblement.

En effet, une fois dissoute la foi théologique, les plus monstrueuses aberrations égoïstes, — individuelles et collectives, — trôvent, dans la métaphysique dénuée de tout frein quelconque, des sophismes prétendant les justifier et même les glorifier!... L'essor même des *sciences positives inférieures*, — depuis la mathématique jusqu'à la biologie, — a été mais en contribution pour ces sacrilèges ravages de l'esprit métaphysique, devenu l'esclave de l'égoïsme. Telle est l'explication directe de toutes les calamités morales et politiques, en un mot, religieuses, qui ont accablé l'Humanité, depuis la fin du treizième siècle jusqu'à la catastrophe actuelle.

On vient de voir que, après les *croisades*, se trouvaient accomplies toutes les conditions fondamentales pour que la République Occidentale élaborât directement le régime normal de l'Humanité, remplaçant enfin l'*activité guerrière défensive* par l'*activité purement industrielle*. Mais cette activité industrielle ne saurait être pleinement instituée sans que fût reprise la culture scientifique des vrais penseurs grecs, afin de construire *successivement* les divers termes de la hiérarchie théorique, alors bornée à la mathématique et à l'astronomie.

Or, cette construction devait être *successive* et *ascendante*, c'est-à-dire la Morale et la politique ne deviendraient accessibles à la *méthode positive*, si ce n'est après que cette méthode aurait



suffisamment élaboré la cosmologie et la biologie. De cette fatalité découla l'*indiscipline de l'esprit positif*, dont profita la métaphysique révolutionnaire, à l'insu même de la généralité de ses victimes, pour produire l'athéisme et le matérialisme.

Car la méthode positive, étant naturellement incompatible avec la méthode théologique, l'essor *définitif* de la méthode positive, dans un domaine quelconque, entraîne l'élimination des croyances sumaturelles, comme l'annonça l'élaboration théorique grecque, depuis Thalès. Et, dès que le développement de la méthode positive devait fatalement commencer par la mathématique et l'astronomie, la ruine des croyances théologiques allait laisser désarmés les principes moraux et politiques, propres au régime catholico-féodal.

La foi catholique s'affaiblissant les penchants égoïstes prédisposaient l'ensemble du sexe masculin à *considérer également chimériques les grands principes moraux*, fruits des inductions féminines, systématisées par la sagesse sacerdotale. Le prestige du Sacerdoce catholique demeurerait dès lors anéanti devant la masse masculine, *directement préoccupée de l'activité industrielle*, à laquelle les sciences inférieures, depuis la mathématique et l'astronomie, offraient d'immenses ressources pour la plus grande expansion. La navigation spécialement en reçut ainsi, bientôt, des moyens qui vinrent stimuler la *recrudescence de l'esprit guerrier*, jusqu'au point de *rétablir l'esclavage*, sacrifiant les africains et détruisant les aborigènes américains et océaniens, tandis que le régime catholico-féodal venait d'éteindre paisiblement l'esclavage en Occident.

L'ensemble du sexe féminin, *préoccupé directement des principes moraux* et naturellement éloigné, de plus en plus, par l'évolution sociale, de l'activité pratique, — soit politique, soit industrielle, — échappa seul à ce cruel scepticisme. Mais il ne put nullement en éviter les réactions à travers les pères, les frères, les époux, et les fils.

Or, ces fatales conséquences de la situation occidentale, dès



que s'est posé l'irrévocable problème de la succession du régime industriel au régime guerrier, même défensif, furent immensément favorisées par les luttes, à la fin du Moyen-âge, entre les catholiques et les musulmans.

Le résultat en fut que, depuis la fin du Moyen-âge, au treizième siècle, l'épuisement de la foi théologique était devenu évident, d'après la décadence du Sacerdoce, dont la dégénération détermina la tentative de Saint-François d'Assise, pour ranimer la suprématie de l'Amour, en substituant un *clergé volontairement pauvre* au Sacerdoce déplorablement enrichi.

Mais la ruine irréparable de la foi théologique ainsi que la fatale insuffisance de la foi scientifique firent avorter ce sublime effort.

Au commencement du siècle suivant, la *Divine Comédie*, de Dante, étalait l'anéantissement du Sacerdoce catolique, en assumant aux plus hautes fonctions pontificales. Il y proclame, d'ailleurs, cet anéantissement, dans les célèbres vers que nous avons pris pour épigraphe.

Dans cette même épopée, Dante s'efforça pour sauver la culture altruiste, d'après la systématisation du culte chevaleresque de la Femme.

Alors commence la révolution moderne, de plus en plus accentuée, dans le double courant qui, d'un côté, détruit aveuglément les institutions et les autorités médiévales, et, d'un autre côté, élabore *dispersivement les éléments*, — théoriques et pratiques, — propres au régime scientifico-industriel.

Pendant les quatorzième et quinzième siècles, se consume ainsi spontanément la destruction de l'organisation médiévale. Le *Sacerdoce occidental* est désormais remplacé par des *Églises nationales*, subordonnées aux chefs temporels, ce qui réduit, dans le fait, le prestige du Pontife romain à l'autorité d'un simple prince



italien. Et les grandes nationalités, selon l'*ancien type militaire*, surtout romain, tendent à succéder ainsi à l'*union spirituelle* des petits États politiquement indépendants, qui préparait directement l'existence pacifico-industrielle.

Au commencement du seizième siècle cette *décomposition spontanée* du régime médiéval devint *systématique*, d'après l'explosion de la *révolution protestante*, qui aboutit à la separation entre le Nord et le Sud de la République Occidentale, comme le Monde Romain s'était auparavant partagé entre le Catholicisme et l'Islamisme. Pour reconnaître le vrai caractère de ce déchirement, il suffit de rappeler que le protestantisme « prétendit réformer le monothéisme occidental en le dépouillant de ses meilleures institutions. Il supprime ainsi le dogme du purgatoire, le culte de la Vierge et des saints, le régime de la confession, et dénature le mystérieux sacrement (Eucharistie) qui fournissait aux cœurs occidentaux un sublime résumé de toute leur religion. Aussi le sexe féminin, qui jadis avait tant secondé l'essor catholique, resta-t-il essentiellement passif dans une réformation où sa tendresse repoussée ne trouvait d'autre dédommagement que l'autorisation de commenter des livres inintelligibles et dangereux. Le protestantisme *aurait profondément altéré l'institution du mariage occidental en rétablissant le divorce*, si les mœurs modernes n'eussent toujours repoussé spontanément une *telle rétrogradation*, là même ou elle prévalut officiellement ».

On comprend ainsi, continue Auguste Comte :

«.....l'intime discordance de l'Occident envers une doctrine purement négative, qui bientôt divisa les nations, les cités, et jusqu'aux familles. Il faut pourtant que son succès partiel ait alors satisfait d'importants besoins, intellectuels et sociaux. Malgré son caractère anarchique, le principe protestant seconda d'abord l'essor scientifique et le développement industriel, en stimulant les efforts personnels et brisant des règles oppressives. On lui doit les deux révo-



lutions préliminaires dirigées, en Hollande, contre la tyrannie extérieure, et, en Angleterre, vers la régénération intérieure. Quoique la seconde, trop prématurée, dût avorter finalement, elle indiqua déjà, sous l'admirable dictature de Cromwell, la tendance nécessaire du mouvement occidental.

« Alors les besoins, également impérieux, de l'ordre et du progrès devinrent profondément inconciliables, et les Occidentaux se partagèrent suivant qu'ils sentaient davantage les uns ou les autres. L'oppression générale était imminente si le protestantisme n'avait pu nulle part prévaloir, parce qu'un clergé rétrograde éveillait partout la sollicitude des anciens pouvoirs contre un mouvement dont la tendance n'était plus équivoque. Mais il faut se féliciter davantage que la majeure partie de l'Occident ait été préservée de l'ascendant protestant. Car son universalité, qu'on eût généralement regardée comme l'issue normale de la commune révolution, aurait partout dissimulé profondément toutes les conditions essentielles de la régénération humaine, *en proclamant l'éternelle confusion des deux pouvoirs*. Par cette double appréciation, on se trouve conduit à sympathiser également avec les grandes âmes qui luttèrent dignement dans cet immense conflit, préambule nécessaire d'une vraie rénovation ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE — Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos, pgs. 365-367).

Les plus ardentes âmes méridionales tentèrent de sauver les résultats moraux et politiques de la civilisation occidentale, soit en défendant l'indépendance spirituelle de la Papauté, soit en alimentant la foi catholique dans les cœurs féminins. Tels furent les objectifs connexes des tentatives de Saint-Ignace de Loyola, de Saint-François-Xavier, et de Sainte-Thérèse-de-Jésus. Naturellement, l'effort de Sainte Thérèse a mieux réussi que ceux de Saint-Ignace et de Saint-François-Xavier. Car, la prééminence naturelle de l'altruisme chez la Femme et la position domestique propre à



celle-ci la rendant la gardienne spontanée de la moralité humaine, le sexe féminin offrit une adhésion sincère aux croyances catholiques qui consacrèrent les suprêmes idéals de la vertu, ainsi qu'un appui loyal au Sacerdoce catholique, qui était l'unique classe théorique soutenant ces idéals, résumés dans l'indissolubilité conjugale et le culte de la Vierge-Mère.

Tandis qu'un égoïsme plus fort et un altruisme plus faible, ainsi que la prédominance de l'activité, tant théorique que pratique, soit politique, soit industrielle, exposait le sexe masculin à un scepticisme devenu chaque jour plus complet, chez toutes les classes. Le prestige féminin ravivait seul l'altruisme de la masse masculine, grâce à la vie domestique, et à l'influence des vrais poètes occidentaux continuant l'impulsion de Dante.

Les jésuites furent impuissants à contenir et encore moins à réparer ce fatal scepticisme de la masse masculine. L'institution des collèges, « non moins inusitée au moyen âge que dans l'antiquité » et qu'ils développèrent aveuglement, vint même contribuer pour affaiblir l'influence domestique et, partant, sociale du sexe féminin. « Toutefois, dit textuellement notre Maître, un tel isolement ne devant jamais se réaliser sans l'assentiment des familles, on peut ainsi constater à quel point l'anarchie mentale avait alors réagi, même chez les mères, sur la dissolution morale ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pg. 556).

Quelle que fût, d'ailleurs, la supériorité morale des vrais prêtres, leurs efforts étaient incapables de préserver la généralité du clergé des réactions démoralisatrices d'une situation sociale qui affectait l'ensemble du sexe masculin, tant théoriciens (philosophes, savants, et poètes), que praticiens (politiques et industriels).

Les liens théologiques qui systématisaient la fraternité des membres de la République Occidentale s'étant ainsi rompus, ils furent intimement remplacés, de plus en plus, par les liens positifs



provenant de l'essor commun esthétique, philosophique, scientifique, et industriel. Ces liens positifs étaient alors incapables d'éviter les déchirements militaristes et les autres ravages de l'égoïsme masculin qui compromettaient les résultats les plus délicats de l'évolution, morale et politique, médiévale. Mais ils ont soutenu, avec une énergie croissante, la fraternité universelle, en la faisant prévaloir, d'une manière générale, sur les divergences quelconques, mentales ou politiques. C'est ainsi que deviennent, chaque jour, plus irrécusables le fatal anéantissement du régime théologico-militaire et l'aspiration vers le régime scientifico-industriel.

C'est depuis lors que se développa la *diplomatie* occidentale, pour suppléer, en quelque sorte, à l'annulation de la Papauté comme autorité internationale.

En même temps, commence à se manifester, chez les esprits franchement révolutionnaires, la distinction surgie, dès le quatorzième siècle, et que tout le cours de transition moderne devait développer, entre ceux qui prétendent réformer par l'*égalité*, et ceux qui aspirent à régénérer par la *liberté*. Unis tant qu'ils furent dominés par l'ensemble des résistances rétrogrades, politiquement prépondérantes, parce que l'*égalité* se confondait avec la *fraternité*, ces deux aspects devaient rendre évident leur antagonisme, aussitôt, que les révolutionnaires prévaudraient au gouvernement.

L'épuisement de la foi théologique et l'insuffisance de la foi scientifique déterminèrent l'avènement de la métaphysique démocratique, en opposition à la métaphysique régaliennne, pour systématiser les aspirations régénératrices, en dehors de toute révélation théologique.

« Dans cette seconde phase (de la révolution moderne), la progression positive développa surtout son caractère scientifique et sa tendance philosophique. La cosmologie prend un essor décisif en établissant la doctrine du mouvement de la terre (Copernic,



Galilée), bientôt complétée par la systématisation de la géométrie céleste (Kepler) et la fondation de la mécanique céleste (Newton). Alors l'esprit scientifique devient radicalement inconciliable avec tout esprit théologique ou métaphysique. La tendance directe vers une philosophie pleinement positive se caractérise ouvertement, sous la double impulsion de Bacon et Descartes, qui signale déjà la préparation qu'exige une telle synthèse. Pendant ce mouvement décisif, l'art général (poésie) et les arts spéciaux (musique, peinture, sculpture, architecture) poursuivent dignement l'évolution que la phase précédente dut au moyen âge. Malgré l'absence de direction philosophique et de destination sociale, la poésie occidentale produisit, en cinq siècles, plus de vrais chefs-d'œuvre que n'en fournit toute l'antiquité. Quant à l'essor industriel, son extension devient alors l'objet croissant des sollicitudes publiques, quoiqu'elles la subordonnent encore à des intentions guerrières. Mais il manifeste déjà la tendance des entrepreneurs à se séparer des travailleurs, pour s'agréger à l'aristocratie dégénérée ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE — Édition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos, pgs. 367-368).

L'avortement apparent de la révolution anglaise n'empêcha pas le mouvement révolutionnaire de continuer, en transportant décisivement son siège à la France. C'est ainsi que, au dix-huitième siècle, le *déisme* succéda au Catholicisme et au protestantisme, dans la masse active des occidentaux.

À travers les luttes fratricides, les éléments de la République Occidentale poursuivent l'évolution, négative et positive, qui rend, chaque jour, plus profonde leur connexité. Car, d'un côté, le scepticisme théologique et la prédominance de la métaphysique démocratique croissaient sans cesse, surtout dans la partie active de la masse masculine. Et, d'un autre côté, l'essor esthétique, philosophique, scientifique, et industriel, continuait à substituer graduel-



lement l'esprit positif à l'esprit théologico-métaphysique, ainsi qu'à éliminer l'activité guerrière.

Mais, l'énorme différence entre les vitesses de la décomposition du régime théologico-militaire et de la construction des éléments (esthétiques, philosophiques, scientifiques, et industriels) propres au régime normal entraîna l'explosion qui eut lieu à la fin du dix-huitième siècle, vulgairement nommée *Révolution Française*.

En effet, à ce moment, s'était consumé l'anéantissement politique du théologisme ainsi que du prestige des anciennes autorités, tant théoriques (Sacerdoce catholique) que pratiques (rois et nobles). Cependant, le gouvernement de la société se trouvait livré aux représentants de la royauté, dans le continent européen, et aux représentants de l'aristocratie en Angleterre. Le scepticisme théologique et la prédominance de la métaphysique régaliennne avaient fait pratiquement disparaître la *séparation des deux pouvoirs* (temporel et spirituel), remplacée par l'*absolutisme* du pouvoir temporel, concentrant en lui-même toutes les fonctions, théoriques et pratiques.

Au régime de la *fraternité universelle*, soutenue par une foi unanime systématisant le *dévouement des forts aux faibles et la vénération des faibles pour les forts*, avait succédé le despotisme du pouvoir temporel, subordonnant à lui-même tous les forts, même les germes des futurs directeurs du régime scientifico-industriel (poètes, philosophes, savants, et patrons), pour exploiter en commun le prolétariat au lieu de le gouverner.

Un pareil régime, — négation de l'admirable organisation médiévale, — était pourtant aveuglement assimilé au régime catholico-féodal, par ceux qui, en dehors du *théologisme révélé*, aspiraient à la réorganisation sociale. De sorte que le régime catholico-féodal se trouvait partout radicalement méconnu. C'est cette situation de l'ensemble des âmes qui explique le caractère d'extrême violence qu'eut fatalement la *grande crise occidentale* de 1789.

Mais, pour apprécier avec assez de précision ce moment historique, qui se prolonge, en grande partie, jusqu'aujourd'hui, il faut se rappeler que l'anéantissement du régime médiéval entraîna, depuis le quatorzième siècle, le graduel ascendant politique de deux classes connexes, d'abord émanées respectivement du Sacerdoce catholique et des chefs féodaux (rois et nobles), et bientôt rivales des anciens pouvoirs. Tels sont, spirituellement, les métaphysiciens, de plus en plus remplacés par les purs littérateurs, et, politiquement, les légistes prédominants d'abord comme juges et, ensuite, comme avocats.

À mesure que le pouvoir temporel concentrait en lui-même toutes les fonctions politiques, cette concentration faisait devenir prépondérants les légistes, s'inspirant surtout dans le type du régime impérial romain.

C'est dans ces conditions que l'ensemble des efforts régénérateurs de la partie active de la masse masculine qui aspirait à la réorganisation sociale en dehors de tout théologisme détermina l'explosion au centre de la République Occidentale.

La méthode scientifique venait à peine d'atteindre la fondation de la Chimie, par Lavoisier, outre la réunion des matériaux destinés à la fondation des autres termes de la hiérarchie positive (biologie, sociologie, et Morale). Demeurait donc impossible l'organisation du régime normal, c'est-à-dire scientifico-industriel. L'explosion dut s'accomplir sous l'influence dominante de la métaphysique démocratique, invoquant directement la *fraternité universelle*, — non plus systématisée au nom du Dieu *révélé*, comme au Moyen-âge, — mais au nom de l'Humanité.

Sous cette impulsion, l'immortelle *Convention* déclara abolie l'esclavage africain, dans les colonies françaises, développant et consacrant l'héroïque effort de l'Haïti dirigé par Toussaint-Louverture (Séance de la *Convention*, le 6 Pluviose an II, 4 Février 1794).



Mais, malheureusement, ainsi qu'il a été rappelé ci-dessus, une divergence radicale existait même chez ceux qui aspiraient à la régénération sociale en dehors de la *révélation* théologique. Car, les uns cherchaient à atteindre la *réalisation de la fraternité universelle*, en se bornant à repousser, soit les attaques des représentants des anciens pouvoirs soit les attentats des criminels proprement dits, d'après la garantie de la *liberté* civile et politique, tant *spirituelle* qu'*industrielle*. Tandis que les autres faisaient consister la *fraternité* dans une *égalité* chimérique, prétendant imposer, même d'après la plus extrême violence, leurs opinions, fatalement métaphysiques, soit en vertu d'un vague déisme, soit dominés par l'athéisme et le matérialisme, résultats d'une confusion de la méthode métaphysique avec la méthode positive, bornée jusque là aux sciences inférieures (mathématique, astronomie, physique, et chimie).

L'explosion de la *Grande Crise Occidentale de 1789* fut annoncée par deux grands événements politiques. D'un côté, les organes eux-mêmes des anciens pouvoirs, y compris le Pape, décidèrent supprimer la Compagnie de Saint-Ignace de Loyola (1773), où se concentraient les animosités du scepticisme théologique de la partie active de la masse masculine. Défenseurs de l'indépendance du Sacerdoce, les jésuites soulevèrent contre eux les organes du pouvoir temporel appuyés par les églises nationales auxquelles s'agrégeaient les autres représentants du Sacerdoce médiéval. Et, soutenant, plus qu'aucune autre corporation religieuse, les autorités temporelles contre l'invasion de l'esprit révolutionnaire, les jésuites attiraient spécialement l'opposition de ceux qui aspiraient à la régénération sociale indépendamment du théologisme catholique.

La suppression officielle des jésuites représente ainsi un triomphe décisif de l'ensemble des instincts révolutionnaires contre le régime théologique.



D'un autre côté, l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord inaugura l'irrévocable décomposition des grandes nationalités.

Il faut remarquer que la suppression officielle de la Compagnie de Saint-Ignace ne l'a pas dissoute en réalité. Les plus ardents parmi ses membres continuèrent unis dans leur propos régénérateur sous l'ascendant de la foi catholique. *Destitués de tout appui temporel*, stimulés et éclairés dans leur zèle par l'explosion révolutionnaire, ils éprouvèrent le besoin de faire appel à l'*Amour*, d'après le développement de l'influence morale propre au sexe féminin. Certes ces efforts ne furent, malheureusement, préservés des égarements inhérents, à l'empirisme politique et à la méthode théologico-métaphysique, aggravée par la culture *académique* des sciences positives préliminaires (depuis la mathématique jusque et y compris la biologie). Maintenu ainsi spontanément, la Compagnie de Saint-Ignace fut restaurée, avec l'approbation de la Papauté, vers la fin de 1814.

C'est dans ces circonstances qu'eut lieu la *Grande Crise Occidentale* de 1789. Initiée en France, qui, depuis Charlemagne, était devenue le Centre de la *République Occidentale*, cet effort régénérateur souleva contre lui les représentants des anciens pouvoirs, dans les autres éléments occidentaux. Mais la situation générale de la *masse active occidentale* assura la victoire des révolutionnaires français dans une lutte où ils se constituèrent naturellement *les défenseurs de la liberté de tous les peuples*.

Cependant, *la fatale insuffisance de l'élaboration scientifique*, rendant inévitable la prédominance politique de la métaphysique démocratique, ne tarda pas à entraîner la dégénération de ce triomphe. Les luttes intestines des révolutionnaires conduisirent au sacrifice de Danton et de ses partisans, qui représentaient le véritable esprit républicain, caractérisé par la suprématie de la frater-



nité universelle et les aspirations vers la foi positive ainsi que l'activité purement industrielle. Et l'anarchie résultée de cette réaction de la métaphysique démocratique la plus subversive rendit inévitable l'avènement d'une dictature militaire républicaine.

Appréciant une telle fatalité, dit textuellement Auguste Comte :

« Le monde révolutionnaire se partageait entre trois écoles, dont aucune ne pouvait présider convenablement à la rénovation, où tout l'Occident suivait avec anxiété l'élaboration française, vu sa destination universelle. Naturellement organique, quoique nécessairement vague, *faute d'une doctrine positive*, l'école encyclopédique de Diderot avait fourni plus de membres éminents qu'aucune autre. Elle conserva ce privilège en produisant alors deux dignes types, l'un pratique, l'autre théorique : le grand Danton, le seul homme d'État dont l'Occident doive s'honorer depuis Frédéric ; et l'admirable Condorcet, l'unique philosophe qui poursuivit, dans la tempête, les méditations régénératrices. Mais cette suprême école était trop incomplète et trop méconnue pour prévaloir habituellement, quoiqu'elle fût toujours invoquée contre les principales difficultés. La présidence révolutionnaire devait donc flotter entre l'école philosophique de Voltaire et l'école politique de Rousseau : l'une sceptique, proclamant la liberté, l'autre anarchique, vouée à l'égalité ; la première frivole, la seconde déclamatoire : toutes deux incapables de rien construire. Néanmoins, celle-ci dut bientôt dominer comme possédant seule une doctrine apparente, pendant le peu d'années où le Contrat Social inspira plus de confiance et de vénération que n'en obtinrent jamais la Bible et le Coran. À défaut d'une théorie sociale, l'instinct régénérateur dut alors se guider d'après les maximes que les luttes antérieures lui rendaient familières, et la négation de tout gouvernement se trouva spontanément érigée en type final de l'ordre humain ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 596-597).



«...Il était donc certainement impossible, avait dit notre Maître, dès sa *Philosophie Positive* (tome VI, pg. 386), que l'ensemble d'une telle situation ne conduisît bientôt à l'installation spontanée d'une véritable dictature militaire, dont la tendance, rétrograde ou progressive, devait d'ailleurs, malgré l'influence naturelle d'une réaction passagère, dépendre beaucoup, et certainement davantage qu'en aucun autre cas historique, de la disposition personnelle de celui qui en serait honoré, parmi tant d'illustres généraux que la défense révolutionnaire avait sucités. Par une fatalité à jamais déplorable, cette inévitable suprématie, à laquelle le grand Hoche semblait d'abord si heureusement destiné », échut à Bonaparte.

Une immense exaltation égoïste l'empêcha de comprendre la situation où le hasard venait de l'élever. Comme solution de l'incomparable crise régénératrice il ne conçut que l'institution d'une nouvelle dynastie appuyée, comme les précédentes, sur la révélation théologique et sur la guerre. Autour de ces deux éléments, il groupa, non seulement les métaphysiciens et les légistes, mais aussi les savants et les chefs industriels.

De là, le *Concordat* avec le Pape ; l'organisation de l'Université ; la fondation de l'Institut ; la création de la Légion d'honneur ; le rétablissement de l'esclavage africain y compris le trafic, dans les colonies françaises, — le tout aggravé par l'inique sacrifice de l'Haïti porté jusqu'au martyr de Toussaint-Louverture ; — la compression des libertés civiles et politiques ; le maintien du divorce ; et, enfin, la dissolution de son mariage pour s'incorporer aux anciennes dynasties. Et il est très douloureux de rappeler que le Pape vint à Paris sacrer le nouvel Empereur, alors encore uni à Joséphine, par son premier mariage.

Le sacrifice des républicains, surtout des Dantonien, ayant laissé sans guides les révolutionnaires français, la masse active de



la nation centrale se soumit, malheureusement, à cet horrible despotisme. Mais, l'ensemble des peuples occidentaux écrasés donnèrent à leurs anciens chefs temporels (rois et aristocrates) l'appui indispensable pour délivrer de son oppresseur la République Occidentale. Il y a un peu plus d'un siècle, en 1814, tombait, sous cette coalition, la puissance de Bonaparte. Revient, avec Louis XVIII, la dynastie traditionnelle des Bourbons, amenée par les alliés. Cette circonstance rendit possible la dernière aventure de Bonaparte, tentant, quelques mois après, au commencement de 1815, de reconquérir la position qu'il venait de perdre. Mais la coalition occidentale le vainquit de nouveau et, comme garantie de la paix universelle, l'emprisonna à Sainte Hélène, où il mourut en 1821.

A été transcrite, ci-dessus, l'appréciation d'Auguste Comte sur cet épisode.

Dans ces entrefaites, la méthode scientifique avait élaboré, *en dehors de la tutelle officielle, les derniers matériaux préliminaires* indispensables à la construction de la foi définitive. Sous le poids même des discordes républicaines, Condorcet avait tenté de donner la théorie scientifique de l'histoire en composant son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

«...Mais cette admirable tentative ne comportait d'efficacité qu'en signalant irrévocablement l'élaboration sur laquelle devait reposer la réorganisation spirituelle. Son avortement nécessaire résulta surtout de sa précocité théorique, puisque la préparation scientifique restait insuffisante, étant encore bornée essentiellement à la cosmologie. La biologie n'ayant point surgi, le génie de Condorcet ne pouvait compenser une telle lacune, et ses méditations sociologiques devaient manquer de positivité. Ses tendances révolutionnaires concoururent à le faire échouer, en l'animant d'une haine aveugle envers le passé qu'il voulut expliquer. L'ensemble de son



essai devint ainsi contradictoire, en représentant le progrès final comme précédé d'une suite continue de rétrogradations ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 614-615).

Mais De Maistre apprécia dignement le Moyen-âge, du moins sous l'aspect spirituel, dissipant, en même temps, les illusions de la métaphysique démocratique. Quant à l'appréciation de la féodalité, surtout de la chevalerie, continua réduite à l'idéalisation des grands poètes occidentaux.

D'un autre côté, « la biologie surgissait irrévocablement, d'après les bases émanées de la chimie, dans l'élaboration décisive de Bichat, suivi de Broussais, complétée par celle de Gall, précédé de Cabanis. Lamarck avait d'abord condensé les travaux préliminaires sur la comparaison générale des corps vivants, en s'efforçant de concilier la spontanéité vitale avec l'influence, jusqu'alors méconnue, du milieu, qu'il exagéra provisoirement ».

Bichat put ainsi instituer la conception fondamentale de la vie, envisagée dans le cas normal. Cette appréciation fut complétée par Broussais, ramenant l'étude de la maladie aux lois générales qui régissent l'organisme sain. « Mais cette double série de travaux semblait concentrée sur la vie corporelle, tant animale que végétale, en négligeant la vie cérébrale, seul lien direct de la biologie avec l'étude positive de l'ordre humain ».

Surmontant les inspirations métaphysiques, Cabanis aborda l'étude positive des *rappports du physique et du moral de l'homme*.

«...Ainsi préparée, la conception de Gall permit enfin d'instituer la théorie positive de la nature humaine, en combinant la pluralité nécessaire des facultés supérieures, tant affectives que mentales, avec leur commune résidence dans l'appareil cérébral. Sous l'impulsion due à son génie, malgré ses lacunes et ses imperfections, le dualisme entre l'âme et le corps, éludé par la science réelle, devint une notion positive, d'après la solidarité normale entre la vie céré-



brale et l'existence corporelle. Cette tendance générale à reconstruire l'étude de l'homme se trouva spécialement fortifiée quand Gall consacra la rectification empiriquement émanée de Georges Leroy, pour les instincts sympathiques, désormais rattachés à la constitution du cerveau ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 615-617).

Tous ces travaux ne rendirent pas encore l'esprit positif capable d'éclairer la politique. De sorte que le gouvernement de la République Occidentale, même à son centre, c'est-à-dire en France, continua livré à un empirisme sceptique égaré par la théologie et par la métaphysique, dont l'évolution moderne avait manifesté l'épuisement. Dans ces tristes conditions, les sollicitations égoïstes tendaient à prévaloir, *entretenant les aberrations militaristes*, soit dynastiques soit bourgeoises. C'est pourquoi, malgré la chute de Bonaparte, persista fondamentalement l'amalgame qu'il avait tenté de l'esprit militaire et dynastique avec la théologie, la métaphysique, et les sciences inférieures.

Or, les intérêts de l'Humanité exigeaient que le gouvernement se réduisît alors aux seules fonctions temporelles : « maintenant avec énergie l'ordre matériel ; secondant sagement le développement industriel ; et respectant scrupuleusement le mouvement intellectuel, quelque dérégulé qu'il devînt » ; (POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 602-603), et se désistant, c'est entendu, de toute activité guerrière. Car seulement ainsi serait facilitée la conclusion de la doctrine scientifique, en délivrant la société soit des perturbations résultées des passions égoïstes, soit de la médiocrité mentale du vulgaire des théoriciens, égarés en outre par le caractère fatalement dispersif inhérent à la culture empirique des sciences préliminaires.

Un énergique sentiment de la fraternité universelle comme principe de la régénération sociale, assisté par les tendances positives, selon le type offert par l'école de Diderot, suffirait pour



inspirer une pareille politique, ainsi que le démontra la conduite de la *Convention*, tant qu'y prévalurent les dantoniens, se rattachant à cette école. Mais l'avortement des efforts révolutionnaires sous la suprématie politique, d'abord des Voltairiens et puis des Rous-siens, amena chez ces deux partis, un scepticisme favorable à l'ascendant des suggestions égoïstes.

C'est cette situation qui détermina, au fond, la persistance du régime inauguré par Bonaparte. Nous rappellerons, à ce propos, textuellement l'appréciation suivante d'Auguste Comte :

« Envers la guerre, le principal reproche de la postérité doit concerner l'opinion française, au lieu de rester concentré sur un dictateur empirique, entraîné par son instinct militaire, dont le public pouvait aisément contenir l'essor. Car il suffisait, au début de la déviation, de blâmer dignement la spoliation de l'Italie et l'invasion de l'Égypte ; tandis que cette double oppression excita, parmi les Français, un enthousiasme unanime, surtout chez les lettrés. Quand l'occupation provisoire de la Belgique et de la Savoie eut constaté la pleine efficacité de la défense républicaine, l'activité militaire devint nécessairement contraire à la mission occidentale de la France ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pg. 606).

Pour montrer toute la difficulté d'une pareille situation, nous allons reproduire ces paroles de notre Maître :

« Mais la situation qui nécessitait un tel régime tendait elle-même à l'altérer, *en rendant son institution purement empirique. A moins que la dictature séculaire n'échât toujours à des Frédéric*, son exercice, *dépourvu de toute lumière théorique*, devait souvent devenir contradictoire. Son organe le plus énergique (Bonaparte) en offrit un exemple capital, quand il rétablit plusieurs institutions heureusement supprimées par les dantoniens, quoique cette restauration factice ne fût aucunement devenue nécessaire à l'ordre, et lui suscitât même de graves dangers. Des inclinations personnelles



et l'apparence du vœu public peuvent expliquer, *sans le justifier*, le rétablissement officiel du catholicisme, *dont le libre exercice devait alors être protégé, mais en le subordonnant à des subsides purement privés*. Au contraire, l'incohérence résultée de l'empirisme détermina seule la restauration plus nuisible de l'université, malgré la profonde répugnance du dictateur (Bonaparte) envers l'ontologie, dont il avait sagement supprimé le centre académique, avant d'en reconstruire le principal foyer. De telles contradictions peuvent faire sentir combien était alors difficile le digne essor d'une politique qui d'abord paraît fort simple, depuis qu'elle se trouve systématisée ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 603-604).

Avant de poursuivre, il faut rappeler encore quelques passages de notre Maître, au sujet de la Grande Crise Occidentale :

« L'école dantonienne de Diderot, supérieure aux illusions démagogiques, développa seule les traditions françaises, en concevant la situation républicaine comme destinée à ranimer l'ascendant nécessaire du pouvoir central, au lieu de faire triompher le pouvoir local. Quand l'aristocratie britannique institua la coalition rétrograde contre l'impulsion régénératrice, les besoins de la défense nationale transférèrent bientôt le gouvernement à ces chefs d'élite, aussi recommandables de cœur et d'esprit que par le caractère. Ils dominèrent pendant les dix mois compris entre l'expulsion nécessaire des discoureurs et le sanguinaire triomphe des fanatiques ; période qui caractérisera finalement l'unique assemblée française dont le souvenir doit rester. Alors surgit, à travers les nuages métaphysiques, l'admirable conception du gouvernement révolutionnaire, instituant une dictature comparable à celles de Louis XI, de Richelieu, de Cromwell, et même de Frédéric. Tout en dirigeant avec une irrésistible énergie la défense républicaine, elle compléta l'abolition de la royauté par l'élimination des divers débris qui s'y rattachaient. Cette dictature progressive osa même supprimer, avec



la sagesse convenable, le système d'encouragements de la dictature rétrograde envers les éléments empiriques d'un mouvement organique dont la coordination normale devait alors être directement élaborée. Il faut surtout apprécier la judicieuse énergie qui, malgré des préjugés encore accrédités, abolit des compagnies scientifiques devenues hostiles au progrès théorique, d'après leur irrationnelle constitution, où chaque décision émanait d'une majorité nécessairement incompétente ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 599-600).

Jugeant la rétrogradation anarchique qui succéda au sacrifice de Danton, dit notre Maître :

«...Malgré la courte durée de ce violent délire, l'opinion publique, sauf des oscillations passagères, regarda toujours ce triomphe de la doctrine critique comme une épreuve décisive de son inanité, puisque les aberrations n'y devinrent exceptionnelles que quant à la possibilité de prévaloir. C'est pourquoi les convictions républicaines se décomposèrent bientôt chez ceux qui ne leur reconnaissaient pas d'autre base, et subsistèrent seulement dans l'école de Diderot, tandis que celles de Voltaire et de Rousseau fournirent des instruments à la tyrannie rétrograde (Bonaparte) ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 600-601).

Enfin, Auguste Comte résume en ces termes l'appréciation de la Grande Crise Occidentale :

« Cet ébranlement radical s'était surtout accompli sous la domination de l'école de Diderot. Mais ces dix mois caractéristiques avaient été précédés des huit où l'école de Voltaire témoigna son impuissance sociale, et suivis des quatre où l'école de Rousseau manifesta sa nature anarchique. L'ensemble de la crise faisait donc sentir à la fois la nécessité de sortir irrévocablement du régime théologique et l'impossibilité de rien construire sur les bases métaphysiques. Tout le problème occidental consistait désormais à concilier



ces deux conditions, devenues également impérieuses, en remplaçant les droits divins, dès lors rétrogrades, et les droits humains, toujours subversifs, par des devoirs universels, émanés des relations appréciables.

« En un mot, il fallait fonder la vraie religion, en ralliant, autour d'un centre unique, à la fois public et privé, nos sentiments, nos pensées et nos actions. Les dantonniens avaient seuls compris dignement ce besoin, envers lequel ils entreprirent une tentative (*le culte de la Raison*) que son avortement nécessaire ne doit pas empêcher aujourd'hui de regarder comme vraiment honorable. Comparée aux vagues conceptions émanées, à cet égard, des esprits émancipés, anciens ou modernes, elle offre un progrès notable en cessant d'adorer le monde extérieur pour faire prévaloir le type humain. Mais cette substitution du subjectif (le type humain) à l'objectif (le monde) ne pouvait suffire, vu son institution métaphysique, *incapable de s'élever au spectacle social*, et forcée d'inaugurer l'attribut le plus individuel (la raison). Un tel effort, où la question était sentie malgré l'impuissance de la solution, fait mieux ressortir la frivolité des Voltairiens, éludant le problème comme inutile, et l'inanité des Roussiens qui croyaient le résoudre en étendant l'inconséquence protestante jusqu'à la révélation ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, pgs. 601-602).

Il faut maintenant rappeler le rapprochement que, dans ses lettres à son éminent disciple Richard Congreve, établit notre Maître, entre la Révolution Française et la Révolution Anglaise dirigée par Cromwell. Faisant allusion à l'acceptation de Richard Congreve envers « la grande tâche qu'il lui avait proposée pour consacrer un noble volume à la saine appréciation historique de la vraie révolution anglaise, éternellement admirable quoique immédiatement avortée par précocité », Auguste Comte dit :

« Cromwell et Milton, sociologiquement inséparables, constituent, avec Alfred, les trois plus grands hommes de l'Angleterre.



Il vous appartient de faire dignement apprécier l'ensemble de leur nature et de leur influence, honteusement méconnues jusqu'ici, surtout dans le milieu britannique, malgré les récents efforts du pur littérateur Carlyle. Votre volume ne sera pas moins précieux pour la France, où j'aurai soin qu'il soit immédiatement traduit, afin d'éclairer nos révolutionnaires sur leur meilleur antécédent, resté totalement inconnu, même aux principaux penseurs du dix-huitième siècle, sans excepter l'incomparable Diderot. Ne craignez pas d'y faire justement ressortir combien les républicains anglais surpassèrent les nôtres, où Danton peut seul offrir l'imparfaite miniature de Cromwell, tandis que le type de Milton n'y comporte aucune analogie. En établissant, à travers quatre générations d'apparente discontinuité, l'intime filiation des deux explosions renouvratrices, vous ranimerez les nobles sympathies du prolétariat britannique envers le début de la crise française, à laquelle l'aristocratie anglicane fit une guerre acharnée, uniquement pour empêcher l'essor décisif de cette énergique solidarité, mieux sentie chez vous que parmi nous ». (Lettre du 1^{er} Archimède 69 — 26 Mars 1857).

«...Plus je la (la révolution anglaise) compare à la nôtre, mieux j'en sens la supériorité radicale. Ni le temps, ni le lieu, ni, par suite, la doctrine dirigeante et la force employée, ne pouvaient réellement convenir à la solution occidentale. Mais, malgré son avortement apparent, ou du moins immédiat, l'explosion républicaine de l'Angleterre a mieux posé que celle de la France l'ensemble du problème moderne. L'une ayant été religieuse, tandis que l'autre fut irreligieuse, la première a seule senti que la révolution occidentale ne pouvait être vraiment terminée que par une nouvelle religion, dont le véritable caractère était alors inappréciable. Depuis que cette solution est irrévocablement trouvée, (cette solution est la Religion de l'Humanité), la révolution française, s'élevant du négatif au positif tend à devenir aussi digne et plus efficace que



l'ébauche anglaise. Toutefois, la précocité même de celle-ci lui permit de susciter des types qui resteront toujours incomparables.

« Espérant vivre assez pour inaugurer le Panthéon parisien que j'ai déjà réclamé comme appartenant au positivisme, je compte finalement obtenir la profonde satisfaction d'accomplir, en vrai Grand-Prêtre de l'Humanité, devant un digne auditoire occidental, la solennelle apothéose de Cromwell, de Milton, et de leurs énergiques coopérateurs. Alors, à titre de français, je ferai mieux apprécier la supériorité morale et politique de ces régénérateurs sur les nôtres, dont l'enthousiasme, et même les convictions, subirent les atteintes propres à leur scepticisme caractéristique, quand les circonstances eurent assez changé pour altérer l'impulsion initiale. Tandis que les guerriers de Cromwell allèrent peupler l'Amérique afin de ne pas fléchir sous la royauté, les soldats de Danton furent bientôt livrés à *l'incomparable orgie militaire où réside la principale souillure de la crise française* : le même contraste surgit, sous d'autres formes, entre les types civils.

(Lettre du 1.^{er} César 69 — 23 Avril 1857).

Cette appréciation de la révolution moderne se trouve condensée dans le passage suivant, où notre Maître en explique la commémoration annuelle :

« Enfin, la dernière semaine du trimestre historique (du *Calendrier positiviste*) doit célébrer l'ensemble de la révolution occidentale, où *l'anarchie politique* concourut à la préparation, spirituelle et temporelle, des éléments directs de l'ordre final. Pour que le dimanche y puisse assez accomplir l'idéalisation abstraite du mouvement organique et critique, il faut d'abord que le jeudi fête dignement son *représentant le plus complet*, l'incomparable Frédéric. Mais cette célébration décisive, où s'annonce la grande crise (*Révolution française*), doit être précédée par la glorification successive



des deux types intellectuels du mouvement moderne, Dante et Descartes ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pg. 146).

Et exposant, dans son APPEL AUX CONSERVATEURS, le *Calendrier historique*, notre Maître fait cette remarque :

«...Si ce tableau n'embrasse point l'explosion française, c'est parce que la crise qu'elle inaugura constitue davantage le début de la régénération finale que la conclusion de la vie préparatoire; mais cet ébranlement fournit l'ère propre au calendrier historique. J'aurais altéré l'unité de mon idéalisation du passé par un mélange quelconque des éléments propres au siècle exceptionnel (allusion au siècle commencé en 1789) qui sépare l'extinction du théologisme et l'installation du positivisme, comme celui de Constantin et Théodose envers le polythéisme et le monothéisme ».

(APPEL AUX CONSERVATEURS, pg. 117).

Tout ce qui précède montre dans quelles difficiles conditions s'inaugura la *Restauration*, à l'avènement de Louis XVIII. Faisant allusion à ce régime, dans la préface de l'APPEL AUX CONSERVATEURS, en Août 1855, notre Maître disait :

«...Voilà comment prévalut, pendant sept ans (de 1821 à 1828), le plus honnête, le plus noble, et le plus libéral de tous les régimes sous lesquels j'ai vécu jusqu'ici ». (APPEL AUX CONSERVATEURS — *Préface*, pg. VIII).

Pendant cette période (1821 à 1828) fut président du Conseil de Ministres le Comte de Villèle. Et ce jugement sur la *Restauration* fut écrit deux ans avant la calamiteuse mort de notre Maître.

Telle était la situation lorsque Auguste Comte initia sa carrière.

« L'anarchie moderne, — que l'on ne saurait guère comparer qu'à la dissolution de l'Empire Romain lors du passage du Poly-



théisme gréco-romain au Catholicisme, c'est-à-dire du premier au cinquième siècle de l'ère catholique, — vint victimiser notre Maître, an sein même de sa Famille, heureusement catholique et royaliste. Il n'était alors âgé que de quatorze ans.

« Devenu républicain et athée, son altruisme, cultivé par l'influence catholique de sa Mère, Rosalie Boyer, le fit consacrer bientôt sa vie à la régénération humaine, en cherchant exclusivement, dans la poésie, la science, et l'industrie, les éléments de la réorganisation politique et morale. Voici comment, plus tard, il expliquait lui-même son évolution, dans une lettre à Reschid-Pacha, ancien grand visir de l'Empire Ottoman (le 7 Homère 65 — vendredi 4 Février 1853).

« Depuis un grand nombre de siècles, l'Orient et l'Occident cherchent, avec une égale ardeur, la religion universelle, sans avoir pu jusqu'ici l'obtenir jamais. Ayant reconnu, de part et d'autre, que le polythéisme pouvait seulement fournir des croyances nationales, on regarda le monothéisme comme une source certaine d'unanimité. Mais l'expérience et le raisonnement ont complètement démontré l'inanité d'un tel espoir. Les deux grandes tentatives de la race blanche pour établir l'universalité monothéique se sont mutuellement neutralisées, d'après l'irrévocable répartition du monde romain entre le catholicisme et l'islamisme. Ce double avortement n'offre rien d'étrange à la saine philosophie, qui signale directement l'impossibilité d'un tel accord sur des opinions essentiellement vagues et nécessairement indémonstrables.

« *Une concordance spontanée entre les Orientaux et les Occidentaux envers le domaine scientifique qu'ils ont simultanément cultivé forme un lumineux contraste avec ces invincibles divergences.* Telle est l'indication fondamentale qui m'a conduit à découvrir la religion vraiment universelle, en écartant toute croyance théologique, pour embrasser l'ensemble de l'existence humaine, tant collective qu'individuelle, dans une foi pleinement positive. Ayant eu le bonheur de penser ainsi dès ma première jeunesse, j'ai pu vouer



ma vie entière à systématiser et développer cette seule solution finale du plus éminent problème ».

(POLITIQUE POSITIVE, III, Préface, pgs. XLVII—XLVIII).

« Auguste Comte n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il parvint, en Avril 1822, complétant la fondation de la *Statique sociale* par Aristote, à découvrir les *lois naturelles* qui régissent l'évolution humaine, fondant, par là, la *Dynamique sociale* et instituant ainsi la *Sociologie positive*. Dès lors, il put expliquer *scientifiquement l'histoire* de l'Humanité et ébaucher la prévision de l'avenir, de sorte à comprendre notre orageux *présent*.

« Tel fut le premier pas de cette merveilleuse ascension, où les progrès de son génie signalent, chaque jour plus décisivement, les perfectionnements de son cœur, soit d'après l'épuration croissante des instincts propres à la personnalité, soit d'après la surprenante expansion de ses penchants altruistes.

« Dès cet émouvant début, notre Maître attira l'attention des esprits d'élite prédominants dans la politique, y compris le gouvernement et le Catholicisme. Voici comment il s'exprime, à ce sujet, dans la *préface* déjà citée de L'APPEL AUX CONSERVATEURS.

« Ainsi furent paisiblement accomplies mes méditations les plus fondamentales, caractérisées par les opuscules reproduits à la fin de mon principal ouvrage (POLITIQUE POSITIVE). Dès ce début, ma mission trouva des sympathies décisives chez les meilleurs esprits, sans excepter ceux qui plus tard secondèrent le concert spontané des lettrés occidentaux contre la philosophie et la religion positives. Outre l'attention générale du public théorique, je fus spécialement encouragé, dans tous les partis, par les praticiens les plus purs et les plus éminents. La préface générale de ma *Politique positive* indique l'auguste approbation que mon opuscule fondamental reçut, à sa naissance, du grand citoyen qui constituait alors la meilleure représentation de la dictature républicaine (Carnot). Je dois ici



compléter ce souvenir en signalant le noble accueil que ce travail obtint, en même temps, du plus distingué des hommes d'État dont le dix-neuvième siècle puisse jusqu'à présent s'honorer en Occident (Comte de Villèle). Malgré ses préoccupations pratiques le digne président de la dictature légitimiste pressentit la portée politique de la synthèse qui, subordonnant la science sociale à l'ensemble des précédentes, *devait irrésistiblement discipliner l'esprit théorique, principale source des perturbations modernes*. Il doit m'être ici permis de témoigner ma tardive reconnaissance au seul homme d'État qui, dans ce siècle, ait su noblement renoncer à l'ascendant politique ; quand nous l'avons récemment perdu, son nom n'était, depuis longtemps, conservé que chez les âmes aptes à représenter la postérité.

(APPEL AUX CONSERVATEURS, Préface pgs. IX — X.

Le Comte de Villèle mourut en 1854.

« D'un autre côté, en écrivant, le 8 Archimède 69 (2 Avril 1857), l'année même de sa mort, à son disciple Alfred Sabatier, notre Maître lui disait :

« Trente-un ans me séparent des mémorables conférences qui suivirent l'opuscule décisif, où j'avais publiquement consacré ma vie à la fondation occidentale du vrai pouvoir spirituel. Alors, le véritable chef du parti catholique (l'abbé La Mennais) provoqua trois libres entretiens, où, comme dignes adversaires, sans aucun vain espoir de conversion mutuelle, nous fûmes spontanément conduits à l'ébauche de la grande ligue religieuse, maintenant parvenue à sa pleine maturité. Ce souvenir caractéristique soutient, malgré les déceptions individuelles, mon aspiration générale à la réalisation décisive de ce saint projet, où j'ai désormais rempli les conditions d'une présidence nécessaire, qui sera d'abord acceptée par les meilleurs débris de l'ancien sacerdoce ».

(LETTRES D'AUGUSTE COMTE À DIVERS, publiées par ses exécuteurs testamentaires, Tome I, deuxième partie, pg. 368).



« Mais, si l'ensemble des préparations sociales, que le Passé avait léguées à Auguste Comte, suffisaient pour lui permettre de fonder la Sociologie et la Philosophie positives, elles étaient insuffisantes pour qu'il pût s'élever, de la Philosophie Positive, à la Religion de l'Humanité. Car une pareille élévation n'exigeait pas le simple aperçu de la nature humaine, ainsi que l'avaient saisie le bon sens vulgaire et le génie poétique, sanctionné enfin d'après l'élaboration scientifique de Gall. Il fallait qu'une âme exceptionnelle, tout-à-fait dégagée des croyances théologiques et des illusions métaphysiques, ainsi que dépourvue même de toute culture scientifique, révélât, d'après sa conduite, — *plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques*, (TESTAMENT pg. 514), — la suprématie de l'altruisme dans la constitution de la Morale et de la Moralité, en dissipant les obsessions universelles au sujet de la prééminence de l'esprit sur le sentiment.

« Or, la comparaison *scientifique* des deux sexes, — qui demeurait, d'ailleurs, dépendante d'une telle *découverte*, — ne consent pas, désormais, de méconnaître que, vu la spontanée supériorité morale du sexe féminin, soit en *pureté* soit en *tendresse*, cette sublime mission se trouvait fatalement réservée à une Femme sans pareille.

« Auguste Comte aurait donc été uniquement l'Aristote des temps modernes, en fondant la *Sociologie* et en tirant de l'ensemble des *sciences préliminaires ainsi complétées*, la *Philosophie Positive*, si, — cette œuvre étant suffisamment accomplie, — il n'eût point éprouvé l'ascendant régénérateur de Clotilde de Vaux ».

« Née le 3 Avril 1815, Clotilde provenait, par sa Mère, Henriette-Joséphine DE FICQUELMONT, des Comtes des Ficquelmont, une des plus nobles familles de l'aristocratie française ; tandis qu'elle



était plébéienne par son père, Joseph-Simon MARIE, ancien soldat volontaire de la défense républicaine et qui arriva au grade de Capitaine. Son enfance et le commencement de son adolescence se passèrent sous l'influence de la renaissance que le Catholicisme sembla offrir pendant la *Restauration*. Cette influence traditionnelle se fit spécialement sentir durant son séjour au Couvent de la Légion d'Honneur, rue Barbette, à Paris ; où elle demeura de dix ans jusqu'à dix-huit (depuis le 18 Mai 1825 jusqu'au 10 Avril 1833), et qu'elle rappela elle-même, plus tard, en 1837, dans cette mélancolique inscription sur un exemplaire de la *Journée du Chrétien* alors son livre usuel. En mourant, elle donna ce volume à notre Maître, le Dimanche 29 Mars 1846.

« Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la chapelle du convent !... »
(AUGUSTE COMTE, *Testament*, pg. 93).

« Mais, en pénétrant dans la vie sociale, sous la dictature orléaniste, sa situation dissipa bientôt ses croyances théologiques, tandis que ses malheurs immérités exaltaient l'énergie de ses penchants altruistes tout en mûrissant son génie. De sorte qu'elle se trouva à même d'offrir, avec la plus émouvante candeur, le type du sublime dévouement et de la parfaite pureté que les plus éminentes Saintes catholiques avaient jusqu'alors présenté, sans que sa vertu pût, pourtant, être attribuée à l'espoir des récompenses célestes ni à la crainte des châtements posthumes.

« Sa grandeur, morale et mentale, reste assez caractérisée dans les sept maximes que notre Maître a extraites de l'ensemble de ses écrits et qui forment, en même temps, la synthèse de sa vie :

« Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?



J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons ». (AUGUSTE COMTE. *Testament*, pg. 99).

« Telle fut la Femme incomparable que Auguste Comte eut le bonheur sans pareil de rencontrer, vers la fin d'Octobre 1844, chez ses Parents, au moment même où l'essor du génie de notre Maître se trouvait sous la dépendance de la régénération de son cœur. Cette rencontre fut occasionnée par les relations de notre Maître avec Maximilien Marie, l'un des frères de Clotilde, et ancien élève de l'Ecole polytechnique. Cette heureuse intimité ne dura guère qu'une année, Clotilde venant à mourir le Dimanche 5 Avril 1846, au commencement de sa trente-deuxième année.

« Grâce à la plus sainte des passions, Auguste Comte put contempler, alors, l'âme humaine en des conditions qui ne lui laissèrent désormais la moindre hésitation sur la vraie théorie de notre constitution morale. Émancipé, enfin, de tous les préjugés séculaires au sujet de la supériorité de l'esprit, il constata, par là, que la *moralité* provient essentiellement de l'altruisme, et put monter successivement, de la carrière d'Aristote, à celle de Dante, et, de celle-ci, à celle de Saint-Paul et Saint-Bernard, restaurant les habitudes chevaleresques, fondant et construisant la Religion de l'Humanité, qu'il résuma dans l'utopie positive de la Vierge-Mère.



« Faisant allusion à la collaboration de Clotilde, que la mort avait prématurément rendue subjective, pendant onze années, notre Maître pouvait lui dire, dans la dernière de ses *Confessions*:

« À mesure que s'installe la religion dont la *Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi*, je sens combien tu serais maintenant précieuse au positivisme, où le besoin d'une digne plume féminine devient aujourd'hui prépondérant. Quel que soit mon espoir de te trouver, à cet égard, de nobles suppléantes, leur ensemble ne pourra jamais équivaloir à ce que je voyais spontanément réuni chez toi. *Tu fus, à ton insu, comme je le dis chaque Mardi, la femme la plus éminente, de cœur, d'esprit, et même de caractère, que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. L'avenir me paraît difficilement susceptible d'un meilleur type* ».

(AUGUSTE COMTE, *Testament*, pg. 239).

« Il faut, enfin, ne pas oublier que cette influence de Clotilde, se trouva préparée, comme notre Maître le proclama, lui-même, par tout ce dont il était rédevable à sa « noble et tendre Mère, Rosalie Boyer, première source de toutes ses qualités essentielles, non seulement de cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit ».

.

« Cette double garde subjective se trouva complétée par la sainte influence objective que le cœur de notre Maître reçut journellement, jusque à sa mort, de l'éminente prolétaire, Sophie Bliaux, qui daigna se vouer à son service matériel sans soupçonner qu'elle lui offrirait aussi un admirable type moral. Son heureuse impuissance de lire fit mieux ressortir, non seulement sa supériorité affective, mais encore la rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontanément utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine...»

(POLITIQUE POSITIVE, vol. I, Préface, pg. 12).



« Après sept ans d'épreuves journalières, notre Maître la proclama sa Fille adoptive, devant un nombreux auditoire des deux sexes, dans la cérémonie religieuse du Jeudi 18 Juillet 1850, relative au second mariage positiviste ».

(*Testament*, pg 12).

« Tandis que, ainsi, l'une des prophétiques alternatives de De Maistre, dans l'épigraphe ci-dessus, se trouvait accomplie, savent les catholiques les admirables efforts par lesquels, selon l'autre de ces alternatives, des âmes embrasées du plus saint enthousiasme cherchaient à *rajeunir* les tentatives de Saint-François-d'Assise, Saint-Dominique, Saint-Ignace-de-Loyola, Saint-François-Xavier, Sainte-Thérèse..., pour *adapter* la Religion médiévale aux exigences de la société moderne, que l'explosion de la *Grande Crise* occidentale ou *Révolution française* venait de mettre au grand jour.

« Ces efforts catholiques se caractérisent par la disposition à faire prévaloir, de plus en plus, l'Amour, afin d'obtenir la victoire du Catholicisme d'après une croissante identification des cultes de la Vierge-Mère et du Rédempteur. C'est vrai que, malheureusement, une pareille identification est tentée en développant le caractère mystique de la Vierge-Mère, malgré les enseignements et les exemples de Saint-Bernard.

« Mais, d'un autre côté, on tâche de faire rehausser davantage la nature humaine du Rédempteur, les fidèles se complaisant à adorer et, partant, à imiter la *bonté infinie*, en toute circonstance, grâce au dévouement, à la résignation, au pardon, à la tolérance, en se désistant de s'ériger volontiers, eux-mêmes, en instruments de la *justice éternelle*, toujours assurée par la *toute-puissance divine*.

« Il faut remarquer, en passant, que la tendance qui porte à condenser, dans l'attribut de prédilection, l'ensemble des perfe-



ctions de l'Être adoré, détermine aussi à faire prévaloir, dans la contemplation de celui-ci, l'image spéciale du *siège organique*, réel ou supposé, de cet attribut.

« Voilà pourquoi les catholiques résument, de même que les poètes, dans l'invocation du *cœur*, selon les traditions théocratiques, l'idéalisation des êtres qu'ils exaltent comme les modèles suprêmes de l'Amour. L'irréflexion révolutionnaire expose seule à mépriser une semblable pratique, en ravalant les organes même les plus éminents jusqu'aux plus grossiers, au lieu d'ennobler ceux-ci en tant que bases fatales des premiers, selon la touchante observation de Saint-Paul.

« Quant au régime, la *Révolution Française* avait mis dans tout son jour la gravité de la situation moderne, en rendant évident que, vu le vulgaire scepticisme masculin, l'intervention féminine était seule susceptible d'accomplir la régénération religieuse. Cela amena une meilleure appréciation de la capitale portée sociale du prestige moralisateur propre à la Femme, que la doctrine théologique sur la supériorité de l'homme continua, d'ailleurs, à préserver des principales aberrations féministes.

« Mais, pour utiliser ce saint prestige de la Femme, les âmes engagées dans le *rajeunissement* du Catholicisme supposèrent, malheureusement, qu'il fallait étendre au sexe féminin l'usage des collèges, à l'imitation de ce que les fils de Saint-Ignace-de-Loyola, par une funeste illusion, avaient projeté envers le sexe masculin. On fut ainsi entraîné à généraliser pour les jeunes-filles, soit enfants soit adolescentes, l'exceptionnel recueillement des pensionnaires dans les couvents, en même temps que l'on organisait l'action sur les Femmes dans leurs familles.

« Or, les caractères propres à la sociabilité moderne exigeaient, pour la réalisation d'un tel projet, la modification radicale du régime monastique. Cette modification ne pouvait, pourtant,



empêcher les perturbations, principalement affectives, toujours inhérentes à toute éducation, surtout féminine, en dehors de la famille.

« Il faut, toutefois, reconnaître que la profondeur et la généralité de l'anarchie religieuse, qui empêchent seules d'apercevoir de pareilles perturbations, contraignent souvent les Mères à chercher, en dehors de leurs foyers, une meilleure culture, même affective, pour leurs Filles. C'est, peut-être, pour cela que notre Maître remarque, au tome quatrième de sa POLITIQUE POSITIVE :

«...Les cloîtres scolastiques, toujours funestes sous leurs divers modes, *ne sauraient s'éteindre avant la fin de la transition occidentale*, qui seule fera partout prévaloir l'éducation domestique sur l'instruction publique. Cependant, sans entraver aucunement les instituts pédagogiques, le gouvernement ne doit jamais encourager un usage qui manifeste et développe l'incurie des familles modernes envers le premier de leurs devoirs ».

(POLITIQUE POSITIVE, IV, pg. 389).

« Toutefois, il ne faut pas oublier que les épithètes de Mère, Épouse, Fille, et Sœur, préférés dans les rapports religieux catholiques, même envers les Êtres qui sont l'objet de l'adoration surnaturelle, indiquent un pressentiment de ce que la ségrégation des enfants, des jeunes-filles, et des adolescentes, de même que peut-être des personnes quelconques, en dehors de leurs respectives familles, constitue un douloureux expédient, que la réussite des efforts régénérateurs fera cesser, dès que l'harmonie religieuse se trouvera rétablie dans la société.

« On doit aussi remarquer que les âmes enflammées par le zèle du rajeunissement du Catholicisme sentirent, de plus en plus, le besoin de repousser toute atteinte quelconque à la liberté spirituelle,



ne consentant jamais l'intervention universitaire, dans leurs établissements d'enseignement, au point même de préférer dignement la tyrannique suppression officielle de ceux-ci. Elles comprirent en même temps, avec une parfaite netteté, que l'initiative de la régénération religieuse échouait, désormais, irrévocablement à la France et plus spécialement à Paris. ⁽¹⁾

« Tel est, dans son ensemble, le milieu social où se détache la mission religieuse de Clotilde de Vaux et Auguste Comte. En finissant sa vie, notre Maître eut le bonheur de voir pleinement accomplie, sous l'assistance subjective de Clotilde, l'œuvre régénératrice à laquelle il s'était voué dès le début de sa jeunesse, d'après la fondation, la construction, et l'inauguration sociale de la Religion Universelle. Et, alors, se dévoila le plus merveilleux des spectacles que pourrait jamais offrir l'Humanité.

« En effet, jusqu'à Auguste Comte, l'ensemble de l'histoire figurait un chaos où les générations se consumaient, s'entre-dévoraient

(1) Voir, pour les détails de cette appréciation du mouvement catholique, l'ouvrage : HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MÈRE MADELEINE-SOPHIE BARAT, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, par Mgr. Baunard, ancien recteur des facultés catholiques de Lille. Septième édition, 1910.

Voir aussi l'ouvrage du même auteur : LE VIEILLARD, LA VIE MONTANTE, PENSÉES DU SOIR. Il est déplorable que l'auteur y montre une profonde méconnaissance du Positivisme. En effet, il est aussi inadmissible que l'on prétende apprécier le Positivisme à travers ses ennemis les plus incompétents, soit moralement soit intellectuellement, que l'on prétende juger le régime catholico-féodal à travers Luther ou Calvin. Nous croyons que malgré le prestige universitaire et académique, Mgr. Baunard aurait rendu à Auguste Comte et au vrai Positivisme, l'exacte justice découlant du point de vue catholique, s'il s'était assez renseigné au sujet de la Religion de l'Humanité ainsi que de la vie de ses Fondateurs. Le digne accueil que trouva Aristote chez le Sacerdoce du Moyen-Âge, aussi bien que la noble admiration même envers les grands types musulmans, dont on trouve le témoignage dans la Divine Comédie de Dante, montrent assez quelle sera l'attitude des vrais catholiques, envers Auguste Comte, dès que son œuvre philosophique et religieuse leur deviendra réellement connue. À l'appui de cette supposition, nous nous bornerons à rappeler les pages où Mgr. Baunard révèle sa tolérance à l'égard des personnes qui ne sont pas catholiques (pg. 387, 501, entre autres).

Note de cette transcription.



dans une lutte sans trêve. Les sentiments, les pensées, et les actes semblaient avoir décomposé l'espèce humaine en plusieurs groupes éternellement irréconciliables. Cette désespérante rivalité se prolongeait dans un Présent plein d'angoisses, qui ne laissait entrevoir la rédemption de l'Avenir que d'après la violente prédominance de l'un des groupes antagonistes.

« Par une contradiction sacrilège, l'*Amour Universel* était partout invoqué, soit pour provoquer soit pour justifier des antipathies et des préjugés inhumains, déterminant ou menaçant les plus cruelles luttes fratricides.

« Surgit la Religion de l'Humanité, et tout ce chaos s'organise ; car, arrivé au couronnement de son œuvre, Auguste Comte put proclamer : « *Tous les hommes sont, surtout aujourd'hui, des positivistes spontanés à divers degrés d'évolution, qui n'ont jamais besoin que d'être complétés. L'homme s'agite, et l'Humanité le mène vers un état où l'Amour universel, assisté par la foi démontrable, dirige l'activité pacifique* ».

« En faisant donc abstraction du petit nombre de natures nées radicalement vicieuses ou que des circonstances fatales auront dépravées, la totalité de la masse humaine collabora toujours et collabore sans cesse pour assurer la suprématie de l'Amour, en épurant les excès égoïstes, en dissipant les ténèbres de l'intelligence, et en adoucissant les aigreurs de la situation planétaire. C'est ainsi que les vertus, — personnelles, domestiques, civiques, et universelles, — présidèrent toujours, et président partout, — *sauf des différences de degré*, — à l'élaboration continue de la poésie, de la philosophie, de la science, et de l'industrie.

« L'ensemble des personnes qui se considèrent comme *adversaires*, les unes des autres, ne sont donc que victimes d'une illusion trop cruelle. Fétichistes, Polythéistes, Monothéistes, Déistes,



Athées, Sceptiques,... tous travaillent, en réalité, plus ou moins, à l'institution de la paix universelle ; *cette collaboration fondamentale* demeure, à peine, encore, déplorablement *troublée*, — mais aucunement *anéantie*, — par les excès des penchants égoïstes et par les égarements de l'intelligence, qui déterminent les aberrations des actes.

« Telle est la suprême vérité qui élimine, aussitôt, dans l'âme du vrai positiviste, tout sentiment et tout préjugé contre les autres hommes. Nos contemporains peuvent nous envisager comme leurs adversaires, et s'envisager eux-mêmes comme nos adversaires, ou comme des adversaires entre eux-mêmes. Les efforts de la propagande positiviste se résument à dissiper, partout, cette triple illusion cruelle, en rendant évident que, en réalité, tous les êtres humains, — sauf un petit nombre de malheureux nés méchants ou rendus méchants par des circonstances exceptionnelles, — sont des coopérateurs de la paix universelle, c'est-à-dire, de l'unité religieuse.

« Ce que l'examen positif de la réalité constate c'est qu'il y a des différences, *dans le degré de cette collaboration universelle*. Il est donc urgent d'établir, tant parmi les individus que parmi les collectivités, — soit parmi les trépassés, soit parmi les contemporains, — la hiérarchie de leur participation dans l'œuvre commune. Car c'est une pareille hiérarchie qui permet seule de reconnaître, d'un côté, *ce qui manque*, à *chacun*, pour rendre le maximum de concours dont il est susceptible, et de dévoiler, d'un autre côté, les *perturbations* causées par chacun.

« Si l'on ne conteste pas la commune participation à la poésie, à la philosophie, à la science, à l'industrie ; si la société existe partout avec les mêmes éléments fondamentaux, — propriété matérielle, c'est-à-dire industrie, famille, langage, gouvernement, et



sacerdoce, — comment méconnaître, partout, la collaboration à la *vertu*, c'est-à-dire, au développement de l'*altruisme* et à l'épuration de l'*égoïsme*?

« En conséquence de cette appréciation, on vérifie, aussitôt, le besoin d'abolir *toute violence quelconque*, — par sentiments, pensées, paroles, ou actes, — dans l'ensemble des relations humaines, — soit personnelles, soit domestiques, soit civiques, soit planétaires. De là le scrupuleux respect au *statu quo*, en tâchant d'obtenir seulement par l'Amour, dominant la poésie, la philosophie, la science, et l'industrie, l'évanouissement, — d'ailleurs dans le plus court délai, — de toutes les divergences, personnelles, domestiques, civiques, internationales, ou religieuses.

« Il est donc évident qu'il incombe aux positivistes de donner l'exemple d'une semblable attitude, en harmonisant leur conduite, privée et publique, avec leurs convictions.

Et, en effet, les positivistes sont tenus de s'abstenir scrupuleusement de *toute violence quelconque*, pour faire prévaloir leurs opinions :

« 1.° Se désistant actuellement d'accepter des *places politiques* provenant, soit d'élection populaire, soit de choix gouvernemental, soit encore moins d'insurrection ;

« 2.° S'abstenant d'occuper des places dans l'enseignement officiel dit supérieur ou secondaire ;

« 3.° Renonçant, ceux qui remplissent des fonctions spirituelles, dès que les croyants les soutiendront d'après un modeste subside, à toute hérédité, de manière à demeurer toujours pauvres, individuellement et collectivement.

« 4.° Refusant toute participation quelconque aux pratiques arbitraires militaristes ou légistes, soit empiriquement conservées d'après les régimes antérieurs, soit introduites par le régime actuel.



« 5.° Ne vendant jamais leurs productions spirituelles quelconques, soit esthétiques soit théoriques ; s'abstenant d'avoir part aux entreprises journalistes de toute espèce ; n'ayant recours aux journaux que pour des communications urgentes ; et signant toujours toutes leurs publications quelconques.

« L'ensemble de ces précautions garantira les positivistes contre des séductions ambitieuses, en les engageant :

« 1.° à n'influer sur leurs contemporains que d'après l'exemple, la prédication, et le conseil, libres et gratuits ;

« 2.° à se borner à exercer seulement des fonctions industrielles, soit prolétaires soit patriciennes, en respectant les conditions de la liberté républicaine et de la plus scrupuleuse probité ;

3.° à accepter uniquement des fonctions gouvernementales purement administratives.

« Offrant ces garanties d'une influence exempte de toute violence, — par sentiments, pensées, paroles, ou actes, — les vrais positivistes doivent faire converger leurs efforts à rendre *systématique*, de la part de leurs contemporains, — de même qu'elle l'est déjà devenue de la leur, — l'union que les lie *spontanément*, — à *divers degrés*, — à l'ensemble des mêmes contemporains. Car, c'est en rendant *consciente* la collaboration naturelle de toutes les âmes humaines, malgré leurs divergences intellectuelles et pratiques, que sera accéléré le cordial évanouissement de semblables divergences. Outre cela, à mesure que cette collaboration deviendra, de plus en plus, volontaire parmi les fractions de l'espèce humaine, *supposées* jusqu'ici *adversaires*, un pareil résultat hâtera l'*intégration* des fractions restées en dehors de ce fraternel accord.

Or, il est évident que l'alliance spontanée deviendra d'autant plus aisément volontaire, que seront plus nombrables et plus pro-



fondes les affinités naturelles chez les diverses fractions de l'espèce humaine. Cela indique aussitôt que le cas le plus favorable est constitué par l'alliance entre les positivistes et les catholiques. Pour le montrer c'est assez de rappeler le passage suivant, qui a été souvent cité, de la lettre que notre Maître adressa, le 26 Moïse 69 (26 Janvier 1857), à son Père :

« Une telle doctrine (le Positivisme) a pour principal privilège de pouvoir, sans se contredire ni s'énerver, rendre à toutes les autres pleine justice, dont elle ne doit jamais attendre l'équivalent, naturellement incompatible avec leur caractère nécessairement absolu. La religion de l'Humanité regarde tous les cultes antérieurs, comme ses diverses préparations spontanées, *encore utiles et même indispensables, à l'immense majorité des âmes actuelles*. Il fait surtout apprécier le catholicisme, dernier et principal précurseur du positivisme. Cette sympathie s'est publiquement caractérisée dans la construction du *Calendrier positiviste* où tous les grands noms catholiques sont mieux honorés qu'ils ne l'avaient jamais été. Ma vie privée a spécialement développé ces dispositions de gratitude et de vénération par un long usage journalier du meilleur livre du catholicisme (*l'Imitation*). Depuis dix ans, je relis trois fois chaque année cet incomparable ouvrage, à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille. Je termine chaque Mercredi mon affectueux pèlerinage hebdomadaire par une demi-heure de pieuse station à l'église Saint-Paul, en souvenir spécial de la haute importance que ma sainte amie (Clotilde de Vaux) et moi savions également attacher à notre naissance catholique qui nous avait spontanément préservés des divagations et fluctuations protestantes.

« Vous savez que dès l'âge de quatorze ans, j'avais naturellement cessé de croire en Dieu. Toutes mes études et réflexions ultérieures ont de plus en plus confirmé cet affranchissement nécessaire, sans lequel l'ensemble de ma carrière eut radicalement avorté.



Mais j'ai bientôt senti les graves dangers, même intellectuels, et surtout moraux de l'état purement négatif où ce début m'avait spontanément placé. Les efforts que j'ai toujours faits pour me reconstruire une discipline spirituelle ne me conduisirent d'abord qu'à fonder une nouvelle philosophie sur la combinaison des diverses sciences réelles. Ils aboutirent à constituer, d'après cette base, la religion finale, quand une angélique influence (Clotilde de Vaux) eut assez déterminé ma régénération morale, en faisant irrévocablement prévaloir le cœur sur l'esprit. Depuis dix ans, cet état définitif de pleine concentration religieuse s'est tellement développé que j'ai pu graduellement susciter une équivalente rénovation chez beaucoup d'âmes longtemps retenues comme la mienne dans le scepticisme complet, au commun détriment du bien public et du bonheur privé. Ma religion, ultérieurement destinée à tous, *devient aujourd'hui celle de quiconque n'en peut plus avoir d'autre*; ce qui constitue un cas très fréquent, et surtout fort important, puisqu'il concerne la plupart des chefs occidentaux et principalement français, quoique notre siècle les condamne à l'hypocrisie, tant qu'ils restent purement sceptiques ou négativistes.

« Parmi les âmes vraiment régénérées, la religion positive est directement destinée à régler la vie humaine, tant privée que publique, en y faisant convenablement prévaloir le sentiment sur l'intelligence et l'activité. *Nous ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu.* Quoique la théorie puisse pleinement démontrer la supériorité du nouveau système sur l'ancien, pour les âmes suffisamment préparées, la pratique doit seule prononcer entre les deux régimes, en rendant les positivistes plus religieux que les théologues quelconques, dans chaque partie de l'existence terrestre.

« Telle est la comparaison qui ne peut manquer désormais de se développer, à mesure que la situation actuelle fera mieux apprécier quelle doctrine peut réellement terminer l'état révolutionnaire, personnel, domestique, et civique, qui de plus en plus nous entraîne



vers une entière anarchie, d'abord intellectuelle, puis morale, et finalement matérielle...»

(LETTRES D'AUGUSTE COMTE À DIVERS, publiées par ses exécuteurs testamentaires, Tome I, deuxième partie, pgs. 378-380).

« Il faut, enfin, signaler que cette alliance acquiert une incomparable efficacité régénératrice, chez les peuples d'origine ibérique, où la décomposition du régime catholico-féodal resta, jusqu'ici, *spontanée*, n'y ayant prévalu jamais ni le protestantisme, ni le déisme, ni le scepticisme. C'est le cas du peuple brésilien, ainsi que des autres peuples ibéro-américains.

« Cela posé, il ne faut que rappeler encore quelques enseignements de notre Maître, pour achever de montrer que l'alliance entre les positivistes et l'ensemble des contemporains, spécialement les catholiques, s'inspire exclusivement dans le plus pur altruisme, éclairé par l'examen de la situation moderne.

« Comme on le sait, le Catholicisme se propose à établir l'ascendant de l'Amour en toutes les relations humaines. Cet ascendant y est alors défini, heureusement, *d'après un ensemble de devoirs précis*, concernant tous les aspects, — soit individuels soit collectifs, — de la vie humaine, et, partant, toutes les institutions humaines : propriété, famille, langage, gouvernement, et sacerdoce. Pour y parvenir, la vie individuelle est rattachée à une *destinée surnaturelle*, au sujet de laquelle il faut se souvenir du passage de Bossuet cité ci-dessus, qui caractérise admirablement les dispositions des vrais catholiques.

« Or, le Positivisme reprend simplement le *programme social* du Moyen-Âge, pour le réaliser en y remplaçant les motifs surnaturels par des motifs purement humains. De sorte que *tous les devoirs* que le Catholicisme social du Moyen-Âge prescrit à la vie



humaine, sur la Terre, se trouvent non seulement consolidés, mais aussi développés par le Positivisme. Pour le prouver, il suffit de mentionner l'institution de la monogamie indissoluble, d'après la prohibition du divorce, et l'indépendance du pouvoir spirituel à l'égard du pouvoir temporel.

« Il faut ajouter que notre Maître démontra *scientifiquement* que, — en acceptant la méthode théologico-métaphysique, — on est obligé, au nom de la morale et de la raison, d'accepter aussi, en Occident, l'ensemble du dogme catholique.

« Mais, un pareil dogme, — ne concernant que le système des croyances surnaturelles, — ne saurait altérer, en quoi que ce soit, la ligue religieuse entre les positivistes et les catholiques, ligue qui se rapporte uniquement à la vie sur la Terre. Car, quant à celle-ci, la Religion de l'Humanité se borne à maintenir et à développer toutes les vertus, privées et publiques, systématisées par le Catholicisme social du Moyen-Âge.

« Il faut, pourtant, ne pas oublier que ce système surnaturel, que le Positivisme n'accepte pas comme une *réalité objective*, c'est-à-dire extérieure à l'Humanité, devient, pour le Positivisme, l'objet de la plus profonde vénération et de la plus sincère admiration, en tant que croyance de l'Humanité. Un positiviste ne laissera jamais de rappeler, sans les plus sublimes émotions, le culte et la foi qui ravirent nos plus nobles ancêtres occidentaux, Femmes et hommes, depuis Saint-Paul, et dont les principaux noms se trouvent inscrits au *Calendrier historique* institué par notre Maître.

« Voilà pourquoi les vrais positivistes assistent sincèrement aux cérémonies catholiques avec les témoignages généraux de la piété filiale, que le Catholicisme enseigne, et non seulement comme un hommage courtois aux croyances de leurs contemporains catholiques.



« Les catholiques ne sauraient donc douter que, quelles que soient les dispositions *volontaires*, mutuelles, entre les catholiques et les positivistes, les uns et les autres se trouvent *spontanément* unis, car ils soutiennent les *mêmes devoirs*, c'est-à-dire, les *mêmes vertus*, tant privées que publiques, *dans la vie sur la Terre*, afin d'y faire régner, partout, le plus pur Amour.

« Naturellement les catholiques restent convaincus qu'un pareil ascendant de l'Amour ramènera l'Occident au Catholicisme et entraînera l'extension de celui-ci par la Terre entière; tandis que les positivistes sommes convaincus que cet ascendant de l'Amour déterminera la *libre* acceptation universelle de la Religion de l'Humanité.

« Les exemples ainsi que les enseignements de Clotilde de Vaux et Auguste Comte firent et font apprécier, de plus en plus, tous les avantages, affectifs et intellectuels, de l'initiation catholique, qui préserve, en même temps, des fatals égarements, moraux et théoriques, propres à la transition révolutionnaire. De sorte que les positivistes comprennent, avec la plus parfaite cordialité, *chez les vrais catholiques*, les sentiments et les croyances que Dante idéalise, dans sa *Divine Comédie*, (l'Enfer, chant IV, vs. 23-45):

.
 Così si mise, e così mi fe' entrare
 Nel primo cerchio che l' abisso cigne.
 Quivi, secondo che per ascoltare,
 Non avea pianto, ma' che di sospiri,
 Que l' aura eterna facevan tremare :
 E ciò avvenia di duol senza martiri,
 Ch' avean le turbe, ch' eran molte e grandi,
 D' infanti e di femmine e di viri.
 Lo buon Maestro a me : Tu non dimandi



Che spirti son questi che tu vedi?
 Or vo' que sappi, innanzi che più andi,
Che' ei non peccaro; e s' elli hanno mercedi,
Non basta, perchè non ebber battesimo,
 Ch' è parte della fede che tu credi:
 E se furon dinanzi al Cristianesimo,
 Non adorar debitamente Dio:
 E di questi cotai son io medesimo.
Per tai difetti, non per altro rio,
Semo perduti, e sol di tanto offesi,
Che senza speme vivemo in disio.
Gran duol mi prese al cor quando lo intesi,
Perocchè genti di molto valore
Conobbi, che in quel limbo eran sospesi. (1)

« Dès lors, il est naturel que les catholiques plaignent ceux qui ne partagent pas leurs sentiments ainsi que leurs croyances surnaturelles, et qu'ils tâchent de se vouer au salut de ceux qu'ils supposent égarés, en leur présentant le Catholicisme dans toute sa

(1) « Aussitôt il avança, et me fit entrer dans le premier cercle qui ceint l'abîme. Là, comme j'écoutais, je n'entendis pas des pleurs, mais des soupirs qui faisaient trembler l'air éternel. Et cela venait du chagrin sans tourments qu'éprouvait la foule qui était nombreuse et grande d'enfants, de femmes et d'hommes.

« Le bon maître me dit : — Tu ne me demandes pas quels sont ces esprits que tu vois ? Or je veux que tu saches, avant d'aller plus loin, qu'ils n'ont point péché, et que s'ils ont des mérites, cela ne suffit pas, car ils n'ont pas reçu le baptême, qui est la porte de la foi que tu professes, et s'ils ont vécu avant le christianisme, ils n'ont pas adoré Dieu comme il fallait, et moi même je suis de ce nombre. C'est pour ce manquement et non pour d'autres crimes que nous sommes perdus, et notre seul châtement est de vivre dans le désir sans espérance.

« Un grand chagrin me prit au cœur en entendant ces paroles, car j'avais reconnu des personnages d'une haute valeur, qui étaient en suspens dans ces limbes ».

(Dante, La Divine Comédie, l'Enfer, chant IV, — Traduction de Pier-Angelo Fiorentino).



splendeur. Ces croyances mêmes systématisent, d'ailleurs, la plus fraternelle tolérance, ainsi que le montre spécialement le Chapitre XVI, du Livre I, de l'*Imitation*, de Thomas à Kempis, embellie par Corneille, et qui a pour titre, *comme il faut supporter les défauts d'autrui*.

« Mais les positivistes sommes convaincus, ainsi que notre Maître le disait à son Père : « Nons ne différons des catholiques qu'en ce que notre unité se rapporte à l'Humanité, tandis que la leur se rattache à Dieu ».

« D'après cette opinion, la vie terrestre des catholiques et leur sort posthume ne sauraient inspirer, aux positivistes, les émouvantes inquiétudes sympathiques que les croyances catholiques inspirent quand au sort posthume et même terrestre des positivistes. Car, les positivistes voient dans les catholiques de vrais frères, coopérant réellement à la régénération morale et sociale, d'après la pratique et la défense de toutes les vertus, privées et publiques, héritées du Moyen-Âge, développées et systématisées par le Positivisme.

« Etant ainsi rassurés sur le présent et sur l'avenir de ceux qui ont le bonheur de se trouver au sein du Catholicisme, les positivistes leur souhaitent l'essor d'un tel bonheur. en invitant, au nom de la morale et de la raison ainsi que le disait notre Maître, tous les autres occidentaux, d'après leurs dispositions fondamentales, envers les sentiments et les croyances surnaturels, à redevenir catholiques ou à devenir positivistes.

« Conciliant la conviction de la sublimité du Positivisme avec le sincère respect à la croyance, *chez les catholiques*, de l'exclusive sainteté du Catholicisme, les positivistes n'oublient pas un instant que la valeur, tant morale que mentale, des personnes ne se confond nullement avec la supériorité de leurs doctrines. Les positivistes n'oublient non plus, d'ailleurs, l'ensemble des circonstances tout-



à-fait involontaires qui contribuent, au plus haut degré, aux croyances et aux vertus de chacun. Ce qui doit inspirer, sans cesse, aux positivistes, une réelle humilité, quelle que soit la hauteur où se trouve leur religion.

« Telle est la sainte alliance *spontanée* découlant des sentiments, des opinions, et des actes communs aux catholiques et aux positivistes, dans leur vie soit privée soit publique, malgré leurs différences radicales quant aux sentiments et aux conceptions surnaturels. Cette alliance *spontanée*, les positivistes aspirent à voir devenir aussi systématique de la part des catholiques qu'elle l'est, depuis longtemps, de la part des positivistes. Or, les événements moraux et sociaux viennent, chaque jour, ranimer la douce espérance que ce vœu fraternel s'accomplira dès que les catholiques connaîtront réellement le Positivisme, de même que les positivistes ont déjà le bonheur de connaître le Catholicisme.

« Ce jour-là, les catholiques contemporains attribueront à Auguste Comte un rang égal ou supérieur à celui que le Moyen-Âge s'honora d'accorder à Aristote, *le Maître de ceux qui savent*, ainsi que le célébra Dante.

« Cela posé, le même examen fraternel de la société moderne ne laisse le moindre doute au sujet des égarements auxquels les croyances *absolues*, — soit théologiques, soit métaphysiques, soit scientifiques, — exposent nos contemporains. C'est donc un devoir pour les positivistes d'invoquer, dans chaque fraction de l'espèce humaine, les *vertus* qui y sont déjà acceptées, *d'après ses organes les plus éminents, ainsi que les opinions* qui auront déjà prévalu dans chacun de ces groupes, afin de consolider et de développer l'harmonie fondamentale, en dissipant les fatals antagonismes empiriques, tant individuels que collectifs.



« Il serait donc très étrange que les positivistes s'abstinsent de signaler les *perturbations* assez graves, causées soit par les personnes catholiques soit par les personnes révolutionnaires, même à l'insu des unes et des autres. Seulement il faut alors procéder toujours *sympathiquement*, en faisant uniquement appel à l'altruisme et à la raison, sollicitant invariablement, des autorités temporelles, leur scrupuleux respect de la *fraternité universelle*. En effet, l'évolution occidentale a déjà dégagé ce sentiment, tant moralement que politiquement, chez la généralité des âmes, surtout féminines, d'avec toutes les douloureuses réactions des *croyances absolues*, soit théologiques, soit métaphysiques, soit scientifiques. C'est ce dégagement qui caractérise la *moderne situation républicaine*, irrévocablement inaugurée dans l'Occident, — tant dans les républiques officielles que dans les monarchies nominales, — par l'explosion de 1789.

(Voir la publication n.° 341, de l'Apostolat Positiviste du Brésil).

Il faut rappeler maintenant le passage de la préface de l'*Appel aux Conservateurs*, où notre Maître explique la chute de la dictature légitimiste, l'avènement de Louis Philippe ainsi que son élimination, et l'élévation de Napoléon III.

« Malgré son apparence rétrograde, la dictature légitimiste n'aurait pas succombé si l'élaboration de la doctrine régénératrice avait pu s'achever avant que les sollicitudes relatives au progrès eussent assez ranimé les impulsions révolutionnaires. La détermination générale de l'avenir humain, d'après l'explication positive de l'ensemble du passé, devait calmer les principales inquiétudes en fournissant, aux gouvernants comme aux gouvernés, une base fixe d'espérances et même de conduite. Car, si cette conception avait été suffisamment précise, elle aurait bientôt indiqué la nature et la marche de la transition finale, de manière à prévenir ou réparer les



déviation vraiment graves. Dès son début, la nouvelle synthèse s'efforça de détourner les gouvernés de l'agitation politique, et de rectifier l'attitude rétrograde des gouvernants, en représentant ces deux dispositions comme également contraires à la destination du dix-neuvième siècle. Ses efforts auraient pu suffire, en un temps où l'intervention populaire était peu développée, si la construction de la philosophie de l'histoire avait été complète quand la dictature légitimiste tenta d'abolir le régime parlementaire. Alors la situation occidentale, évitant beaucoup de désastres, eût atteint, vingt ans plus tôt, le mode propre à l'installation décisive de la transition organique, que la légitimité régénérée pouvait mieux instituer qu'aucun autre pouvoir, en faisant directement ressortir la réorganisation spirituelle. J'ai toujours regretté qu'une telle marche fût incompatible avec la fatalité qui ne permettait point au positivisme un développement assez rapide pour dissiper à temps l'égarément des gouvernés et l'aveuglement des gouvernants.

« La déviation anarchique de l'explosion française, et la longue rétrogradation qui la suivit, avaient été dus à l'absence d'une doctrine régénératrice, d'après l'inégalité de vitesse entre les deux mouvements simultanés de décomposition et de recomposition propres à la révolution occidentale. Il est vrai que la paix et la liberté firent bientôt surgir les germes décisifs du positivisme, dont le préambule scientifique était assez accompli. Mais son développement intellectuel et social exigeait trop de temps pour permettre de préserver la dictature légitimiste en la régénérant. Elle succomba quand les diverses factions liguées contre elle eurent assez exploité les inquiétudes suscitées par son attitude rétrograde. Faute d'une doctrine capable de déterminer l'avenir et de régler le présent, les âmes populaires, alarmées sur le progrès, accueillirent les rêveurs et les jongleurs qui leur promettaient des réformes à la fois immédiates et radicales.

« Voilà comment surgit, en France, une phase honteuse et funeste, caractérisée par le développement connexe du journalisme



et du régime parlementaire. La dictature dégénérée n'abdiqua la suprématie spirituelle qu'en s'efforçant de prévaloir d'après des influences purement matérielles, sans comprendre qu'une telle conduite devait développer la plus vicieuse des dispositions révolutionnaires, en soulevant le nombre contre la richesse. Plus incapable que le régime légitimiste de concilier l'ordre et le progrès, la domination bourgeoise fut bientôt poussée à faire directement ressortir le besoin de cette conciliation. Une dénomination éphémère suscita la réhabilitation du titre de Conservateur par ceux-là même que le reprochaient jadis à leurs adversaires comme un symbole de rétrogradation. Telle fut la seconde phase de la qualification qui, d'abord émanée du milieu rétrograde, convint dès lors à des chefs issus du camp révolutionnaire ; de manière à faire mieux ressortir son aptitude finale à désigner le parti propre à surmonter les deux autres.

« Depuis que les tendances subversives étaient ranimées, la dictature française ne pouvait se régénérer que quand la secousse républicaine aurait assez développé le régime parlementaire et le journalisme pour faire prévaloir les besoins d'ordre sur les instincts de progrès. Ainsi commença la phase finale du titre de Conservateur, qui, désormais adopté par des républicains dégagés de l'attitude révolutionnaire, peut partout indiquer la disposition à conserver en améliorant. Mais ce programme resterait illusoire sans une doctrine capable de protéger le fond en changeant la forme, au lieu de compromettre l'un pour garder l'autre.

(APPEL AUX CONSERVATEURS. *Préface*, pgs. X—XIII).

En 1847, devinrent publiques les inestimables réactions sociales de la sainte union qui venait d'assurer la régénération de l'Humanité. Dans les leçons préliminaires de son *cours d'Astronomie populaire*, par lequel Auguste Comte s'efforçait, depuis 1831, pour communiquer, au prolétariat parisien, les progrès de l'esprit



positif, dont son âme était le siège, il exposa les enseignements définitifs du Positivisme. Dès lors, notre Maître formula la politique propre à notre orageux Présent. Cette politique venait à peine systématiser les aspirations régénératrices, tant des vrais républicains, que des vrais conservateurs, et même des rétrogrades sincères, en assurant désormais *la prédominance de la fraternité universelle*.

Sous cette sainte prééminence, *en banissant partout les aberrations militaristes*, l'Occident, — spécialement la France, qui, depuis Charlemagne, est irrévocablement la nation dirigeante, — aurait assuré le maintien de l'ordre matériel, et aurait permis *la libre et sincère concurrence entre toutes les doctrines ainsi qu'entre tous les théoriciens*. Dès alors, auraient prévalu spontanément, dans le plus bref délai, la foi et les théoriciens capables de systématiser les aspirations pacifiques de l'ensemble des âmes occidentales, depuis le régime catholico-féodal.

Malheureusement, ces efforts d'Auguste Comte ne suffirent pas encore pour surmonter les perturbations politiques, soit dans la masse prolétaire, soit dans les classes dominantes. En Février 1848, une nouvelle explosion révolutionnaire vint confirmer l'exactitude des enseignements d'Auguste Comte, en mettant dans tout son jour le caractère républicain de la situation occidentale, spécialement en France. Alors fut abolie dans les colonies françaises l'esclavage africain. Mais la prédominance de la métaphysique démocratique et les passions bourgeoises occasionnèrent les insurrections où le prolétariat parisien fut aveuglement écrasé (Juin). Sous l'influence de cet aveugle empirisme et de la légende napoléonienne, le second Bonaparte parvint, à la fin de 1848, à être élu président de la République.

Il faut reproduire ici ce texte de notre Maître, appréciant l'évolution sociale dans cet intervalle :



« C'est ainsi que les influences extérieures concourent avec les dispositions intérieures à développer les déviations qui, dans l'histoire du siècle exceptionnel, distinguent la génération parlementaire de la génération révolutionnaire. Quoique l'extension complète de l'anarchie moderne dût alors entraver beaucoup l'essor naissant de la doctrine organique (Positivisme), elle faisait mieux ressortir l'urgence d'une reconstruction spirituelle, et manifestait davantage le besoin d'une dictature temporelle.

« Résolvant toujours chaque difficulté nouvelle d'après une nouvelle démolition, la métaphysique négative s'étendit de l'examen des pouvoirs politiques à l'étude des liens sociaux, par des utopies subversives envers la famille et la propriété. Sous une vaine sentimentalité, l'influence féminine subit un notable décroissement, et l'attitude du sexe affectif se trouva tellement altérée qu'il fournit lui-même des organes anarchiques. Le développement de la spécialité dispersive jusqu'à l'extrême dégénération permit de vérifier combien il eût été sage de maintenir l'arrêt initial contre le régime académique, qui s'efforçait alors d'étouffer la discipline synthétique inaugurée par la nouvelle philosophie (Positivisme). Mais la marche des divagations intellectuelles et sociales tendait autant à manifester le vice des inclinations rétrogrades que le danger des aspirations révolutionnaires. Dieu se trouvait également invoqué dans les deux camps ; les déistes reniaient le programme du dix-huitième siècle, et les catholiques acceptaient la souveraineté populaire : ce qui ne laissait de refuge, à l'ordre comme au progrès, que dans la religion naissante de l'Humanité.

« Pendant que cette confusion se développait, l'essor industriel résulté de la paix occidentale faisait spontanément ressortir la question moderne, dissimulée sous l'anomalie guerrière, sur l'incorporation sociale du prolétariat. Cette réaction nécessaire devenait d'autant plus irrésistible que l'harmonie extérieure se consolidait davantage au milieu du désordre intérieur, suscitant toujours des préoccupations politiques incompatibles avec l'essor militaire. L'aris-



tocratie britannique qui d'abord liguait l'Occident contre la France, afin d'empêcher la propagande républicaine, se trouvait alors conduite à fonder tous ses plans sur une paix inaltérable, de manière à ne pouvoir éviter l'extension des tendances populaires.

« Deux commotions préparatoires, l'une plus violente, à Manchester en 1819, l'autre plus caractéristique, à Lyon en 1831, aboutirent à l'explosion décisive qui vint irrévocablement inaugurer la question prolétaire dans la métropole de l'Occident, en juin 1848. La nouvelle philosophie (Positivisme) avait indiqué déjà la vraie solution, fondée sur une reconstruction positive de la morale universelle, dignement appliquée à toutes les classes par un sacerdoce unanimement respecté, juge normal des principaux conflits émanés de l'existence pratique. *Cette issue systématique réalisait le programme spontané des dantoniens, qui seuls sentirent la connexité des deux problèmes résultés du moyen âge : incorporer le prolétariat à la société moderne, et substituer une foi démontrable aux croyances surnaturelles.*

(POLITIQUE POSITIVE, III pgs. 609-610).

Une heureuse circonstance semblait alors pouvoir conjurer les dangers sociaux résultés de l'élévation du second Bonaparte. Car, le nouveau chef de la France avait eu comme précepteur Vieillard, avec lequel il conservait des relations de respectueuse amitié. Et Vieillard suivait, depuis 1822, l'évolution d'Auguste Comte, ainsi que notre Maître l'indique lui-même, entre autres textes, dans le suivant de sa lettre à Audiffrent, du 8 Saint-Paul 69 (23 Mai 1857), à propos de la mort de Vieillard :

« Me voilà personnellement privé du seul adhérent qui, depuis mon opuscule fondamental en 1822, ait toujours suivi l'ensemble de ma carrière avec une noble et constante sollicitude : il fut même l'auditeur, à mon insu, de mes principaux cours, et surtout de celui de 1847, où surgit ma transformation finale. Le positivisme



perd son unique patron officiel, qui sera difficilement remplacé, quoique incomplet et faible, parce qu'il était intègre et persévérant ».

(LETTRES D'AUGUSTE COMTE Á DIVERS, publiées par ses exécuteurs testamentaires, Tome I, première partie, pgs. 398-399).

Cette circonstance faisait espérer que le nouveau chef de la France écouterait enfin les conseils d'Auguste Comte. Or, cela était d'autant plus facile que, depuis la récente explosion de Février 1848, Auguste Comte tâchait de répondre aux suprêmes besoins du présent, fondant la *Société Positiviste* et publiant trois opuscules expliquant en détail la nouvelle politique. (Voir les *Rapports de la Société Positiviste*, reproduits dans la publication n. 220 de l'Apostolat Positiviste du Brésil). Outre cela, en Juillet 1848, avait été publié le *Discours sur l'ensemble du Positivism*, exposant la nouvelle Religion, d'après ses aptitudes à répondre aux divers aspects de la régénération sociale.

Vieillard chercha à influencer sur son ancien élève, mais ne parvint pas à le détourner de ses funestes calculs. Il fut l'unique sénateur qui vota contre le rétablissement de l'Empire. En vain, Auguste Comte réalisa sa construction religieuse, pendant la domination politique du second Bonaparte. Celui-ci respecta scrupuleusement l'indépendance théorique d'Auguste Comte ; de sorte que la Postérité prendra en considération cette attitude comme une immense circonstance atténuante dans l'appréciation de ses fautes énormément graves.

Mais ce fut en vain que Auguste Comte tâcha d'éclairer l'ensemble des classes dominantes, aussi bien que le prolétariat, et spécialement le second Bonaparte, qui finit par tenter ostensiblement la substitution de l'Empire à la République.

Les textes ci-dessus transcrits de la POLITIQUE POSITIVE et du CATÉCHISME POSITIVISTE, ainsi que de l'APPEL AUX CONSERVATEURS, attesteront éternellement l'indépendance avec laquelle



Auguste Comte, même sous la domination politique de Napoléon III, combatit les égarements politiques qui troublent la France et les autres éléments occidentaux, depuis le premier Bonaparte.

Tout en se préoccupant ainsi d'éclairer les classes dominantes, notre Maître ne cessait pas de se vouer, avec la plus grande sollicitude, à l'initiation du prolétariat dans la nouvelle doctrine. Le second volume de la POLITIQUE POSITIVE était à peine paru (Mai 1852), lorsque Auguste Comte publia (Octobre 1852) le CATÉCHISME POSITIVISTE, spécialement destiné aux Femmes, *surtout illétrées*, ainsi qu'aux prolétaires.

Dans la préface, notre Maître indique la filiation historique de son évolution théorique, en faisant ressortir *le concours essentiel de tous les cinq éléments de la République Occidentale*, dans la construction de la Religion de l'Humanité.

« Depuis que la situation écarte toute tendance purement négative, il n'y a de vraiment discréditées, parmi les écoles philosophiques du dernier siècle, que les sectes inconséquentes, dont la prépondérance dut être éphémère. Les démolisseurs incomplets, comme Voltaire et Rousseau, qui croyaient pouvoir renverser l'autel en conservant le trône ou réciproquement, sont irrévocablement déchus, après avoir dominé, suivant leur destinée normale, les deux générations qui préparèrent et accomplirent l'explosion révolutionnaire. Mais, depuis que la reconstruction est à l'ordre du jour, l'attention publique retourne de plus en plus vers la grande et immortelle école de Diderot et Hume, qui caractérisera réellement le XVIII^e siècle, en le liant au précédent par Fontenelle et au suivant par Condorcet. Également émancipés en religion et en politique, ces puissants penseurs tendaient nécessairement vers une réorganisation totale et directe, quelque confuse qu'en dût être alors la notion. Tous se ralliaient aujourd'hui à la seule doctrine qui, fondant l'avenir sur le passé, pose enfin les bases inébranlables de la régénération occidentale. C'est d'une telle école que je



m'honoreraï toujours de descendre immédiatement, par mon précurseur essentiel, l'éminent Condorcet. Au contraire, je n'attendis jamais que des entraves, spontanées ou concertées, chez les débris arriérés des sectes superficielles et immorales émanées de Voltaire et de Rousseau.

« Mais, à cette grande souche historique, j'ai constamment rattaché ce qu'offrirent de vraiment éminent nos derniers adversaires, soit théologiques, soit métaphysiques. Tandis que Hume constitue mon principal précurseur philosophique, Kant s'y trouve accessoirement lié ; sa conception fondamentale ne fut vraiment systématisée et développée que par le positivisme. De même, sous l'aspect politique, Condorcet dut être, pour moi, complété par De Maistre, dont je m'appropriai, dès mon début, tous les principes essentiels, qui ne sont plus appréciés maintenant que dans l'école positive. Tels sont, avec Bichat et Gall comme précurseurs scientifiques, les six prédécesseurs immédiats qui me rattacheront toujours aux trois pères systématiques de la vraie philosophie moderne, Bacon, Descartes, et Leibnitz. D'après cette noble filiation, le moyen âge, intellectuellement résumé par saint-Thomas d'Aquin, Roger Bacon, et Dante, me subordonne directement au prince éternel des véritables penseurs, l'incomparable Aristote ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE, *Préface*, édition Jorge Lagarrigué, avec des notes de Miguel Lemos, pgs. 4-6).

D'un autre côté, Auguste Comte s'adresse aux chefs orientaux, pour leur communiquer la nouvelle doctrine. Tel fut l'objet des lettres, bientôt publiées, au czar Nicolas et à Reschid-Pacha. Dans tous ces cas, Auguste Comte montre le besoin de se *désister de la politique militariste et métaphysique*, pour s'acheminer librement vers la pacifique installation du régime scientifico-industriel. C'est ainsi qu'il appelle spécialement l'attention sur l'inéludable besoin d'accepter, dignement, partout, l'inévitable dislocation des grandes nationalités, — propres au *régime militaire conquérant* de l'Anti-



quité, — substituées par de petites patries vraiment libres, — adaptées tant au régime militaire défensif du Moyen-Âge, qu'au régime définitif directement scientifico-industriel pacifique.

Enfin, Auguste Comte résoud de faire appel au Sacerdoce Catholique, pour établir la *ligue religieuse* entre tous ceux qui sentent l'urgence de la *réorganisation spirituelle* comme base et condition inéludable de la *régénération politique*. C'est ce qui détermina notre Maître à s'adresser au général des Ignaciens, l'invitant à demander aussi, de son côté, la suppression du triple budget théorique, — soit théologique, soit métaphysique (c'est-à-dire universitaire), soit scientifique.

Une semblable mesure, ainsi qu'il a été ci-dessus rappelé, devient indispensable pour permettre une loyale concurrence entre toutes les doctrines et entre tous les théoriciens, de manière à laisser prévaloir, dans le plus bref délai, la foi et les théoriciens capables de satisfaire définitivement les vœux de la fraternité universelle.

Malheureusement, le général des jésuites ne comprit point la portée morale et sociale, en un mot, religieuse de cet appel d'Auguste Comte.

Au milieu de ces immenses efforts régénérateurs, succomba, le 5 Septembre 1857, Auguste Comte, peu de mois après le sénateur Vieillard. Pour aggraver cette catastrophe, des conditions extrêmement douloureuses empêchèrent ces efforts d'être continués autant que l'exigeaient les besoins sociaux, d'après une propagande fidèle et ardente de la Religion de l'Humanité, à Paris. Cette propagande fut en outre troublée, de la manière la plus sacrilège, par des personnes se proclamant même disciples ou admirateurs d'Auguste Comte, sans parler des attaques malveillantes ou frivoles de ceux qui, sous différents prétextes, se constituèrent ses adversaires, présentant faussement son œuvre et sa vie.



La politique conseillée par Auguste Comte ayant été méconnue par Napoléon III, malgré l'intervention du sénateur Vieillard, persistèrent, *non seulement en France*, mais aussi *chez tous les peuples occidentaux*, les égarements de l'*empirisme militariste* soutenant officiellement, à la fois, le théologisme, la métaphysique, et le scientisme académique. En même temps, depuis 1848, en France, « un déplorable exercice du suffrage universel a profondément vicié la raison populaire, jusqu'alors préservée des sophismes constitutionnels et des complots parlementaires, concentrés chez les riches et les lettrés. Développant un aveugle orgueil, les prolétaires français se sont crus ainsi dispensés de toute étude sérieuse pour décider les plus hautes questions sociales ».

(CATÉCHISME POSITIVISTE, *Préface* édition Jorge Lagarrigue avec des notes de Miguel Lemos, pg. 22).

De là est résultée l'explosion fratricide de 1870. Commencée par la lutte entre la France et la Prusse, celle-ci étant accompagnée par plusieurs autres nations représentant l'élément germanique, cette explosion fut continuée par la réaction du prolétariat contre les classes dominantes en France. Cela amena ces classes à reconnaître, *pour la troisième fois*, le caractère républicain de la situation, au moins chez le peuple central.

Une semblable explosion engendra de nouveaux éléments de discorde, venant fomenter, *dans tout l'Occident*, la *politique militariste*. Ce cruel résultat acquit sa plus grande gravité en France, parce qu'elle est, depuis Charlemagne, la nation dirigeante. Et c'est la recrudescence de cette politique militariste, *depuis 1870*, chez les classes dominantes en France, de même que partout dans l'Occident, spécialement en Allemagne, qui vient de déterminer l'horrible catastrophe fratricide actuelle.

Certes, dans cet intervalle, de même que pendant tout son Passé, l'Humanité ne s'arrêta jamais dans son évolution régéné-



ratrice. En effet, à travers les aberrations de l'empirisme régalien et démocratique, la fraternité universelle est, et de plus en plus, profondément sentie chez les masses populaires et même chez les classes dominantes. Les *congrès de paix*, au milieu des passions militaristes des différents gouvernements, sont des symptômes incontestables de cette ascension irrésistible de l'Humanité. (Voir la publication n.º 247, de l'Apostolat Positiviste du Brésil, sur la dernière conférence de la Haye en 1907).

Au moment actuel même, l'ardeur de chacun des gouvernements en guerre à s'exempter de la responsabilité de la catastrophe fratricide constitue une preuve irrécusable de l'épuisement essentiel de l'instinct guerrier. Car, un tel instinct mène à se vanter des défis, au lieu de chercher des excuses pour la lutte.

Enfin, à côté de la France, se trouvent, maintenant, des éléments occidentaux et même orientaux qui combattent contre elle, il y a un siècle.

En somme, l'ascendant de l'Humanité se manifeste, en rendant, en chaque cas, les explosions de l'égoïsme moins nuisibles qu'elles ne le seraient sans cette sainte prédominance, qui ne cesse jamais de renforcer l'altruisme.

Tout montre donc que l'actuelle catastrophe fratricide, de même que toutes celles qui la précédèrent depuis le quatorzième siècle, *résulte de l'absence de l'ascendant social d'une doctrine systématisant les vœux de la fraternité universelle*. Cette absence provient de l'épuisement, de plus en plus complet, de la foi théologique, à partir de la ruine du régime catholico-féodal, sans qu'il ait encore prévalu, chez les classes dominantes des nations occidentales, spécialement en France, *la politique scientifique propre à la phase actuelle de la transition moderne*.

La Religion de l'Humanité pourrait seule permettre de concevoir irrévocablement une semblable politique. Mais, celle-ci étant



instituée, sa *réalité* caractéristique la rend — de même que toutes les institutions scientifiques quelconques, — immédiatement appréciable par la généralité de ceux qui se trouveront vraiment animés par des aspirations régénératrices, spécialement par les sincères républicains et rétrogrades.

Or, on ne saurait méconnaître, même sous cet aspect, le progrès continu de l'Humanité. Car, malgré tous les obstacles qu'a rencontrés la propagande positiviste, surtout à Paris, où *cette propagande est incomparablement indispensable*, l'œuvre et la vie d'Auguste Comte sont, chaque jour, plus connues. Le développement même du scepticisme et de la métaphysique, tant régaliennne que démocratique, ainsi que du matérialisme scientifique, a contribué à ce que les âmes catholiques deviennent, sans cesse, moins insuffisamment renseignées, au sujet de la Religion de l'Humanité aussi bien qu'au sujet de la vie de ses saints Fondateurs, Clotilde de Vaux et Auguste Comte. Seulement cette vulgarisation du Positivisme n'atteint pas encore, malheureusement, le degré qui aurait été nécessaire pour éviter la présente catastrophe fratricide; et l'on ne saurait non plus prévoir quand un pareil degré sera-t-il atteint, de manière à assurer, dorénavant, la régénération humaine sans de nouvelles perturbations.

CONCLUSION

Les considérations précédentes suffisent, ce nous semble, pour que l'on apprécie exactement la *nature et les vrais motifs* de l'actuelle explosion fratricide. En effet, nous croyons que, après cette sommaire évocation du passé propre à la République Occidentale, il sera aisé de constater qu'une pareille calamité est due à la *persistance de l'empirisme politique, égarée encore davantage par l'anarchie spirituelle*, où se débattent les peuples modernes, depuis le quatorzième siècle.



Or, la persistance d'un tel empirisme politique cessa d'être une *fatalité* dès 1847, quand Auguste Comte, systématisant enfin *scientifiquement* les aspirations des grandes âmes occidentales depuis les temps médiévaux, institua *la politique qui convient à la phase actuelle* de la transition qui, il y a tant de siècles, conduit l'Occident, de la théocratie à la sociocratie.

De sorte que, en résumé, la présente catastrophe fratricide résulte du *retard de la propagande positiviste, spécialement à Paris*, qui, depuis Charlemagne, est la Capitale spirituelle de la République Occidentale. La Postérité régénérée décidera quels sont les motifs qui déterminèrent ce déplorable retard. Quant à nous, il faut constater humblement cette vérité extrêmement douloureuse, et tâcher de répondre, chaque jour moins imparfaitement, aux sublimes enseignements et aux sublimes exemples de nos très-saints Parents Spirituels.

Étant ainsi indiquée la nature de l'incomparable catastrophe que le retard de la propagande positiviste, surtout à Paris, ne permit pas d'éviter, on comprend tout aussitôt quelle doit être devant elle, l'attitude des nations occidentales, à *peine matériellement étrangères* à cet horrible conflit.

Devant la fraternité universelle, la *neutralité* de ces nations importe en une sacrilège complicité, sous laquelle gémira la piété filiale de la Postérité, comme un des plus grands crimes, quand même le Présent pourrait éluder le remords d'un si grand égoïsme. D'un autre côté, rien ne justifierait une intervention venant aggraver encore davantage les passions fratricides et leurs criminelles conséquences. Il est donc urgent que les gouvernements des nations occidentales qui ne sont pas entrées matériellement dans ce conflit, interviennent fraternellement auprès de leurs frères en lutte leur



rappelant que les très-saints liens qui identifient, depuis Charlemagne, — *il y a onze siècles* — les nations occidentales rendent injustifiable tout déchirement quelconque entrè elles.

Il faudrait, surtout, commencer, maintenant, par déplorer avec la plus profonde douleur le féroce sacrifice de la Belgique, devenue la victime innocente d'une invasion qui, en elle-même ainsi que dans son horrible cours, constitue autant de crimes de lèse-*Humanité*. Toutes ces calamités vinrent rendre évidente de nouveau, d'une manière extrêmement cruelle, l'impossibilité de mettre des limites morales à l'instinct guerrier, tant que l'on admettra la *légitimité* de son exercice, à présent, *hors les cas de la stricte répulsion d'une agression matérielle vérifiée*, en excluant même, alors, toute conquête, toute représaille, toute indemnité, toute satisfaction quelconque égoïste, en un mot.

Toutes ces horreurs rendent donc évident que c'est un crime de lèse-*Humanité* refuser *l'arbitrage inconditionnel* pour décider toutes les questions internationales et toutes les luttes civiles quelconques, préférant que les suprêmes intérêts de l'*Humanité* restent livrés à l'égoïsme des gouvernements des différents peuples, sous le prétexte d'une monstrueuse souveraineté, comme si ces gouvernements étaient impeccables et infaillibles.

Il suffit que chacune des nations occidentales considère son propre passé pour vérifier aussitôt qu'elle *doit* immensément davantage à l'ensemble des autres qu'à elle-même. Un pareil passé rend, également évidente la suprématie de la France dans la fraternelle hiérarchie des cinq éléments occidentaux (français, italien, espagnol, britannique, et germanique), indissolublement liés, et de plus en plus, depuis Charlemagne. Ce même passé fait voir que cette suprématie fut dignement reconnue par les types les plus éminents des autres quatre éléments occidentaux, y compris ceux de l'élément germanique, depuis le Moyen-Âge jusqu'à Frédéric II, que



Auguste Comte classa dans le *Calendrier historique*, comme le type le plus éminent de la politique moderne. De sorte que toutes les suggestions du nationalisme guerrier constituent, chez les nations occidentales, d'irrécusables manifestations d'une ingratitude sans nom.

Quelles que soient les plaintes que l'amour-propre blessé de l'une quelconque des nations occidentales pourrait alléguer contre l'une quelconque de ses sœurs, — spécialement de la part de la France ou à l'égard de la France, — de semblables plaintes s'évanouissent tout aussitôt, d'après cette considération inéludable de leur *Passé commun*; ainsi que d'après une appréciation de leur *Présent*, sous l'inspiration de l'altruisme délivrant l'esprit d'avec les suggestions égoïstes.

Fondées sur ces réflexions incontestables, l'ensemble des nations occidentales, étrangères à peine matériellement à la lutte actuelle, supplieraient, à leurs sœurs malheureusement en guerre, de suspendre leurs hostilités et de tâcher, *en se souvenant de leurs devoirs à toutes envers toutes*, avec une généreuse émulation, de se donner de mutuelles satisfactions, s'engageant dans une paix éternelle, en renonçant pour toujours à leurs sacrilèges animosités.

Et, dans le cas où ce fraternel appel à l'altruisme et à la raison ne trouverait pas, malheureusement, d'accueils, et le déchirement fratricide continuerait, — sans que les fatales circonstances actuelles permettent de l'arrêter d'après une puissante alliance, soit prolétaire, soit des gouvernements occidentaux, — ces nations devaient manifester leurs vœux pour l'efficacité de la défense rendant impossible l'écrasement de l'un quelconque des peuples frères. Car, les suprêmes intérêts de l'Humanité exigent que l'indépendance politique de toutes les nations quelconques demeure intacte, *princi-*



palement dans l'Occident, comme garantie de la régénération humaine, tant de l'Occident que de l'Orient même.

De sorte que, les passions guerrières s'étant épuisées dans une lutte sans vainqueurs ni vaincus, selon plusieurs exemples du passé, les sollicitations de l'altruisme parviennent à être écoutées, déterminant la négociation d'une fraternelle réconciliation qui assure leur concorde définitive, d'après la destruction de leurs criminels armements, ainsi que le noble effort pour réparer *en commun*, autant que possible, des malheurs qui sont aussi, en réalité, *communs*.

La victoire de l'un quelconque des *éléments fraternels* maintenant en lutte, — si une semblable victoire allait au delà de ce qu'exige la stricte défense de l'indépendance politique de tous, — constituerait peut-être le plus grand des malheurs qui ont jusqu'à présent martyrisé l'Humanité: Car cette exécrable victoire viendrait compromettre, dorénavant, en des proportions peut-être plus grandes que jamais, la régénération sociale, chez toutes les nations, tant occidentales qu'orientales, y compris et surtout, chez la nation à laquelle écherrait ce triomphe sacrilège.

Puisse donc la domination de l'élite des Morts qui constituent la partie fondamentale de l'Humanité être déjà devenue essez puissante pour conjurer cette cruelle issue. Que la *fraternelle hiérarchie* des nations occidentales, du scrupuleux respect de laquelle dépendent désormais l'avenir et le présent de l'Humanité, demeure ainsi préservée de toute atteinte quelconque. De manière que l'indépendance de la France, non seulement reste pleinement assurée, mais aussi préserve elle-même l'indépendance, soit des nations qui eurent et qui auront le bonheur de respecter la fraternelle hiérarchie des éléments occidentaux, en la défendant militairement, soit des nations sœurs auxquelles l'exaltation guerrière extrêmement déplo-



rable d'un moment infortuné entraîna à méconnaître le scrupuleux égard que les suprêmes intérêts de l'Humanité prescrivent envers cette hiérarchie.

Etant ainsi dissipée la fatale obsession croissante de l'amour propre national qui, depuis plus d'un siècle, égare les cinq éléments (français, italien, espagnol, britannique, et germanique), ils sentiront renaître *leur fraternelle gratitude mutuelle*. À travers même la révolution moderne, depuis le quatorzième siècle, leurs représentants les plus illustres se sont toujours complus à cette gratitude, d'après le concours dévoué qu'ils se donnaient mutuellement, dans la glorieuse ardeur d'atteindre l'époque où *l'Amour universel, assisté par la foi positive, dirigera l'activité pacifique*.

Tels sont nos vœux et telles sont nos espérances, à cet anxieux moment. *L'homme s'agite, et l'Humanité le mène !*

Pour l'Église et l'Apostolat Positiviste du Brésil.

R. TEIXEIRA MENDES, vice-directeur.

Né à Caxias (Maranhão) le 5 Janvier 1855.

À notre siège, Temple de l'Humanité, rue Benjamin Constant n.º 74.

Rio, le 21 Guttemberg 60/126 (Mercredi 2 Septembre 1914).

NOTE. — Cet article fut achevé le 18 Guttemberg (Dimanche 30 Août dernier), et fut lu intégralement ce jour même dans notre séance habituelle, où fut également annoncée sa publication immédiate. En faisant aujourd'hui cette publication, ont été ajoutés quelques éclaircissements à la partie historique, surtout d'après la citation textuelle de plusieurs appréciations de notre Maître. — R. T. M.

(Publié dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio*, de Rio de Janeiro, du jeudi 3 Septembre 1914).



Pour l'Humanité

II

Au sujet d'une proposition de Monsieur le député Valois de Castro, pour une médiation de toutes les nations américaines, auprès de leurs sœurs européennes en lutte, dans le sens de la paix.

Dans son numero du dimanche 13 Septembre coulant, le *Jornal do Commercio* publia la proposition suivante, présentée par Monsieur Valois de Castro, la veille, à la Chambre des Députés :

« Considérant que dans le spectacle actuel par trop triste de la conflagration européenne n'ont pas été observées les sages dispositions avec lesquelles surtout le XIX siècle et le commencement du siècle actuel douèrent et relevèrent le droit international ;

« Considérant encore que les États américains, depuis longtemps livrés à leur marche ascendante dans une attitude pleinement pacifique, accentuent, de plus en plus, cette salutaire orientation d'après la célébration de traités d'arbitrage pour dirimer seulement au moyen de ces traités leurs litiges ;

« Considérant, en outre, que les nations du continent de Colomb prirent part à la Conférence de la Haye, et là, dans la grande assemblée des souverainetés, parvinrent, par l'organe de l'insigne ambassadeur du Brésil, l'éminent concitoyen qui porta si haut le nom de notre Patrie, parvinrent, je le répète, à faire prévaloir, entre autres mesures avisées de haute portée juridique, leur droit de représentation et de vote en égalité des conditions envers les plus grandes puissances de la terre ;



« Considérant, enfin, que les pays constitués du Nouveau-Monde ne sont que le prolongement de la civilisation et de la culture de l'Ancien-Monde, lors que celui-ci accomplit sa prodigieuse expansion pour le développement, la conquête et le peuplement de la terre, et, ainsi, leur incombe principalement tant le devoir que le droit d'intervenir dans les lugubres desseins de leurs ancêtres, pour que l'on ne continue pas à joncher de cadavres et de ruines la merveilleuse scène de la plus puissante et de la plus lumineuse trajectoire de la civilisation, je présente la proposition suivante :

« Je propose à la Chambre de Mrs. les Députés de faire rappeler au Pouvoir Exécutif l'idée de, par l'entremise de Mr. le Ministre des Relations Extérieures, inviter les Gouvernements de toutes les nations américaines à présenter leur médiation dans l'actuel conflit européen, laquelle doit être offerte collectivement, commençant par demander aux belligérants un armistice et leur proposant, pendant celui-ci, la réunion d'un tribunal où, avec l'impartiale assistance de ces médiateurs spontanés de la paix, les peuples maintenant en lutte résolvent à l'amiable les questions qui les ont jetés sur les champs des batailles et acceptent pour toujours, si cela est possible, pour le bien de l'humanité, l'arbitrage comme l'unique règle de décider toutes les dissensions quelconques entre les souverainetés du monde. — (*signé*) *Valois de Castro* ».

(Reproduit de la *Gazetilha do Journal do Commercio*, de Rio de Janeiro, dimanche 13 Septembre coulant).

Dans la séance publique de ce même dimanche 13 Septembre coulant, après l'exposition habituelle du CATÉCHISME POSITIVISTE, nous avons fait allusion à ce projet, en l'appréciant selon les enseignements d'Auguste Comte, que l'Apostolat Positiviste du Brésil s'est efforcé, — depuis sa fondation en 1881, — de vulgariser, spécialement en ce qui concerne les questions interna-



tionales. Il nous semble convenable de donner aujourd'hui la plus grande publicité, à notre portée, aux réflexions qui ont été alors présentées.

Nous avons commencé nous congratulant avec Mr. Valois de Castro quant à l'objet de sa proposition, c'est-à-dire la médiation des nations américaines, auprès de leurs sœurs actuellement en guerre, dans le sens de la paix.

Rien n'est plus *urgent* qu'une semblable médiation, ainsi que nous l'avons signalé dans un article publié dans cette même section du *Jornal do Commercio*, du jeudi 3 Septembre coulant. Chaque minute qui passe dans cette anxieuse contemplation inerte de la lutte fratricide qui victime, à ce moment, l'Humanité, entraîne de nouveaux remords croissants légués à la piété filiale de la Postérité, ainsi qu'un immense retard dans la régénération humaine. Qu'est-ce qu'attendent les gouvernements occidentaux à peine matériellement étrangers à lutte, pour l'accomplissement de ce devoir inéludable?... Que s'amoncellent les ruines et que se multiplient les obstacles de toute sorte levés contre la fraternité universelle?...

Mais malheureusement, les *termes* de la médiation proposée ne permettraient aucunement d'atteindre son objet.

En effet, quand aux *deux premiers considérants*, quels que soient les principes internationaux diplomatiquement reconnus par les nations occidentales, pendant le dernier siècle et le présent, il est certain que la conduite de ces nations, pendant une telle période, a été la persistance des pratiques les plus condamnables inspirées par les passions guerrières. Pour rendre évidente cette vérité par trop douloureuse, il suffit de rappeler soit les horreurs de la politique coloniale, soit les criminelles guerres dont a été théâtre l'Amérique.



Quant au *troisième considérant*, nous nous bornerons à rappeler que l'appui que le Gouvernement brésilien d'alors eut le malheur de donner au recouvrement militaire de dettes ainsi qu'au refus de l'arbitrage inconditionnel, — avec une manifeste violation même de notre *Constitution fédérale*, — montre combien il est déplacé d'invoquer, à présent, la *Conférence de la Haye*. Pour éclaircir complètement ce point, on peut voir les publications n.^{os} 247 et 248 de l'Apostolat Positiviste du Brésil, où se trouvent reproduits, respectivement en portugais et dans la traduction française, les deux articles qui, à cette occasion, furent publiés en portugais, dans cette même section du *Jornal do Commercio*, par le sus-dit Apostolat.

Enfin, le *quatrième considérant* annule toute tentative quelconque de médiation pacifique, dès qu'y ont été oubliés les horribles crimes qui signalèrent la formation des nations américaines, et qui les rendirent, malheureusement, des *usurpatrices*, ainsi qu'eut la noblesse de le proclamer, de même que toutes les âmes les plus éminentes, José Bonifacio, l'ancien, patriarche de l'indépendance politique du peuple brésilien.

Passant, maintenant, aux *termes* de la médiation proposée, il est aisé de reconnaître que l'*armistice maintient* fondamentalement la *situation de guerre*. Tandis qu'il est *urgent* de se désister *fraternellement*, — *dès aujourd'hui et pour toujours*, — du recours à la guerre, d'après le respect au *statu quo* antérieur à la présente catastrophe, et l'acceptation de l'arbitrage inconditionnel ou de tout autre expédient pacifique pour la solution de tous les litiges internationaux quelconques. Cela impliquerait :

1.^o la reconnaissance, de la part des nations belligérantes *aussi bien que de la part des nations médiatrices, du devoir de concourir en commun*, pour réparer, autant que possible, les malheurs moraux et matériels, causés par le déchirement actuel. En ce sens, les



nations médiatrices offriraient, tout aussitôt, leurs contributions, chacune selon le maximum qu'elle jugerait à sa portée, pour aider à l'immédiat commencement du relèvement de la Belgique ;

2.° la réunion d'un congrès où fussent résolus les moyens d'initier, *dès ce moment*, le pacifique désarmement universel, ainsi qu'accepté l'arbitrage inconditionnel ou tout autre expédient pacifique, pour la solution de tous les litiges internationaux quelconques ;

3.° La décision *immédiate*, par l'arbitrage ou tout autre moyen pacifique, de toutes les questions qui entretiennent les animosités d'où est résultée la présente catastrophe, et que cette catastrophe même vint rendre plus manifestes (question de l'Alsace-Lorraine, de la Pologne, de la Finlande, etc.). Il est évident que, pour cela, l'intervention d'autres nations ne serait admissible que lorsque le voulassent ainsi les nations mêmes entre lesquelles existent de pareilles questions, — sauf, c'est entendu, la fraternelle exhortation de la part d'une nation quelconque, ainsi que de la part d'une personne quelconque.

Les nations médiatrices devraient, alors, donner l'exemple de cette fraternelle conduite, se purifiant elles-mêmes de leurs égarements militaristes, d'après la renonciation, — soit spontanément soit au moyen de l'arbitrage ou de tout autre expédient pacifique, — à tous les motifs de plainte existant actuellement entre elles.

Ce qui précède montre que les nations américaines devraient inviter toutes les nations occidentales, à peine matériellement étrangères au conflit actuel, à prendre part dans cette fraternelle intervention.

Nous venons de voir, dans la *Gazetilha* du *Jornal do Commercio*, d'aujourd'hui, que, dans la séance d'hier, de la Chambre des Députés :



« *Mr. Valois de Castro* — déclara qu'au moment opportun, lorsqu'il s'agira de voter, il demandera de retirer la proposition qu'il avait présentée, il y a quelques jours, sur la médiation des pays américains, en faveur de la paix européenne ».

Or, nous restons convaincus qu'un nouvel examen de ce grave sujet aboutira à rendre évident à Monsieur Valois de Castro, de même qu'à tous les catholiques, que, encore dans ce cas, les enseignements d'Auguste Comte ne font que développer et systématiser *scientifiquement* les plus saintes traditions du Catholicisme. D'un autre côté, ces mêmes enseignements développent et systématisent les plus sublimes traditions de toutes les grandes âmes qui, en dehors du Catholicisme, à travers la révolution moderne, depuis le quatorzième siècle, travaillèrent et travaillent à implanter, pour toujours, sur la Terre, la suprématie de la fraternité universelle. Une pareille réflexion met dans tout son jour l'aptitude de la Religion de l'Humanité à rallier tous ceux qui jusqu'à présent se sont envisagés eux-mêmes comme adversaires.

Pour l'Église et l'Apostolat Positiviste du Brésil.

R. TEIXEIRA MENDES, vice-directeur.

À notre siège, Temple de l'Humanité, rue Benjamin Constant n° 74.

Rio, le 6 Shakespeare 60/126 (Mardi 15 Septembre 1914).

P. S. On reproduira ci-dessous plusieurs extraits des deux articles publiés à l'occasion de la *Conférence de la Haye*.

(Publié dans la section inéditoria'e du *Jornal do Commercio*, de Rio de Janeiro, du mercredi 16 Septembre 1914).



ANNEXES

I

Extraits de la publication n° 247 de
l'Apostolat Positiviste du Brésil

II

Extrait du catalogue des publications de
l'Apostolat Positiviste du Brésil



« Nous devons spécialement absorber les questions internationales, où nos principes seront mieux accueillis que dans les affaires intérieures, en pouvant même espérer l'adhésion de quelques gouvernements, envers un ordre de relations plus troublé qu'aucun autre, et par lequel a commencé la révolution occidentale, après que la papauté fut politiquement annulée. La disposition, qui doit nous caractériser, à tout obtenir en modifiant les opinions et les mœurs d'après la conviction et la persuasion, devient surtout frappante envers des problèmes que l'on est généralement accoutumé, depuis cinq siècles, à traiter par la violence, illégale ou légale. D'après le sentiment, récemment stimulé, du besoin de consolider et développer les liens occidentaux, ce genre d'appel à l'opinion publique est devenu spécialement opportun ».

(AUGUSTE COMTE — Lettre à Richard Congreve, du 24 Saint-Paul 68 — 12 Juin 1856).



(N. 248)

(Publication de 119—1907)

LA DIPLOMATIE ET LA RÉGÉNÉRATION SOCIALE

A propos de l'attitude du Gouvernement brésilien à la

CONFÉRENCE DE LA-HAYE EN 1907

[Extraits]

La saine politique est fille de la morale et de la raison.

(JOZÉ BONIFACIO DE ANDRADA, le patriarche de l'indépendance politique du Brésil, en exposant son projet pour l'abolition de l'esclavage).

I

L'attitude du Gouvernement brésilien à la Conférence de La-Haye, telle qu'elle nous est transmise par le télégraphe, exige quelques réflexions dans le sens de montrer combien une pareille attitude s'éloigne des suprêmes intérêts humains, dont sont inséparables les vrais intérêts du Brésil, de même que ceux d'un peuple quelconque

.

Eh bien, la loi suprême de l'Humanité, manifestée par l'ensemble du spectacle historique, fut ainsi formulée par Auguste Comte : *l'homme devient de plus en plus religieux*, en prenant le mot *religieux* dans son acception scientifique, qui est, d'ailleurs,



son sens étymologique. C'est-à-dire l'homme devient de plus en plus rattaché à l'ensemble de l'espèce humaine et même de l'ordre extérieur, tant par ses sentiments que par ses convictions, par ses actes, et par son physique. Ainsi aux époques les plus reculées, on n'a jamais trouvé l'homme isolé ; les hommes vécurent toujours en Familles groupées en Tribus. L'évolution humaine alla ensuite en déterminant, graduellement, le contact de tous les noyaux de la population humaine, en fondant les races, les sentiments, les pensées, les projets, et les intérêts, de telle sorte que l'*amour universel* finit par poindre comme l'aspiration suprême. Les rivalités issues de la situation initiale de l'espèce humaine, de l'excès des penchants égoïstes, de la ténuité des instincts altruistes, de l'aveuglement de l'intelligence, de l'indiscipline de l'activité, créèrent et continuent à créer des obstacles à la réalisation de cet idéal sacré. Mais l'ensemble du spectacle historique montre l'anéantissement continu de ces rivalités et la croissance incessante de l'amour universel.

C'est ainsi que, à l'antagonisme des fois théologiques irréconciliables et *indémontrables*, essayant de transporter chaque homme *isolé* dans un ciel chimérique, qui divisent à leur début les races et les peuples, et finissent, à leur décadence, pour rendre ennemies entre elles les familles et pour porter la discorde parmi les membres de chaque Famille,—succède la *foi scientifique*, prévalant *librement*, d'après son caractère *toujours démontrable*, et son intime liaison avec la vie de l'Humanité sur la Terre. Aucune guerre ne serait possible aujourd'hui pour imposer une croyance théologique quelconque, et la foi scientifique, aussi bien que l'industrie dont elle devint l'âme, n'ont nullement besoin de la guerre pour se faire aimées et recherchées par tous les humains ; c'est assez qu'elles se montrent pour que tout le monde les accueille avec des bénédictions enthousiastes.

Les préjugés nationalistes se trouvent aussi partout épuisés, le sentiment et la notion de l'Humanité dominant, de plus en plus, décisivement le sentiment et la notion de Patrie, de même que le sentiment et la notion de Patrie disciplinèrent déjà le sentiment et la notion de Famille.

.

Mais, que l'on contemple la masse prolétaire ; que l'on réfléchisse sur la série d'artifices de toute sorte dont les couches dominantes ont besoin de se servir pour lever et pour maintenir les armées de terre et de mer ; que l'on pense à l'impossibilité d'empêcher que le *cerveau des prolétaires en uniforme* ne s'identifie de de plus en plus avec le *cerveau des prolétaires en blouse* ; l'impossibilité d'empêcher que, même parmi les membres et les fils de ces classes dominantes, les cerveaux ne s'émancipent des préjugés nationalistes, soit devant le spectacle chaque jour plus net de la solidarité internationale des prolétaires, soit d'après les lumières émanées de l'élite des âmes humaines, femmes et hommes, de tous les temps, et systématisées *scientifiquement* par le génie altruiste d'Auguste Comte ; que l'on réfléchisse sur tout cela, et que l'on dise quelle sera, dans peu d'années, — très peu pour la vie de l'Humanité, quoiqu'elles puissent sembler considérables pour l'existence éphémère d'un individu, — quel sera le sort des armées de terre et de mer ? Comment trouver, dans un avenir plus ou moins proche, des soldats qui ne fraternisent pas les uns avec les autres, sur les champs de bataille, où les enverront l'aveuglement et les passions égoïstes des gouvernements, au lieu de joncher le sol de victimes innocentes et de couvrir la Terre de veuves, d'orphélins, d'estropiés ? Cela n'est-il d'autant plus inévitable, que le prolétariat s'aperçoit chaque jour plus clairement que c'est sur lui qui tombent principalement toutes les horreurs des guerres, au lieu de peser sur les promoteurs de ces luttes fratricides ?



.....

La réalité c'est que les gouvernements temporels ne représentent *aujourd'hui*, envers chaque peuple, que l'une des diverses factions politiques parmi celles qui divisent chaque peuple. L'*examen scientifique* de l'évolution sociale permet seul de reconnaître si cette faction devint véritablement l'organe du pays qu'elle domine *matériellement et momentanément*.

Ainsi, dans le cas actuel, on peut assurer, d'une manière générale, que chacun des gouvernements de la Conférence de La-Haye sera d'autant plus réellement l'organe *du peuple* au nom du quel il parle, que ses manifestations seront plus *pacifiques*, et qu'il fera de moindres concessions aux préjugés et aux procédés militaristes. Or, cette considération mène tout aussitôt à la démonstration extrêmement douloureuse de ce que le gouvernement actuel du Brésil ne représente pas, à la Conférence de La-Haye, le peuple brésilien.

En effet, au lieu de s'y être constitué l'interprète des dispositions pacifiques qui, pour le peuple brésilien, résultent de ses inestimables antécédents historiques, le gouvernement du Brésil y devint le héraut des préjugés militaristes. Telle est la signification des opinions qu'il y soutint, soit à propos du recours à l'arbitrage dans les litiges internationaux, soit à propos de ce que l'on a nommé la *doctrine Drago*, d'après le télégramme du 23 du courant, publié dans le *Jornal do Commercio* de cette ville.

On éprouve même de la peine à croire qu'un gouvernement comme celui du Brésil, dont l'histoire offre plus d'un exemple de l'abusive intervention des gouvernements plus forts matériellement, méconnaisse l'immoralité et l'irrationalité de rendre la *force matérielle* l'arbitre suprême des questions entre les nations !

Quoi qu'il en soit, toute la politique moderne, selon les tendances irrévocables de l'Humanité, franchement révélées dans les



dispositions populaires de toute la Terre et dans l'opinion des meilleures âmes de tous les temps, spécialement en Occident, condamne la guerre en toute hypothèse, *sauf pour repousser la guerre.*

Aucun homme au niveau de son siècle ne peut méconnaître aujourd'hui que la force brute n'est pas un moyen de démontrer la *justice d'une cause* ou de sauver l'honneur et la dignité, soit dans les relations privées, soit dans les relations civiles ou internationales. Le recours à la force brute prouve que l'on a de l'avidité, que l'on a de l'instinct destructeur, que l'on a de l'orgueil, que l'on a de la vanité, mais ne prouve pas que l'on a de son côté la *morale* et la *raison*. Et la victoire de la force brute montre aussi seulement quel est celui qui a plus de force brute; mais ne peut démontrer quel est celui qui a de son côté la *morale* et la *raison*.

Comment, donc, accepter qu'on recoure à la force matérielle *guerrière* dans des questions contestées entre deux parties quelconques, quel qu'en soit le prétexte? Pourquoi méconnaître les *lois naturelles* du cerveau humain et imaginer des hypothèses où l'altruisme serait insuffisant tandis que l'égoïsme serait efficace? Comment ne pas accepter l'arbitrage, pour tous les conflits où l'accord deviendra impossible, comme étant aujourd'hui le seul expédient vraiment *digne* et *humain*? La guerre c'est le procédé que l'Humanité hérita de l'Animalité, et qu'elle alla toujours en répudiant à mesure que l'altruisme prévalut sur l'égoïsme, la science sur l'ignorance, l'industrie sur la misère.

Quant à ce que l'on a nommé la *doctrine Drago* spécialement, elle découle des principes les plus évidents de la morale et de la raison. En effet, elle équivaut à placer le créancier étranger dans les mêmes conditions que le créancier national. Cette situation peut donner lieu à des abus de la part du gouvernement débiteur, c'est vrai; mais l'admission des procédés militaires pour le recouvrement de pareilles dettes ne peut-elle aussi donner lieu à des abus? Et, parmi les abus possibles dans les deux cas, quels sont les plus



nuisibles envers les Patries et envers l'Humanité? Y a-t-il des préjudices que l'on puisse comparer aujourd'hui à ceux d'une guerre? Est-ce que par une misérable question d'argent on ira sacrifier des vies et des capitaux immensément plus précieux? Cela n'est pas d'autant plus exécrationnable que justement les gouvernements débiteurs et les créanciers ne seront pas ceux qui souffriront surtout les horreurs de la guerre, qui pèsera sur les Familles innocentes?...

Cette question est d'ailleurs dominée par un principe plus général et qui consiste à ne pas admettre qu'une nation fasse la guerre à une autre sur le fondement de protéger ses nationaux. Celui qui va dans une autre Patrie, celui qui traite avec un gouvernement étranger, doit commencer en acceptant les conditions quelconques où se trouvera cette Patrie. Les abus qui en pourraient provenir sont incomparablement moindres que ceux qui peuvent résulter de l'intervention *militaire* des gouvernements des nations fortes contre les faibles. Cela devient surtout évident à une époque comme l'actuelle, où a disparu toute autorité spirituelle pour régler les relations internationales. De sorte que chaque gouvernement ne reconnaît que lui-même comme juge suprême de toutes les questions qui le concernent. Au lieu de l'autorité spirituelle indépendante des gouvernements temporels, n'existent que les agents diplomatiques, s'inspirant en général dans les préjugés de leurs gouvernements respectifs.

Les réflexions précédentes suffisent, ce nous semble, pour mettre en pleine lumière le chemin erroné où persiste malheureusement la diplomatie du gouvernement brésilien. *Son attitude serait certes toute autre, si elle suivait les aspirations régénératrices avec lesquelles la République fut fondée par Benjamin Constant, ainsi que la lettre et l'esprit de la Constitution Fédérale à ce sujet.* Mais nous nous sentons encouragés par la conviction que les contemporains qui



étudieront la situation présente du peuple brésilien reconnaîtront, de même que la Postérité, *que les préjugés militaristes du gouvernement brésilien actuel ne constituent qu'une déplorable aberration, sans abri dans les sentiments et les opinions de cette fraction américaine de l'élément ibérique.* Et, d'un autre côté, nous sommes sûrs que les tendances pacifiques populaires, devenues d'heure en heure plus prononcées partout, et que la Conférence de La-Haye même ne saura malheureusement traduire que d'une manière imparfaite, dissiperont, dans un avenir plus ou moins rapproché, toute éventualité de conflits militaires. Car, tel est le résultat fatal de l'ensemble des lois naturelles : *l'homme s'agite et l'Humanité le mène.*

A notre siège, Temple de l'Humanité, rue Benjamin Constant n. 30.

Rio, le 12 Dante 119 (27 Juillet 1907).

(Publié en portugais dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro, du 28 Juillet 1907).

(Extraits publiés dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro, mercredi 16 Septembre 1914).





II

Dans un article, sous ce même titre, publié dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio* du 28 Juillet dernier, nous avons présenté quelques réflexions ayant pour but de faire voir que l'attitude du gouvernement brésilien, à la Conférence de La-Haye, s'écartait des suprêmes intérêts humains, dont sont inséparables les vrais intérêts du Brésil, de même que ceux d'un peuple quelconque.

Malheureusement, malgré de bruyantes apparences, l'attitude du gouvernement brésilien ne fut, *dans la réalité*, mieux inspirée depuis lors jusqu'à la clôture de la Conférence. C'est pourquoi nous jugeons devoir faire aujourd'hui quelques considérations complémentaires, dans le double but, soit de réparer, autant que cela dépend de nous, les égarements passés et actuels, soit de prévenir les aberrations futures. Ainsi que nous l'avons fait remarquer dans d'autres occasions, quelle que soit, à ce moment, sur la généralité de nos contemporains et sur le gouvernement, la portée des enseignements d'Auguste Comte, la vulgarisation de ces enseignements c'est le seul moyen de les faire pénétrer graduellement partout jusqu'à atteindre la régénération sociale.

Dans l'article auquel nous faisons allusion, nous nous sommes occupés spécialement de l'attitude du gouvernement brésilien, soit à propos de l'arbitrage dans les litiges internationaux, soit à propos de ce que l'on a nommé *la doctrine Drago*. Nous y avons fait voir que, par là, au lieu de se constituer l'interprète des dispositions pacifiques qui, pour le peuple brésilien, résultaient de ses inestimables antécédents historiques, le gouvernement du Brésil était devenu le héraut des préjugés militaristes.



Aujourd'hui, nous devons considérer spécialement l'attitude du gouvernement brésilien devant le projet du Tribunal Arbitral, proposé par les Délégations des Etats Unis, de l'Allemagne, et de l'Angleterre. On y verra que cette attitude resta subordonnée, à peine sous des formes diverses, aux mêmes préjugés militaristes et plutocratiques prédominant dans cette proposition.

.....

.....

Le bon sens vulgaire indique, donc, de même que la politique scientifique, que ce qui est urgent c'est de procéder sincèrement à l'abolition du militarisme. Et, pour cela, le premier pas consiste à déclarer la guerre inadmissible dans toute hypothèse quelconque, *sauf pour repousser la guerre.*

Tel était le pont de vue où devrait s'être placé le gouvernement brésilien à la Conférence de La-Haye. Et, pour cela, il aurait fallu envisager la solution des controverses internationales comme ne devant avoir lieu qu'au moyen des *procédés pacifiques* imaginables quelconques, outre l'accord amiable et l'arbitrage. Or, parmi ces procédés figure l'appel à la Postérité, d'après l'ajournement de la décision des questions à une époque future, dans les cas qui le comporteraient. Le sort même devrait être proclamé comme admissible. L'essentiel c'était la condamnation complète de la guerre *aujourd'hui*, de même que se trouvent déjà à jamais condamnés l'anthropophagie et l'esclavage.

.....

On voit, donc, que, dans la question soulevée par le gouvernement brésilien, celui-ci persistait animé par les préjugés militaristes ; puisque la guerre continuait d'être admise sous les prétextes



de l'honneur et des intérêts vitaux des nations ou le recouvrement des dettes. Il s'agissait à peine de l'institution d'un tribunal d'arbitrage pour les cas où l'arbitrage fût admissible, *selon les préjugés militaristes*.

Or, cela étant ainsi, c'est-à-dire, puisque l'on persistait à admettre la guerre comme juge suprême justement dans les questions les plus délicates, à savoir, celles qui concernent l'honneur et les intérêts vitaux des nations, aussi bien que pour le recouvrement des dettes, comment rejeter *cohéremment* la hiérarchie des nations selon le pouvoir militaire ?

.
—
.
—

Il reste, donc, évident que, en combattant la proposition des gouvernements anglais, allemand, et nord-américain, sur le Tribunal d'Arbitrage, le gouvernement brésilien ne laissa pas pour cela de persister dans la *même attitude militariste* des gouvernements qui avaient fait la proposition. Or, c'est là le *pont capital*. Parce que, dans la solution des controverses internationales, l'*essentiel* c'est de renoncer à la guerre dans toutes les hypothèses, de même que l'on rejeta déjà à jamais l'anthropophagie et l'esclavage.

Une fois ainsi accepté pratiquement le principe de la *fraternité universelle*, le moyen pacifique d'après lequel seraient vidées les controverses devient tout-à-fait secondaire : que ce soient les concessions amiables, ou l'appel à la Postérité d'après l'ajournement de la décision à un moment plus opportun, ou l'arbitrage, ou même le sort.

Et, s'il est secondaire de choisir d'avance parmi ces *moyens pacifiques*, il devient encore plus secondaire de fixer préalablement selon quels modes l'un quelconque de ces moyens sera employé. Il n'y



aurait pas le moindre inconvénient à laisser cette fixation au libre accord des gouvernements spécialement intéressés à la décision de chaque cas.

Nous le répétons, donc, le *capital* c'est de renoncer à la guerre dans toutes les hypothèses et non de fixer le Tribunal d'Arbitrage pour les cas où, *selon les préjugés militaristes*, on admet l'arbitrage.

Voilà le premier argument *réel* qui devait être invoqué contre le projet des gouvernements anglais, allemand, et nord-américain. De cet argument ressort tout aussitôt la constatation de l'inconvenance morale et de l'absurde de la formation d'un Tribunal d'Arbitrage où l'on faisait prévaloir la hiérarchie des puissances suivant leur valeur militaire et leur richesse.

En examinant, maintenant, en elle-même, la constitution du Tribunal proposé, ce n'était pas la fiction métaphysique de l'*égalité des nations* qui devait être invoquée pour la condamner. Une telle fiction conduit aux plus grandes immoralités et aux plus grands absurdes. Ce qui masque encore aujourd'hui, devant la généralité du Public et des gouvernements, ce caractère d'un tel *pseudo-principe*, c'est le fait de chacun le confondre, à son insu, avec le principe de la *fraternité universelle*.

Les hommes sont tous des frères, et les peuples sont tous des frères, parce qu'ils sont des êtres doués des *mêmes attributs*, ainsi que l'indique l'appréciation vulgaire et le confirme l'examen biologique, sociologique, et moral, soit qu'il s'agisse des sauvages les plus arriérés ou des occidentaux les plus avancés.

Mais ces attributs communs *varient en intensité* parmi les individus et les peuples, tant naturellement que d'après la culture; de sorte que l'*égalité* n'existe nulle part. Vu ces différences d'intensité de leurs attributs communs, il existe, dans la *réalité*, une hiérarchie parmi les hommes et les peuples. La Politique et la



Morale *réelles* doivent donc se baser sur ce *fait* incontestable, que l'orgueil, la vanité, ou l'envie seront toujours impuissants à détruire ou à cacher.

Cela posé, l'incomparable évolution affective, intellectuelle, et pratique de l'Humanité permit seule enfin que le sentiment et la notion de la *fraternité* eussent prévalu assez, pour rendre possible la coexistence pacifique de nations libres, quoique *inégaies*, par leur capacité matérielle, intellectuelle, et morale. Ce fut cet ascendant spontané de la *fraternité*, malgré ces inégalités et malgré les préjugés militaristes qui rendit possible la Conférence de La-Haye. Ce fut, enfin, cet ascendant qui y fit repousser la proposition des gouvernements anglais, allemand, et nord-américain.

Mais, si la suprématie du sentiment et de la notion de la fraternité universelle repoussent la guerre dans toute hypothèse quelconque, *sauf contre la guerre*, repousse aussi la fiction métaphysique de l'*égalité*, qui ne peut que mener à l'immorale et absurde prépondérance du nombre, comme dans le régime électoral, ou à la prépondérance, non moins immorale et non moins absurde, de l'*individualisme national*, sous le prétexte de la *souveraineté absolue*.

La formule de la fraternité consiste dans la consécration permanente de tous au bien général de l'Humanité, d'après les suggestions de l'altruisme et la sagesse séculaire et croissante de l'Humanité elle-même. Parmi les hommes, parmi les familles, parmi les nations, où que ce soit, la *fraternité réelle* suppose, donc, que les forts sous un aspect quelconque, matériel, intellectuel, ou moral, se dévouent *librement* aux faibles sous un aspect quelconque, matériel, intellectuel, et moral. Et les faibles, de leur côté, doivent vénérer volontairement les forts, en leur accordant librement l'appui nécessaire pour le service continu de l'Humanité.



On reconnaît, dès lors, que les différends entre les nations, de même qu'entre les individus, pour être décidés moralement et rationnellement, exigent l'acceptation préalable d'une *doctrine universelle*, comme base des appréciations quelconques. Faute d'une pareille doctrine, il ne reste que l'empirisme se guidant par les suggestions de l'altruisme.

Mais, si la doctrine universelle existe, il est clair que la justice des décisions exige que la doctrine possède des organes compétents par leur vertu et leur savoir, *librement* respectés. Voilà pourquoi il devient indispensable que ces organes soient complètement destitués, *d'après leur propre volonté*, de toute *force matérielle* quelconque, même la richesse. En un mot, les conflits internationaux, de même que les conflits personnels, ne peuvent être aujourd'hui décidés, d'une manière pleinement satisfaisante pour la morale et la raison, avant qu'il n'y ait prévalu une *religion scientifique* et un sacerdoce *scientifique* aussi, *réellement et volontairement pauvre*.

Quiconque ayant réfléchi sérieusement sur la nature humaine ne saurait méconnaître à présent une pareille vérité.

Mais, puisqu'il n'existe pas encore une *doctrine scientifique* universellement acceptée ni les organes de cette doctrine librement respectés uniquement d'après leur vertu et leur savoir, il ne reste qu'à décider les controverses internationales, en ayant recours à l'empirisme guidé par les inspirations altruistes.

Or, l'arbitrage représente justement l'un des expédients suggérés par l'empirisme politique, sous l'ascendant de la fraternité universelle. Il serait, donc, autant immoral qu'absurde d'instituer un tribunal d'arbitrage, en prenant pour base du choix des arbitres justement la hiérarchie du pouvoir *matériel*, c'est-à-dire la force militaire ou la richesse. Tel était le vice radical de la proposition des gouvernements anglais, allemand, et nord-américain, qui supposait aussi des juges hautement rémunérés. De sorte qu'un pareil



tribunal représenterait la prédominance de la force matérielle pour la décision morale et rationnelle des questions !

La proposition du gouvernement brésilien, invoquant la fiction métaphysique de l'égalité des nations, encoura le même vice pluto-cratique. Car la clause IV y établissait :

« IV. Aucune Puissance ne pourra exercer le droit de nomination qu'en s'obligeant à payer les honoraires du juge qu'elle devra désigner ou en les déposant chaque année, dans les conditions que fixera la Convention. » (*)

Pour achever de caractériser les déplorable incorrrections de l'attitude du gouvernement brésilien à la Conférence de La-Haye, nous devons maintenant indiquer la hiérarchie des peuples, telle qu'Auguste Comte a fait voir qu'elle résultait de l'examen historique. Dans cette hiérarchie, les peuples sont rangés d'après le degré de leur *préparation spontanée*, résultant de la transition empirique du régime fétichico-militaire inaugural au régime scientifico-industriel définitif.

Selon ce criterium, il faut y distinguer d'abord entre les peuples *occidentaux* et les peuples *orientaux*. Les peuples *occidentaux* constituent l'avant-garde de l'Humanité, parce que ce fut chez eux qui se consuma l'évolution scientifique, sans laquelle il était impossible d'instituer le régime pacifique-industriel, en faisant prédominer la notion *réelle* de l'Humanité sur les *fiction*s fétichistes, théologiques, et métaphysiques, qui la préparèrent graduellement. Cela posé, les peuples *orientaux* se classent sociologiquement, — d'après leur éloignement *spontané* de cet état affectif, intellectuel, et pratique, — en populations monothéistes, polythéistes, et fétichistes. Parmi les fétichistes, il faut distinguer les fétichistes astrolatriques et les

(*) Ceci est encore la traduction du texte portugais, seul donné par le *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro.



fétichistes primitifs. (Voir la POLITIQUE POSITIVE, tome IV, chap. V.)

D'après ce qui précède, les peuples se rangent dans l'ordre suivant :

PEUPLES OCCIDENTAUX : français, italiens, ibériques, britanniques, et germaniques, y compris leurs expansions coloniales.

PEUPLES ORIENTAUX : (*monothéistes*) turcs, avec les musulmans occidentaux et leurs annexes chrétiens, y compris les grecs ; russe ; perses, avec les musulmans orientaux et leurs annexes juifs ; — (*polythéistes*) constitués spécialement par les indus ; (*fétichistes astrolatriques*) chinois, japonais ; — (*fétichistes primitifs*) africains, américains, et océaniens.

Observation. — L'avant-garde des peuples germaniques est constituée par les hollandais et les suédois, dont la situation sociologique est exceptionnellement supérieure à celle des peuples britanniques même. Dans l'élément germanique il ne faut pas oublier les polonais.

Dans l'expansion occidentale provenant de la colonisation, il faut ne pas confondre les peuples réellement résultés de cette expansion, comme les nations américaines, avec les peuples *opprimés* par les occidentaux, comme, par exemple, l'Algérie à l'égard de la France, et l'Inde à l'égard de l'Angleterre.

Mais la portée de la hiérarchie internationale ne peut être convenablement appréciée sans y subordonner le point de vue *politique* au point de vue *moral*. La nécessité d'une telle subordination provient de ce que *l'Humanité ne fonctionne jamais que par des organes finalement personnels*. Il en résulte que, puisque pour satisfaire pleinement les besoins sociaux, on doit enfin choisir *un homme*, il faut que le cercle de ce choix soit d'autant plus vaste que les questions deviendront plus importantes.



Or, la possibilité de cet élargissement du champ d'un pareil choix se fonde sur cette circonstance que l'influence de l'Humanité sur les individus se fait sentir, partout où ceux-ci se trouvent, dès que la confraternisation des peuples augmente la solidarité et la continuité sociales. Voilà comment l'Humanité trouve ses organes les plus dignes, à un moment donné, en des points divers de la hiérarchie internationale, grâce aux réactions mutuelles des éléments d'une telle hiérarchie. Pour saisir cette loi sociale, c'est assez de rappeler l'ensemble du *calendrier historique* de notre Maître, et spécialement les noms des fondateurs des divers systèmes religieux. (*)

Au lieu d'invoquer le fantastique principe métaphysique de l'égalité des nations et de la souveraineté absolue, le gouvernement brésilien avait, donc, le devoir de faire appel au principe réel de la fraternité universelle, déjà saisi par le bon sens vulgaire, féminin et masculin, et démontré scientifiquement aujourd'hui par la biologie, la sociologie, et la morale positives.

Mais, d'après ce principe, il aurait fallu proclamer que la guerre devait être irrévocablement bannie des relations humaines. De sorte que devraient être condamnées, comme d'abominables fratricides, non seulement les luttes entre les nations occidentales, mais aussi les atrocités sans nom exercées par les nations occidentales contre les peuples de l'Asie et de l'Afrique, — cette victime séculaire des plus monstrueuses aberrations égoïstes de ses frères !

.

(1) Nous nous bornerons à citer les noms des treize mois positivistes : Moïse, représentant la théocratie initiale ; Homère, la poésie ancienne ; Aristote, la philosophie ancienne ; Archimède, la science ancienne ; César, la civilisation militaire ; Sain-Paul, le catholicisme ; Charlemagne, la civilisation féodale ; Dante, l'épopée moderne ; Guttemberg, l'industrie moderne ; Shakespeare, le drame moderne ; Descartes, la philosophie moderne ; Frédéric II, de Prusse, la politique moderne ; et Bichat, la science moderne.



Non, les lois sociologiques découvertes par Auguste Comte permettent de connaître le Présent et de prévoir l'Avenir de l'Humanité de même que les lois découvertes par les Hipparque, les Kepler, les Newton, etc., permettent de comprendre le présent et de prévoir l'avenir astronomique. (*)

Les faits et les considérations que nous venons de rappeler ne sauraient jamais être obscurcis. Quelles que soient les fascinations momentanées d'une métaphysique agonisante, chaque jour plus égoïste et plus absurde, furvoyant l'empirisme politique, elles ne pourront prévaloir sur les impulsions altruistes, chaque jour plus vivaces, et éclairées désormais par la foi positiviste, conduisant irrésistiblement les familles et les peuples vers le régime pacifico-industriel. Rien ne parviendra, donc à empêcher que, *au patrio-*

(*) Lorsqu'on parle de la *prévision* sociologique ou morale, le vulgaire des lettrés, même parmi les savants, confondent deux criconstances qui sont pourtant bien distinctes, à savoir, la *certitude* et la *précision*. C'est cette méprise qui explique tant de critiques, frivoles ou malveillantes, adressées parfois aux appréciations d'Auguste Comte, concernant l'avenir de l'Humanité.

Or, ce qui caractérise essentiellement la *prévision*, c'est la connaissance certaine de l'avenir, et non la détermination de l'époque précise où l'événement arrivera. Chacun prévoit, par exemple, avec une *pleine certitude*, que tout homme mourra, quoique personne ne puisse préciser le moment de la mort. De même, on peut prévoir aujourd'hui la prochaine extinction de la guerre, quoiqu'il soit encore impossible d'en déterminer l'époque précise.

On doit, en outre, remarquer que la *prévision politique* ou morale se rapproche de la *prévision industrielle*, où, à la *prévision théorique*, s'ajoute celle qui résulte de l'utilisation de la *modificabilité* des phénomènes accessibles à l'intervention humaine. Ainsi, par exemple, un architecte peut prévoir le temps nécessaire à la construction d'un bâtiment à la condition que les ouvriers ne lui manqueront pas. Il en est de même en politique. On peut assurer que la guerre aurait déjà disparu si, après Auguste Comte, il avait surgit en France des hommes d'État au niveau de leur siècle, comme l'étaient César, Trajan, Charlemagne, Alfred, Cromwell, Frédéric, Danton, etc



tisme homicide des anciennes nations, se déchirant dans la férocité de la guerre, ne succède, bientôt, *le patriotisme fraternel* des nations vraiment libres, travaillant ensemble dans le sein de l'Humanité.

.....

.....

Cette même foi nous a procuré un appui inébranlable, sans la moindre défaillance, pendant les amères années qui forment la vie de la République jusqu'ici. Elle continuera de nous soutenir jusqu'à la victoire finale de l'Humanité.

Pour l'Église et l'Apostolat Positiviste du Brésil.

R. TEIXEIRA MENDES, vice-directeur.

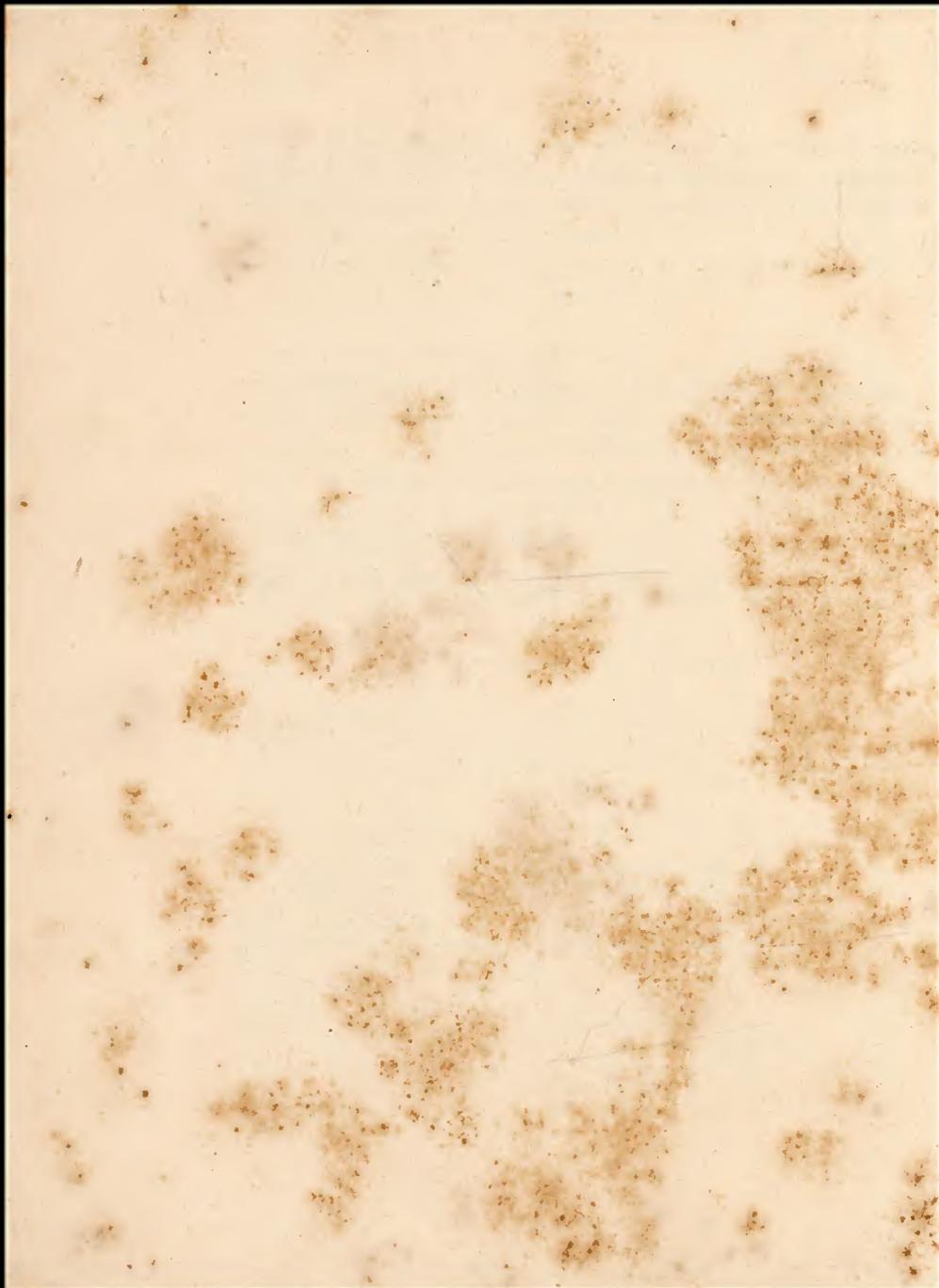
À notre siège, Temple de l'Humanité, rua Benjamin Constant,
n. 30.

Rio, le 7 Frédéric 119 (11 Novembre 1907).

(Publié en portugais dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro, du 12 Novembre 1907).

(Extraits publiés dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro, mercredi 16 Septembre 1914).





Extrait du catalogue des publications de
l'Apostolat Positiviste du Brésil.

5. *Immigration chinoise*. Adresse à l'ambassadeur chinois à Londres, pour corriger les égarements de la politique esclavagiste du Gouvernement brésilien, alors. 1881.
7. a. *L'Apostolat Positiviste au Brésil*. Première Circulaire annuelle. Contient l'histoire de l'avènement de la propagande positiviste au Brésil, signalant spécialement son dégagement des coupables menées de Littré et d'autres ennemis de notre Maître. 1881.
14. *Question franco-chinoise*. Adresse à l'ambassadeur chinois à Londres rappelant la condamnation de la politique coloniale du Gouvernement français par Auguste Comte. 1884.
24. *Question de limites entre le Brésil et l'Argentine*. Quelques réflexions pour faire voir l'inanité, devant la morale et la raison, des prétentions des Gouvernements brésilien et argentin sur le territoire disputé. Car les peuples occidentaux en Amérique sont tous des usurpateurs, ainsi que le proclama dignement José Bonifacio, le patriarche de l'Indépendance du Brésil. Dès lors, de pareils litiges ne sauraient être humainement décidés que par les moyens pacifiques, d'après l'accord, l'arbitrage, ou même le sort. Et la domination ainsi obtenue engagerait moralement l'acquéreur du territoire disputé à respecter scrupuleusement l'autonomie politique des tribus indigènes, comme s'il s'agissait de la nation occidentale la plus considérée (en portugais). 1884.
31. *L'Apostolat Positiviste au Brésil*. Troisième Circulaire annuelle. Contient l'histoire de la crise heureuse qui affranchit irrévocablement de la fatale mystification de P. Laffitte la vraie propagande positiviste, en France, en Angleterre, au Brésil, et au Chili.
39. *L'Apostolat Positiviste au Brésil*. Quatrième Circulaire annuelle. Contient la réponse à la circulaire de P. Laffitte, du 2 Moise 96 (2 Janvier 1884), en ce qui concerne la séparation de l'Eglise Positiviste du Brésil de sa fatale mystification. 1886.
120. *Ebauche biographique de Benjamin Constant, fondateur de la République brésilienne*. On y trouve une appréciation de la diplomatie impériale et spécialement de la guerre du Paraguay (en portugais). 1892.
148. *A notre sœur la République du Paraguay* (en portugais). 1894.
- Bul. *A propos du conflit hispano-américain* (en français). Bulletin 2. 1898.
- Bul. *Sentence arbitrale de Berne, sur la contestation entre la France et le Brésil* (en français) Bulletin 8. 1900.
- Bul. *La question de l'Acre* (en portugais). Voir les Bulletins 22, 29, 30. 1901, 1903, 1904.
- Bul. *La question avec le Pérou* (en portugais). Bulletin 32. 1904.



220. *Documents pour servir à l'histoire du Positivisme.* — Trois rapports de l'ancienne Société Positiviste de Paris, fondée par Auguste Comte. 1907.
- 226 bis. *Appel fraternel aux catholiques et aux vrais républicains français* pour que soit instituée la liberté spirituelle d'après Auguste Comte, et non seulement la séparation despotique des Églises et de l'État. — Extraits du *Catéchisme positiviste*, de la *Politique positive* et de l'*Appel aux conservateurs*, suivis d'une notice historique sur la réalisation que ces enseignements ont trouvée au Brésil. 1905.
238. *Le seul vrai gouvernement français actuellement selon Auguste Comte: la dictature républicaine; ni la royauté, ni l'empire, ni le parlementarisme.* Considérations à propos d'une lettre de Monsieur Antoine Baumann, publiée dans l'*Action Française* du 15 Juillet. 1906.
243. *Auguste Comte. Évolution originale.* Documents publiés jusqu'ici, montrant la parfaite continuité de cette évolution sans pareille, malgré les troubles profonds dus à la funeste liaison avec Saint-Simon. — Juillet 1913.
241. *La République et le militarisme.* A propos du projet d'un nouveau monument commémoratif de la bataille de Riachuelo (en portugais). 1906.
246. *Le militarisme devant la politique moderne.* I. Encore la République et le militarisme. Un autre appel à l'altruisme et à la raison des classes dominantes et spécialement des corporations militaires, à propos de la commémoration de la bataille de Riachuelo. II. Les égarements militaristes du Gouvernement brésilien et la politique moderne. A propos du nouveau projet de loi de conscription (en portugais). 1907.
247. *La diplomatie et la régénération sociale.* Traduction de deux articles à propos de l'attitude du Gouvernement brésilien à la Conférence de La-Haye en 1907.
248. *La Diplomatie et la régénération sociale.* I. La mission des diplomates. Brève note à propos du télégramme du ministre argentin Mr. Gorostiaga au sénateur Lainez. II. La franchise diplomatique. A propos des informations qu'au Gouvernement belge donna le Gouvernement brésilien, sur l'état de la question de la vaccination obligatoire au Brésil. III. Deux articles à propos de l'attitude du Gouvernement brésilien à la Conférence de la Haye en 1907 (en portugais). 1907.
249. *Encore le militarisme devant la politique moderne.* A propos de l'agitation due à la loi de conscription (en portugais). Plusieurs articles publiés en 1908.
253. *Encore les indigènes du Brésil et la politique moderne* (en portugais). 1907.
255. *La Diplomatie, la République, et le Positivisme.* A propos de nouvelles attaques anonymes au citoyen Gabriel de Piza, ministre du Brésil à Paris, sous prétexte qu'il manifestait des convictions positivistes, en toute occasion (en portugais). 1908.
256. *C'est assez de luttes fratricides!* A propos de l'aggravation que le message présidentiel vint produire dans l'agitation militariste due à la reprise des traditions de la diplomatie impériale (en portugais). 1908.
261. *Encore le militarisme et la politique moderne.* A propos des récentes glorifications officielles, de la guerre du Paraguay (en portugais). 1908.



- 263 bis. *Encore le Militarisme et la Diplomatie*. A propos de l'invitation de S. M. l'Empereur d'Allemagne, Guillaume II, pour le Maréchal Hermes da Fonseca et le Général Mendes de Moraes assister à une revue et à des grandes manœuvres. 1908.
271. *Encore la République et le militarisme*. Deux articles à propos de l'emprisonnement inique et inconstitutionnel d'un prolétaire qui posait des affiches contraires à la conscription. Un autre article en défense des indigènes (en portugais). 1908.
277. *Pour la paix sud-américaine*. Pourquoi persister dans l'instigation des passions sanguinaires au lieu de promouvoir humainement la paix? A propos de l'exacerbation des esprits au Brésil et à l'Argentine (en portugais). 1908.
279. *Pour la fraternité sud-américaine*. A propos des cruelles perturbations annoncées dans les relations entre les Gouvernements du Chili et du Pérou (en portugais). 1909.
283. *Brésil-Uruguay*. La digne réparation d'une très grave faute de la diplomatie brésilienne. A propos de la rectification des limites du Brésil avec l'Uruguay, d'après la reconnaissance, par le Brésil, du condominium du fleuve Jaguarão et de la Lagoa Mirim (deux articles en portugais). 1909.
285. *Encore pour la fraternité sud-américaine*. A propos de la déplorable exaltation militariste que la sentence arbitrale du Gouvernement argentin, dans la question de limites entre le Pérou et la Bolivie venait d'occasionner en Bolivie (en portugais). 1909.
288. *La paix et le désarmement*. A propos des discours de Mr. le Baron du Rio Branco, à la caserne du 13.^e régiment de cavalerie (en portugais). 1909.
297. *Jeanne d'Arc. L'héroïque Vierge qui sauva la France au XV siècle et annonça déjà la supériorité finale de la femme prolétaire*. 6 Janvier 1412 — 30 Mai 1431. Sa glorification sociale par Auguste Comte. 1910.
299. *Pour la fraternité universelle*. I. A propos de la récente aggravation des perturbations dans les relations entre les Gouvernements du Chili et du Pérou. II. A propos des récentes manifestations d'hostilité entre nos sœurs les Républiques de l'Equateur et du Pérou, et de l'attitude que l'Humanité prescrivait aux autres nations occidentales et surtout sud-américaines, à cette malheureuse occasion. III. A propos des inqualifiables manifestations d'hostilité, d'hier, au Rosario et à Rio de Janeiro (en portugais). 1910.
303. *Pour la paix*. Bref exposé des motifs donnés par un de nos confrères, employé public et ancien officier de la marine, pour refuser son concours à l'acquisition d'un nouveau *dreadnought* (en portugais). 1910.
304. *L'attitude des positivistes devant la rétrogradation militariste* (en portugais). 1910.
311. *La République en Portugal et l'attitude de l'Église Positiviste du Brésil*. 1910.
318. *L'amnistie et la politique moderne, surtout républicaine*. A propos de la révolte navale du 12 Novembre 1910 (en portugais). 1910.
319. *Notice historique sur la question de la vaccination obligatoire au Brésil*. 1911.



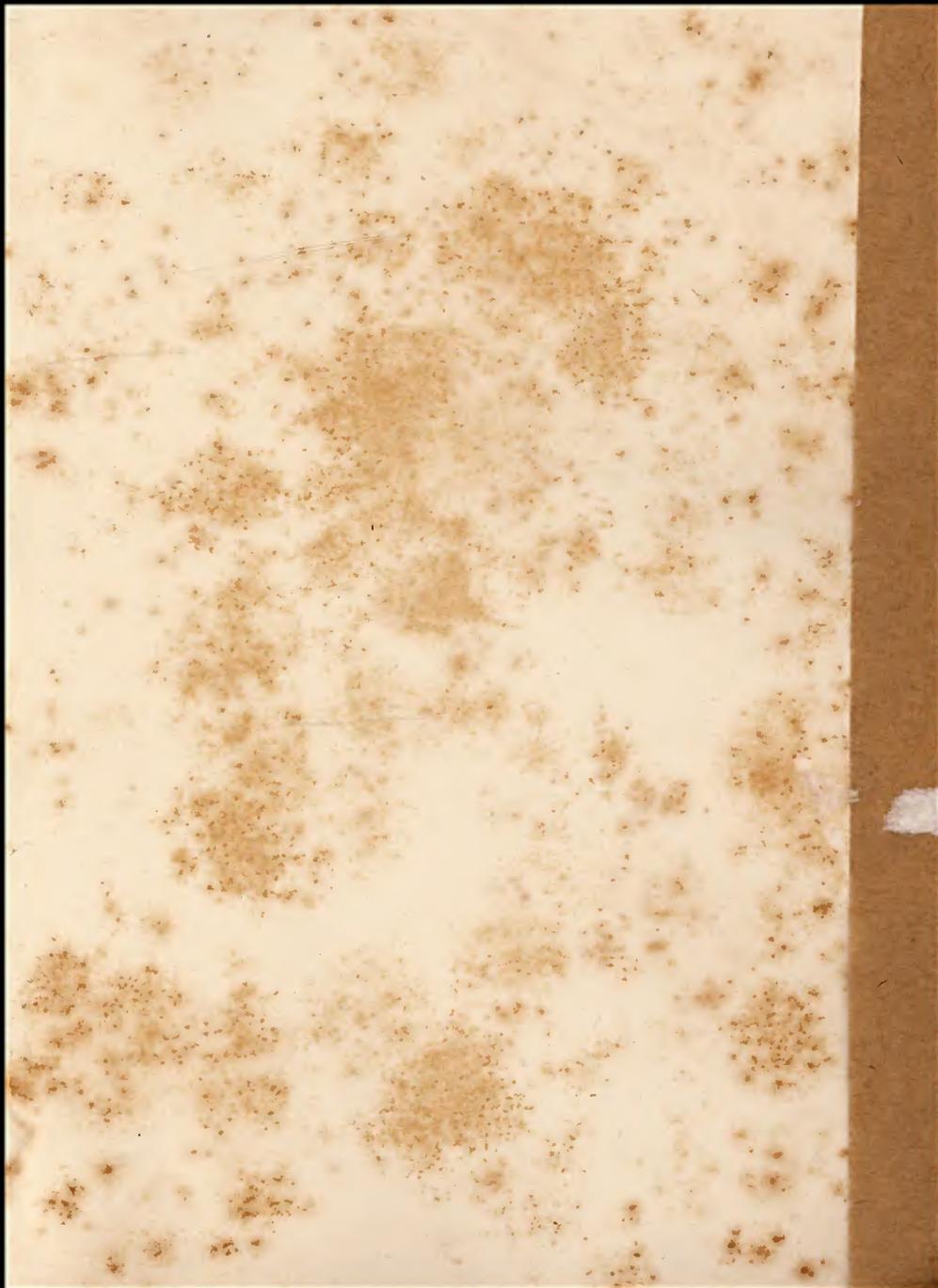
326. *Pour la fraternité universelle et spécialement sud-américaine.* A propos d'une nouvelle commémoration de la malheureuse guerre entre les quatre peuples frères, brésilien, argentin, et uruguay d'un côté, et paraguay de l'autre (en portugais). 1911.
329. *La nomination aux charges publics et la politique moderne, surtout républicaine.* A propos de la disponibilité arbitrairement infligée au citoyen Gabriel de Piza, ministre du Brésil à Paris. On y trouve aussi les articles publiés à l'occasion du déplorable incident qui suivit cette disponibilité (en portugais). 1911.
332. *Pour les intérêts suprêmes de l'Humanité!* A propos de la récente agression du Gouvernement italien contre la Turquie. En déclarant ce crime de lèse-Humanité ainsi que la complicité des Gouvernements Occidentaux, spécialement français, on y fait des vœux pour le succès de l'héroïque défense de la Turquie. Y furent traduits les appréciations d'Auguste Comte sur la civilisation islamique, et reproduit, comme épigraphe, ce passage de son *Catéchisme positiviste*: «...Envers le plus immoral de ces expédients, j'ose ici proclamer les vœux salennels que je forme, au nom des vrais positivistes, pour que les Arabes expulsent énergiquement les Français de l'Algérie, si ceux-ci ne savent pas la leur restituer dignement. Je m'honorerai toujours d'avoir, dans mon enfance, ardemment souhaité le succès de l'héroïque défense des Espagnols.» (en portugais). 1911.
335. *Le Barão do Rio Branco.* Essai d'une appréciation posthume de sa carrière diplomatique, d'après les enseignements d'Auguste Comte (en portugais). 1912.
338. *Paraguay-Argentine-B Brésil.* La confraternisation Brasilia-Argentine, l'indépendance de notre chère sœur la République du Paraguay, et la cancellation de la dette sacrilège résultée, pour celle-ci, de la guerre fratricide entre elle, le Brésil, l'Argentine, et l'Uruguay (en portugais). 1912.
343. *Encore la vérité historique sur l'institution de la liberté spirituelle au Brésil, ainsi que de l'ensemble de l'organisation républicaine fédérale* (en portugais). 1912.
350. *L'Empire brésilien et la République brésilienne devant la régénération sociale.* A propos du Manifeste de S. A. I. D. Luiz de Bragança, publié au *Journal du Congrès National* du mercredi 27 Août 1913 (en portugais). 1913.
352. *Encore l'attitude des positivistes envers les catholiques et l'ensemble de leurs contemporains.* (Pour la ligue religieuse d'après la fraternité universelle) (en portugais). 1912.
354. *Le même sujet, à propos des faux renseignements donnés, sur la vie et sur l'œuvre d'Auguste Comte, dans le journal catholique de Rio de Janeiro, A União.* (en portugais). 1913.
357. *La famille d'Auguste Comte.* Lettre à Mr. A. Bauman, à propos de son article, sous ce titre, paru dans la *Coopération des Idées* du 16 Juillet 1911-1913.
358. *A propos du centenaire de Fabien Magnin.* 1913.
359. *L'amiral Baptista Leão.* Témoignage de gratitude social à sa mémoire, pour l'initiative qu'il prit, comme ministre, dans la civique transformation de la classe militaire au Brésil. (en portugais). 1913.



363. *La politique républicaine et le régime fédératif*. A propos d'un anxieux épisode de la politique brésilienne, affectant spécialement l'État de Ceará. (en portugais). 1914.
364. *A propos de l'Apostolat positiviste à Paris*. Deux lettres à Mr. Yousouf Fehmi. 1914.
- 369 et 375. *Uruguay-Bésil*. Besoin de l'immédiate réparation d'une très grave faute qui vient de commettre la Diplomatie brésilienne. A propos d'une convention violant les sentiments fraternels qui avaient prévalu dans le traité Mirim-Jaguarão (voir ci-dessus le n.º 283). (deux articles en portugais). 1914.
371. *Pour la fraternité universelle et spécialement américaine*. A propos du sacrilège spectacle dont le Mexique est devenu le théâtre. (en portugais). Cet article fut traduit en anglais et publié à Liverpool par l'initiative de notre confrère Mr. Sydney Style, directeur de l'Église positiviste à cette ville. Cet article a pour épigraphe ce jugement d'Auguste Comte : « Il faut que les glorieuses journées d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, et même celles d'Arcole ou de Lodi, soient irrévocablement flétries, comme des mauvaises actions, de véritables crimes de lèse humanité, suivant le digne esprit républicain ». (AUGUSTE COMTE, Lettre au Dr. Audiffrent, le 10 Bichat 64 — 11 Décembre 1852).
377. *Charlemagne. Incomparable Fondateur de la République Occidentale*. (2 Avril 742 — 28 Janvier 814) *Sa Glorification Sociale par Auguste Comte. Commémoration solennelle du onzième centenaire de sa vie subjective*, le 25 Charlemagne 60/126 (le Dimanche 12 Juillet 1914).
380. *Pour l'Humanité!* Les enseignements d'Auguste Comte, sur l'horrible déchirement fratricide qui victime à ce moment la République Occidentale, spécialement dans son noyau original, c'est-à-dire européen. Traduction en français de deux articles publiés dans la section inéditoriale du *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro, les 3 et 16 Septembre 1914. (Voir aussi la publication n.º 397, en portugais). On y a ajouté le *Tableau sociolatrique*, le *Calendrier historique*, et la *Bibliothèque positiviste*. 1914.









..... <i>Sapho.</i>	Anaximandre. Anaximène. Héraclite. Anaxagore. Lémocrite. <i>Leucippe.</i> Hérodote. Thalès.	Théophraste. Hérophile. Érasistrate. Celse. Galien. Avicenne. <i>Averrhoës.</i> Hippocrate.	Miltiade. Léonidas. Aristaie. Cimon. Xénophon. Phocion. <i>Épau</i> Thémistocle.
..... <i>Euripide.</i> <i>Longus.</i>	Solon. Xénophane. Empédocle. Thucydide. Archytas. <i>Philolaüs.</i> Apollonius de Tyane. Pythagore.	Euclide. Aristée. Théodose-de-Bythinte. Héron. <i>Ctésibius.</i> Pappus. Diophante. Apollonius.	Périclés. Phillippe. Démosthènes. Ptolémée Lagus. Philopœmen. Polybe. Alexandre.
..... <i>Pitpat.</i> <i>Ménandre.</i>	Aristippe. Antisthènes. Zénon. Cicéron. <i>Plino-le-Jeune.</i> Épicète. <i>Arrien.</i> Tacite. Socrate.	Eudoxe. <i>Aratus.</i> Pythéas. <i>Néarque.</i> Aristarque. <i>Bérose.</i> Ératosthène. <i>Sosigène.</i> Ptolémée. Albategnius. <i>Nassir-Edittin.</i> Hipparque.	Junius-Brutus. Camille. <i>Cinc</i> Fabricius. Annibal. Paul-Émile. Marius. <i>Les</i> Scipion.
ne.	Xénocrate. Philon d'Alexandrie. Saint-Jean-l'Évangéliste. Saint-Justin. <i>Saint-Iréné.</i> Saint-Clément-d'Alexandrie. Origène. <i>Tertullien.</i> Platon.	Varron. Columelle. Vitruve. Strabon. Frontin. Plutarque. Pline-l'ancien.	Auguste. Vespasien. Adrien. Antonin. <i>Mar</i> Papinien. Alexandre-Sévère. Trajan.

VIÈME MOIS.	DIZIÈME MOIS.	ONZIÈME MOIS.	DOUZIÈME MOIS.
TEMBERG.	SHAKESPEARE.	DESCARTES.	FREDERIC.
TRIE MODERNE.	LE DRAME MODERNE.	LA PHILOSOPHIE MODERNE.	LA POLITIQUE MODERNE.
..... <i>Chardin.</i> <i>Gresham.</i> <i>Magellan.</i> <i>Briggs.</i> <i>Delambre.</i> <i>Tasman.</i>	Lope de Vega. <i>Montalvan.</i> Moreto. <i>Guillen de Castro.</i> Rojas. <i>Guevara.</i> Otway. Lessing. Goëthe. Calderon.	Albert-le-Grand. <i>Jean de Salisbury</i> Roger Bacon. <i>Raimond Lulle.</i> Saint-Bonaventure. <i>Joachim.</i> Ramus. <i>Le Cardinal de Cusa.</i> Montaigne. <i>Erasme.</i> Companella. <i>Morus.</i> Saint-Thomas-d'Aquin.	Marie de Mollna. Côme de Médicis, l'ancien. Phillippe de Comines, <i>Gui</i> Isabelle de Castille. Charles-Quint. <i>Sta</i> Henri IV. Louis XI.
..... <i>Wheatstone.</i> <i>Pierre Leroy.</i> <i>Graham.</i> <i>Jacquart.</i>	Tirso. Vondel. Racine. Voltaire. Métastase. <i>Alfieri.</i> Schiller. Corneille.	Hobbes. <i>Spinosa.</i> Pascal. <i>Giordano Bruno.</i> Locke. <i>Malebranche.</i> Vauveuargues. <i>Mme. de Lambert.</i> Diderot. <i>Duclos.</i> Cabanis. <i>Georges Leroy.</i> Le Chancelier Bacon.	L'Hôpital. Barneveldt. Gustave-Adolphe. De Witt. Ruyter. Guillaume III. Guillaume-le-Taciturne.
..... <i>Torricelli.</i> <i>Boyle.</i> <i>Worcester.</i> <i>Fulton.</i> <i>Thilorier.</i>	Alarcon. Mme. de Motteville. <i>Mme. Roland.</i> Mme. de Sévigné. <i>Lady Montague.</i> Lesage. <i>Sterne.</i> Mme. de Staal. <i>Miss Edgeworth.</i> Fielding. <i>Richardson.</i> Molière.	Grotius. <i>Cujas.</i> Fontenelle. <i>Mauvertuis.</i> Vico. <i>Herder.</i> Fréret. <i>Winckelmann.</i> Montesquieu. <i>d'Aguesseau.</i> Buffon. <i>Oken.</i> Leibnitz.	Ximènes. Sully. <i>Os</i> Mazarin. Colbert. <i>L</i> D'Aranda. Turgot. <i>Cam</i> Richelieu.
..... <i>lissy.</i> <i>Riquet.</i> <i>Monceau.</i> <i>Bourguet.</i> <i>Bouguer.</i> <i>Borda.</i> <i>Bellini.</i> <i>Vauban.</i>	Pergolèse. <i>Palestrina.</i> Sacchini. <i>Grétry.</i> Gluck. <i>Lully.</i> Beethoven. <i>Handel.</i> Rossini. <i>Weber.</i> Bellini. <i>Donizetti.</i> Mozart.	Robertson. <i>Gibbon.</i> Adam Smith. <i>Dunoyer.</i> Kant. <i>Fichte.</i> Condorcet. <i>Ferguson.</i> Joseph de Maistre. <i>Bonald.</i> Hegel. <i>Sophie Germain.</i> Hume.	Sidney. Franklin. <i>F</i> Washington. <i>A</i> Jefferson. Bolivar. <i>Toussaint-L</i> France. Cromwell.

binet.

OBSERVATION.

